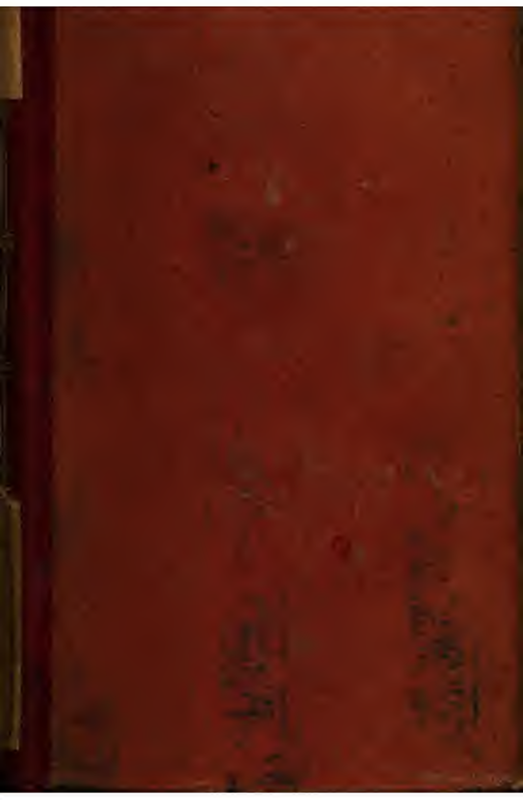






LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de plusieurs Lettres très-intéressantes.

TOME SECOND.



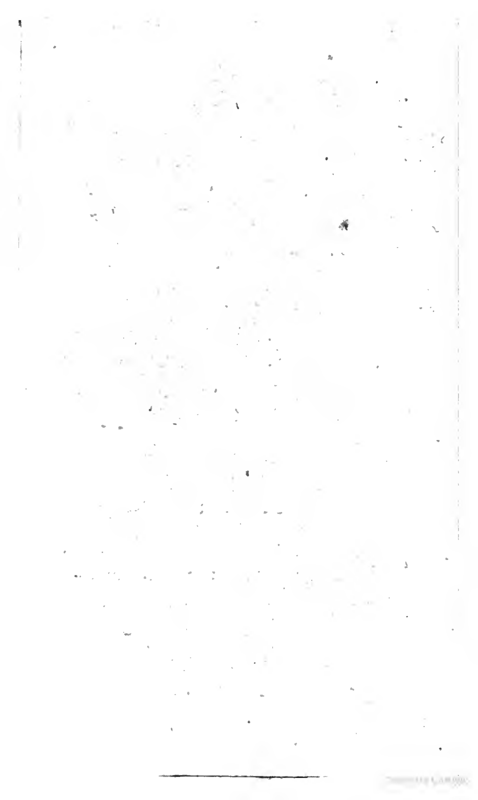
A PARIS,

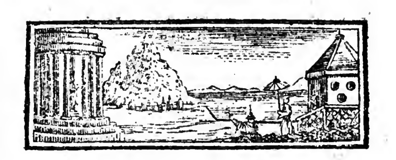
Et se trouvent à AVIGNON,

Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.





LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES.

LETTRE XXVI.

JE fuis bien aiſe, Madame, que ma derniere Lettre vous ait un peu divertie ; puiſque les Chanſons de Madame la Ducheſſe vous font plaiſir, en voici une qu'elle vient de faire ſur la liberté qu'on a donné à M. le Duc, & à Madame la Ducheſſe de *Bourgogne*, d'uſer de leurs droits.

Il faut ſe réjouir, François,
Et chanter tous à haute voix,
Que Dieu béniſſe la Beſogne
De Monſieur le Duc de Bourgogne.
Il eſt bien jeune, Dieu merci,
Et Madame ſa femme auſſi :
Bonne ſera donc la Beſogne
De Monſieur le Duc de Bourgogne.
Content ſera le Grand-Papa,
Et de tout ſon cœur en rira,
Quand il verra de la Beſogne
De Monſieur le Duc de Bourgogne.

On ne chante pas autre choſe à préſent. M. *d'Argenſon*, notre Lieutenant de Police, a voulu la défendre, mais il n'en a pas pu venir à bout. Nos jeunes époux ſont fort contens d'avoir à préſent leurs coudées franches ; & Madame la Ducheſſe du *Lude* eſt délivrée du ſoin de veiller ſur leur conduite, qui n'étoit pas une petite affaire : on dit que ſa vigilance l'a un peu gâtée dans l'eſprit de cette jeune Princeſſe, & qu'elle lui en donne des marques dans toutes les occaſions. Il y a quelque-temps que Madame du *Lude* l'ayant priée de vouloir bien faire un bon accueil au nouvel Evêque de *Metz*, qui eſt ſon parent :

lorſque le Prélat entra dans la chambre de Madame la Ducheſſe de *Bourgogne*, cette Princeſſe lui chanta :

Faites décrotter vos ſouliers,
Monſieur l'Abbé.

Et lorſque ſa Dame d'honneur s'en plaignit, elle lui répondit, qu'on ne pouvoit pas faire un accueil plus gracieux à un homme, que de le recevoir en chantant. Il lui prenoit quelquefois dans la nuit des envies de s'aller promener dans le Parc, & il falloit que la bonne Madame du *Lude* ſe levât pour courir après elle. Il faut eſpérer qu'on la laiſſera dormir à préſent. Madame la Ducheſſe de *Bourgogne* eſt fort vive, & un de ſes talens eſt de ſavoir parfaitement bien contrefaire les gens. Il y a quelque-temps que le Roi ſe donna le plaiſir de lui faire contrefaire toute la Cour, dans la chambre de Madame de *Maintenon* : perſonne n'y fut épargné, pas même M. de *Bourgogne*; la petite Princeſſe attrapa ſon air en perfection. Le mari le ſut, & n'en fut pas content;

ſi bien que le ſoir en ſe retirant, au lieu d'entrer dans l'appartement de ſon épouſe, il tourna d'un autre côté. On crut que c'étoit par diſtraction; & un de ſes Gentilhommes l'avertit que ce n'étoit pas par-là qu'il falloit paſſer : mais il répondit qu'il ſavoit ce qu'il faiſoit, & ajouta : allez dire à Madame la Ducheſſe de *Bourgogne*, que je ne ſuis pas content d'elle; que pour les défauts de l'eſprit, elle me fera plaiſir de me les faire remarquer, afin que je m'en corrige; mais que pour ceux du corps, il n'y a point d'eſprit à s'en moquer. On ne peut pas diſconvenir que ce raiſonnement ne ſoit juſte. M. de *Bourgogne* a un peu boudé, & cette aventure a penſé brouiller le nouveau ménage. Le Roi a pacifié cela; il aime beaucoup la petite perſonne, & a toutes les complaiſances imaginables pour elle. Il lui a donné la ménagerie de *Trianon*, où elle va ſe divertir à traire elle-même les vaches; elle fait du beurre qu'on ſert ſur la table du Roi, que Sa Majeſté trouve admirable, & dont on eſt obligé de manger

pour faire ſa Cour. Madame la Ducheſſe de *Bourgogne* entend à faire la ſienne en perfection : elle s'eſt attachée à Madame de *Maintenon*, & c'eſt-là le moyen le plus sûr de plaire au Roi : ce Monarque ne ſe dément point là-deſſus. Il eſt vrai qu'il a des manieres ſi polies & ſi engageantes avec cette Dame, que cela ſeul pourroit la rendre heureuſe indépendamment de ſa grandeur. Un jour Sa Majeſté lui demandoit ſon ſentiment ſur les Opéras ; Madame de *Maintenon* décida en faveur d'*Atis* ; & le Roi lui répondit galamment : *Madame*, Atis *eſt trop heureux*. Quoique cette réponſe ſoit tirée d'*Atis* même, l'application ne laiſſoit pas d'avoir ſon mérite. Une perſonne de ma connoiſſance en fit une qui n'étoit pas ſi heureuſe pour la Dame à qui on l'adreſſoit : c'étoit à une Dame fardée, à laquelle une autre dit malicieuſement, en lui conſeillant de fermer les rideaux de ſes fenêtres.

Sangaride, ce jour eſt un grand jour pour vous.

C'étoit-là, comme on dit, se moquer de la barbouillée. Toute la compagnie en rit; mais l'on ne put pas remarquer si la patiente en rougit aussi; car elle avoit pris la dose si forte, qu'on ne pouvoit guere y ajouter. On outre à présent si fort les choses là-dessus, que si les femmes avoient le visage naturellement aussi enflammé qu'elles se le font, je suis sûre qu'elles employeroient toute la Médecine & la Pharmacie, pour se guérir de cette infirmité. Il a paru ici depuis quelque-temps une personne qui n'a pas besoin d'emprunter le secours de l'art, & qui est venue du fond de sa Province, effacer toutes les beautés de ce Pays. C'est la belle *Coulon*, qu'on appelle aussi la *Beauté de Vienne* : elle a été si fort courue ici, que la pauvre fille en étoit toute honteuse : on lui a fait déserter les Tuileries. Elle a eu beau se réfugier dans les Jardins du Luxembourg, dès qu'on a su qu'elle s'y promenoit, on a abandonné les Tuileries pour la suivre. Cette grande réputation de beauté lui attire l'envie & la

haine des autres femmes. On a fait des Satires ſur ſon compte que l'on vendoit quatre ſous, & qu'on avoit ſoin de débiter à la Comédie & à l'Opéra, où l'on crioit à tue tête: *à quatre ſous la Beauté de Vienne, à quatre ſous* : tout cela n'a pas empêché que le Marquis de *Martel*, qui en étoit devenu fort amoureux, ne l'ait épouſée; mais la pauvre enfant n'en a pas été mieux pour cela : car ce malheureux l'a abandonnée le lendemain de ſes nôces, ſoit que la calomnie ait enfin prévalu chez lui, ou que ce ſoit un effet de ſon inconſtance. Quoi qu'il en ſoit, elle eſt préſentement dans une Communauté au fauxbourg St. Germain, où cet indigne mari paye une penſion très-modique pour elle : voilà un triſte ſort. Les honnêtes gens en ſont touchés, & les autres s'applaudiſſent du ſuccès. C'eſt quelque choſe d'effroyable que la jalouſie des femmes, ſur le chapitre de la beauté ! La belle *Coulon* en eſt la victime ; elle auroit beaucoup mieux fait de reſter en *Dauphiné*, que de venir ici exciter

l'envie. On l'a trouvée belle à la Cour & à la Ville, c'est un crime que les Dames ne pardonnent pas, & qui, comme vous voyez, ne demeure pas impuni. La Marquise *Gasconne*, dont je vous ai parlé, n'a pas donné ici des scenes de cette nature : moins occupée du desir de plaire, que de la passion du jeu, elle s'y est entiérement abandonnée. Elle a d'abord fait entendre au Marquis de *** son époux, que le jeu étoit un moyen sûr pour se faire des liaisons avantageuses : que par-là on avoit entrée à la Cour ; & effectivement elle s'insinua au Palais-Royal, joua à l'hombre avec Madame, au lansquenet avec Monsieur, & elle fit si bien qu'en fort peu de temps elle gâta entiérement les affaires de son mari, qui se repentit alors de la complaisance qu'il avoit eue de l'amener ici : il lui défendit de jouer ; mais elle étoit incorrigible : il eut beau jurer qu'il ne payeroit plus pour elle, elle joua encore sur sa parole, & perdit quatorze mille francs ; car pour soutenir le caractere

de la Nation & les airs de la Garonne, elle jouoit gros jeu : cependant il falloit payer cet argent en vingt-quatre heures. Elle n'osoit en parler à son mari, il étoit déjà trop en colere : dans cette extrêmité, après avoir fouillé inutilement dans la bourse de quelques amis, elle s'avisa, avant de sortir du Palais-Royal, d'entrer dans l'appartement de M. de *Châtillon*. Monsieur, lui dit-elle, je ne sais que devenir, si vous n'avez pitié de moi ; au nom de Dieu, accordez-moi la grace que je vous demande : je n'oserois soutenir la vue de mon époux, faites pour moi ce que vous feriez en pareil cas pour Madame de *Châtillon*. Madame, répondit M. de *Châtillon*, en l'interrompant, il est minuit, & tout ce que je pourrois faire de mieux pour ma femme, seroit de lui faire place dans mon lit, c'est aussi la seule chose que je puis vous offrir à l'heure qu'il est. Madame de *** s'en alla fort mécontente ; elle employa le reste de la nuit à chercher des expédiens ; & dès le lendemain matin elle s'en fut dans le *Marais*, chez

la bonne Madame *Voisin*, qui est une femme fort charitable, mais un peu défiante. La Marquise refusa de dire son nom, & demanda une audience particuliere. On vint dire à Madame *Voisin* que c'étoit une femme extrêmement grande : la dévote craignit que ce ne fût un homme habillé en femme, qui en voulût à sa vie, ou à sa bourse ; & dans cette appréhension, elle ordonna à ses femmes de rester auprès d'elle pour la garder. La Marquise entra fort modestement, & après avoir fait quelques instances inutiles pour que Madame *Voisin* lui parlât en particulier, elle lui dit : Madame, vous voyez une femme de condition maltraitée par le *Lansquenet*, qui vient implorer votre secours. Madame, dit la dévote, je n'ai point l'honneur de connoître M. *Lansquenet* : je ne puis pas vous faire raison des outrages que vous en avez reçu. Je ne me mêle pas du métier de *Don Quichotte*, je ne redresse point les torts ; vous vous êtes fort mal adressée. En disant cela, elle conduisoit toujours la Marquise à

la porte, qui fut contrainte de s'en aller. Après avoir fait cette belle ambaſſade, les gens de Madame *Voiſin* la ſuivirent, & ſûrent ſon nom ; & comme cette ſcene ſe paſſa en préſence des Domeſtiques, tout *Paris* en fut bientôt inſtruit. On en a beaucoup ri ; mais la pauvre Marquiſe qui n'avoit pas les rieurs de ſon côté, fut ſe mettre dans ſon lit, & envoya chercher ſon Confeſſeur, qui la voyant au déſeſpoir, ſe chargea d'annoncer la triſte nouvelle au mari, qui ſe laiſſa encore toucher. On lui fit craindre pour la vie de ſa femme : on l'aſſura de ſon repentir ; & le bon homme lui pardonna, à condition qu'elle n'y retourneroit plus, & engagea une terre pour payer ſes fredaines. Voilà ce que vous vouliez ſavoir, & ce que vos Dames ne ſeront pas fâchées d'apprendre, puiſque, comme vous me l'avez marqué, elles aiment aſſez à ſe divertir aux dépens de leurs compatriotes. A l'égard du Maréchal de *Salon*, je croyois que vous en aviez oui parler à *Avignon*, & je ne ſongeois pas que vous aviez déjà

quitté ce Pays-là, quand il en partit. Voici donc de quoi il s'agit. *Salon* eſt, comme vous ſavez, le Pays du fameux *Noſtradamus*, & ce fut là que ſix mois avant la derniere paix, une voix fut adreſſée dans la nuit à un Maréchal ferrant, qui lui ordonnoit, ſous peine de grandes punitions, de partir en diligence, pour venir dire au Roi des choſes qui lui ſeroient révélées, lorſqu'il ſeroit ſur les lieux. On lui diſoit auſſi d'avertir l'Intendant de ſa Province de ſon départ, & de lui demander de quoi faire ſon voyage. Le *Maréchal* obéit à la voix, & fut dès le lendemain trouver l'*Intendant*, qui ſe moqua de lui, & le renvoya comme un viſionnaire. Cependant, la *Voix* revint encore à la charge ; & à la troiſieme fois les menaces furent ſi terribles, que le *Maréchal* épouvanté, n'ayant rien pu obtenir de l'incrédule *Intendant*, vendit tout ce qu'il avoit chez lui, & ſe mit en chemin, tout rempli de confiance. A la derniere journée, la *Voix* lui fit ſa leçon; il lui fut commandé de demander à parler au Roi. On le rebuta

buta d'abord : il y en avoit même qui craignoient quelque artifice là-dessous ; mais le bon homme ne se rebuta pas, il demanda toujours à parler au Roi, de la part de Dieu, disant qu'il n'apportoit que de bonnes nouvelles : & comme les affaires n'étoient gueres meilleures que lorsque la Pucelle *Jeanne* vint demander audience, on crut qu'on ne devoit pas la refuser à celui-ci. Elle a été si secrette que l'on ne sait point ce qui s'y est dit. Ce qu'il y a de sûr, c'est que lorsque le Roi alloit à la Messe, ce nouveau *Prophête* s'étant trouvé sur son passage, M. le Maréchal de *Duras* dit : si cet homme-là n'est pas fou, je ne suis pas homme ; & le Roi qui l'entendit, se tourna & dit : cet homme-là n'est point fou, il parle de fort bon sens, & est fort sage. Voilà tout ce que j'en sais ; bien des gens ont cherché à deviner le reste ; mais c'est un secret qu'on ne juge pas à propos de révéler. Je crois que nous pourrions bien avoir encore un peu de guerre. Les *Hollandois* ont fait de mauvais complimens au

Comte de *Briore*, notre Ambaſſadeur. Le Roi leur a envoyé M. *d'Avaux* à ſa place, pour adoucir les eſprits ; mais il n'y a pas réuſſi. Il me ſemble que les affaires commencent à ſe brouiller, nous verrons à quoi tout aboutira. Cependant, je ſuis toujours, &c. *A Paris, ce*

LETTRE XXVII.

VOUS m'avez mandé les plus jolies choſes du monde. Je voudrois bien, Madame, pouvoir vous rendre la pareille ; mais la ſaiſon eſt préſentement ſtérile. On ne parle ici, à l'heure qu'il eſt, que de Procès. Celui du Curé de *Blaignac* a un peu donné à rire. Ce pauvre Prêtre a été accuſé d'être ſorcier, & obligé de ſoutenir un rude examen là-deſſus. Après avoir paru pluſieurs fois ſur la ſellette, on le fit dépouiller tout nud devant tout le Parlement ; car on avoit fait aſſembler exprès les Chambres, & là, à la réquiſition de ſes accuſateurs,

le prévenu fut visité pour voir s'il n'avoit point ce qu'on appelle la marque du *Diable*. On crut d'abord avoir trouvé ce qu'on cherchoit; & à la premiere marque noire qu'on vit sur son corps, on lui enfonça une aiguille fort avant dans la chair; mais ce pauvre Prêtre fit des cris qui firent connoître qu'on s'étoit mépris dans cet endroit-là; & comme par malheur pour lui il avoit quantité de petites marques noires, que nous appellons des seins, il n'en fut pas quitte pour la premiere piquure, il fut obligé d'en essuyer un grand nombre, mais aussi ç'a été là le seul mal qui lui en est arrivé. Le Parlement a connu son innocence, & l'a renvoyé absous dans sa Cure de *Blaignac*; & cet auguste Tribunal se seroit épargné le ridicule d'une pareille procédure, s'il s'étoit conformé, sur le chapitre des sorciers, à la maxime du Parlement de *Paris*; mais ces Messieurs, ici, se croient assez habiles d'eux-mêmes, & ne veulent point prendre modele sur autrui: on dit qu'on va leur renvoyer une affaire d'impor-

tance qui a déjà été portée devant bien des Tribunaux, de laquelle ils décideront en dernier reſſort. Je ne ſais ſi vous n'en avez pas entendu parler à *Paris*; quoi qu'il en ſoit, comme le cas me paroît aſſez extraordinaire, je vais toujours, à tout haſard, vous le conter. Une *Religieuſe*, devenue amoureuſe d'un *Cavalier* qui lui avoit conté ſes raiſons à la grille, ſe réſolut à ſauter les murs du Couvent pour courir après lui. L'Amour eſt violent, à ce qu'on dit, ſous le voile, auſſi-bien que ſous le froc; ainſi, la *Nonette* chercha tous les moyens qu'elle put imaginer pour ſe procurer la liberté. Elle communiqua ſon deſſein à ſon *Amant* qui trouvoit beaucoup de difficulté dans l'exécution; mais de quoi ne vient-on pas à bout quand on eſt aidé par l'Amour? Vous allez voir ce qu'il inſpira à notre *Religieuſe*. Elle avertit ſon *Amant* de ſe trouver la nuit ſuivante au lieu qu'elle lui marqua, ſans ſe mettre en peine d'autre choſe que d'avoir de bons chevaux; elle lui dit que pour le coup elle

avoit trouvé ce qu'il falloit pour faciliter fa fuite, & même pour en dérober la connoiffance à toute la terre, & le pria de ne point s'informer des moyens qu'elle avoit imaginés pour cela; mais feulement de fonger aux chofes néceffaires pour leur voyage : après quoi elle le quitta pour aller mettre la main à l'œuvre; & voici ce qu'elle fit, qui me paroît un coup bien hardi. On avoit enterré ce jour-là une de fes Compagnes; & comme la tombe n'étoit pas encore fermée, elle entra dedans pendant que tout étoit endormi dans le Couvent, & porta cette morte dans fa Cellule, la coucha fur fon lit, après quoi elle y mit le feu, & à la faveur d'une échelle dont elle avoit eu foin de fe munir, & qu'elle fut auffi retirer enfuite, elle franchit les murs du jardin pour fe jetter entre les bras de fon *Amant* qui l'attendoit avec impatience. Ils s'éloignerent au plutôt de ce lieu; & comme on n'avoit garde de courir après eux, leur voyage fut le plus heureux du monde : car l'incendie ayant mis l'alarme dans le Couvent,

toutes les Religieuſes avoient couru à la Cellule où étoit le feu : & comme la Religieuſe morte étoit dans ſes habits & déja à demi brûlée, on ne douta point que la fugitive n'eût été la victime des flammes. Ces pauvres Filles déplorerent ſon ſort, & firent des prieres pour le repos de ſon ame, pendant qu'elle s'occupoit, peut-être, d'un ſoin tout oppoſé. Enfin, par cet artifice, elle trouva le ſecret d'aſſurer ſa fuite, & de ſauver l'honneur de ſa réputation. Dès que ces *Amans* furent en lieu de sûreté, ils ne manquerent pas de ſe marier, mais ſous d'autres noms. Le *Cavalier* donna dans le commerce & y gagna beaucoup de bien : ils eurent pluſieurs enfans qui auroient été très-riches, ſi les ſcrupules de leur mere ne les avoit expoſés à être ruinés par le Procès dont il eſt préſentement queſtion. Cette femme ayant perdu ſon cher époux, fut ſi affligée de ſa mort, que voulant mourir elle-même au monde, elle ſe retira dans un Couvent, où le repentir qu'elle a eu de ſa conduite,

l'a portée à en faire une confeſſion, dont ſes enfans ſe ſeroient bien paſſés; car ayant déclaré qu'elle avoit été Religieuſe, elle les a par-là déclarés bâtards, & par conſéquent inhabiles à ſuccéder. Les parens du *défunt*, ſur cette déclaration, ont demandé ſon héritage, dont les enfans voudroient bien n'être pas obligés de ſe dégarnir; & les uns & les autres en paſſeront par ce que le Parlement de *Toulouſe* en ordonnera, ſuppoſé que cette cauſe y ſoit renvoyée, comme on le prétend. Nous ſaurons cela après les Vacances; car à préſent on commence à faire des préparatifs pour aller en campagne. Les Dames de *Toulouſe*, accoutumées à ſe mouler ſur la Cour, n'auront garde de reſter dans leur Ville pendant que la Cour eſt à *Fontainebleau*; elles ſe font une loi de cela, comme de ne pas recevoir des viſites les jours de poſte. Chacun doit aller dans ce temps-là à ſes Terres: Ceux qui n'en ont point vont viſiter leurs amis de campagne; & depuis le Parlement juſques au Savetier, & à la Ra-

vaudeuse, tout le monde déserte *Toulouse*, pour se donner un air d'aller à sa campagne. On se demande d'avance, où irez-vous passer cette année les Vacances ? On m'a déjà fait cette question; & comme je suis bien aise de me mettre à la mode, & que je ne veux pourtant pas aller dans les maisons d'autrui, quoiqu'on m'ait fait l'honneur de m'en prier, j'ai résolu d'aller passer les Vacances à *Bagneres*. J'ai fait revivre pour cela certain rhumatisme que vous m'avez connu autrefois, qui me servira de prétexte. On dit que l'on se réjouit à merveilles dans ce lieu-là, où les bains attirent des gens de tous les côtés. Cet assemblage ne laisse pas d'avoir son mérite. Si je trouve là tout le plaisir qu'on m'y promet, j'aurai soin de vous en rendre compte. Il y aura toujours du jeu à coup sûr; car il y a des gens qui y vont exprès pour cela. J'ai vu ici un Gentilhomme qui y porte tous les ans son petit revenu; on l'appelle M. de *R.....*, & c'est un caractere d'homme assez particulier : il est boiteux, parce

que ſon pere, qui s'entendoit en chevaux, & qui avoit étudié un Livre intitulé *le parfait Maréchal*, s'aviſa un jour de lui faire mettre le feu à une jambe, pour quelque petit mal qu'il avoit pendant ſon enfance, & qui étoit bien moins dangereux pour lui que la paſſion qu'il a toujours eue pour le jeu. Il l'a pouſſée ſi loin, & a de ſi plaiſantes délicateſſes là-deſſus, qu'ayant gagné à *Paris* cent mille écus, M. le Duc de *Roquelaure* qui avoit été ami de ſon pere, voulant tâcher de lui mettre quelque choſe à l'abri de l'orage, le pria de lui prêter vingt mille écus. M. de *R....* pénétrant ſon intention, lui dit qu'il étoit trop honnête homme, pour vouloir excroquer le jeu : j'ai gagné cent mille écus, il faut, dit-il, Monſieur, que je les reperde. Il tint parole dès la même nuit & perdit tout ; il ne lui reſta qu'un louis qu'il voulut donner à ſes porteurs pour les engager à le jetter dans la riviere, ce qu'ils ne furent pas d'avis de faire ; ainſi M. de *R....* s'en revint chez lui avec la gloire d'avoir

joué cent mille écus. Du reste, on connoît ici M. le Duc de *Roquelaure* en perfection, il y a fait divers voyages, & l'on m'a fait cent contes de lui tous plus plaisans les uns que les autres. On me disoit l'autre jour qu'une Demoiselle lui avoit donné son paquet à merveilles. Il avoit été voir la plupart des Dames de ce Pays-ci, & en avoit oublié une qui se croyoit digne de ses empressemens : la Dame regardoit cet oubli comme un affront ; elle craignoit même que les autres n'en tirassent avantage : ainsi elle pria un des amis du Duc de l'amener chez elle. Cet ami s'acquitta de sa commission ; mais soit qu'il prît mal son temps, ou que la mauvaise étoile de la Dame influât là-dessus, M. de *Roquelaure*, se voyant forcé à faire cette visite, protesta qu'il ne diroit pas un mot. L'ami crut qu'il ne tiendroit pas sa parole ; avertit la Dame de l'heure. La Dame, de son côté, eut soin d'assembler bonne compagnie chez elle, afin d'avoir autant de témoins de l'honneur qu'elle devoit recevoir ; mais

elle n'eut pas lieu de s'en applaudir. M. de *Roquelaure* vint comme il l'avoit promis ; mais ce fut pour ſe camper dans un fauteuil où il ne deſſerra pas les dents. Un pareil procédé déconcerta toute l'aſſemblée. La Dame mépriſée en crevoit de dépit, lorſque ſa fille qui étoit une petite perſonne très-jolie, la vengea pleinement. Ennuyée d'un ſi long ſilence, elle ſe leva tout d'un coup, & après s'être approchée du Duc, elle ſe mit à crier de toute ſa force : *Ah ! mon Dieu, Maman, M. de Roquelaure eſt mort !* Cette ſaillie réveilla tous les eſprits. On demanda à la petite fille ce qu'elle vouloit dire ? *Mais oui*, inſiſtoit-elle, *il eſt mort, ne voyez-vous pas bien qu'il put, & qu'il ne parle point ? N'eſt-ce pas comme cela qu'on dit que nous ſerons après la mort ?* M. de *Roquelaure* ſe retira ſans demander ſon reſte, & laiſſa à la compagnie la liberté de rire à ſes dépens. Je vous avoue que la vivacité des gens de ce Pays-ci m'enchante. On me contoit derniérement qu'un Gentilhomme *Gaſcon*, ſe faiſant appeller

Marquis à la Cour du Duc de *Savoie*; Madame la Ducheſſe lui demanda, par dériſion, dans quel Pays étoit ſon Marquiſat : il eſt, Madame, répondit le *Gaſcon*, ſans héſiter, dans votre Royaume de *Chypre*. La réponſe étoit un peu hardie; mais il eſt bien des choſes qu'on pardonne en faveur de l'invention. Un Monſieur d'ici ayant reçu une lettre de ſon cadet qui étoit dans le ſervice, dont le ſtyle ne l'accommodoit pas, lui répondit, que s'il ſe préſentoit jamais devant lui, il lui caſſeroit la tête d'un coup de piſtolet. L'autre lui récrivit encore, & lui marqua ces deux mots ſeulement : *amorcez, je pars*. Je n'aurois jamais fini ſi je voulois entreprendre de vous rapporter tout ce que j'entends dire ici de joli. Je ne crois pas qu'il y ait de Nation au monde qui ait la repartie plus prompte que les *Gaſcons*; ni qui prenne plutôt ſon parti. On me contoit derniérement qu'un Officier de ce Pays-ci ayant obtenu du Roi une gratification de cinq cens écus, fut trouver M. *Colbert*, qui vivoit dans ce temps-
là,

là, pour qu'il lui fît compter cette somme. M. *Colbert* étoit à dîner avec trois ou quatre Seigneurs. Le *Gascon*, sans se faire annoncer, entra dans la chambre où l'on mangeoit, avec l'effronterie qu'inspire l'air de la Garonne, & avec un accent qui ne démentoit point son Pays, il s'approcha de la table & dit tout haut : *Messieurs*, avec votre permission, *lequel de vous autres est Colbert ?* C'est moi, Monsieur, dit M. *Colbert*, qu'y a-t-il pour votre service ? Hé ! pas grand'chose, dit l'autre, un petit ordre du Roi pour me compter cinq cens écus. M. *Colbert* qui étoit d'humeur de se divertir, pria le *Gascon* de se mettre à table, lui fit donner un couvert, & lui promit de le faire expédier après le dîner. Le *Gascon* accepta l'offre sans en faire de façon, mangea comme quatre, après quoi M. *Colbert* fit venir un de ses Commis qui mena M. l'Officier au bureau, où l'on lui compta cent pistoles : & comme il dit qu'il en devoit toucher cent cinquante, le Commis lui répondit : il est vrai, mais on en retient cin-

quante pour votre dîner. *Cadedis*, s'écria le *Gascon*, cinquante pistoles un dîner ! je ne donne que vingt sous à mon Auberge : je le crois, dit le Commis ; mais vous ne mangez pas avec M. *Colbert*, & c'est cet honneur-là qu'on fait payer. Oh bien ! répondit le *Gascon*, puisque cela est ainsi, gardez tout, il ne vaut pas la peine que je prenne cent pistoles ; j'amenerai demain un de mes amis dîner ici, & cela sera fini. On rapporta ce discours à M. *Colbert* qui admira cette *gasconade*, & fit compter les cinq cens écus à ce pauvre Officier, qui n'avoit peut-être pour lors que cela pour tout bien, & lui rendit mille bons offices dans les suites. On en fit l'histoire au Roi, & l'on convint qu'il n'y avoit qu'un *Gascon* qui fût capable d'une pareille chose. Adieu, écrivez-moi à *Bagneres*, & mandez-moi autant de nouvelles que vous en pourrez ramasser ; car je m'imagine qu'on en doit débiter beaucoup à ces bains, & il faut bien que je puisse aussi en conter comme les autres : en revanche

je vous rendrai compte de ce qui se passera dans ce Pays-là. Je suis, &c. *A Toulouse*, *ce*.

LETTRE XXVIII.

JE souhaite, Madame, que vous ayez autant de plaisir à *Bagneres* que j'en ai eu en lisant votre Lettre. Vos nouvelles, & la maniere dont vous les contez, tout cela a quelque chose de si engageant, que franchement, je voudrois que vos Lettres fussent plus longues, & que vous m'en écrivissiez plus souvent. J'avois déjà oui parler de l'aventure de la Religieuse; elle est assez extraordinaire, & j'aurois eu peine d'y ajouter foi, si vous ne me l'aviez certifiée. Je vois aussi par tout ce que vous me dites, qu'on a raison de vanter la vivacité des *Gascons*. Je sais bon gré à la petite personne qui a si bien relancé le Duc de *R*.... Ce n'est pas seulement en *Gascogne* qu'il a trouvé à qui parler,

& il fut un jour bien déconcerté chez Madame la *Dauphine*. Le Duc de la F..... courut avertir cette Princesse qu'il avoit vu R.... dans son antichambre qui montroit ce qu'il portoit aux filles d'honneur. Madame la *Dauphine* en fit ses plaintes au Roi, qui fit venir R.... pour lui demander raison d'un pareil procédé; R.... nia le fait: on lui confronta la F.... qui confirma la chose, & l'éclaircit en même-temps; car il dit au Roi: oui, Sire, j'ai vu R.... qui montroit ce qu'il porte aux filles de Madame la *Dauphine*, car il leur montroit les cornes. Cette affaire qui avoit d'abord été prise sur le ton sérieux, devint comique, & R.... fut le seul qui n'en rit point. On dit que Madame la *Dauphine* ne fut pas contente non plus de la liberté que M. de la F.... avoit prise de vouloir la faire donner dans le panneau; cette Princesse qui étoit fort sérieuse, n'aimoit pas qu'on se familiarisât trop avec elle. L'Evêque de *** (*)

(*) M. de Béthune, Evêque du Puy.

dit aussi quelque chose d'assez plaisant au Duc de R.... un soir qu'ils étoient tous deux au souper du Roi. Vous connoissez le Prélat & son grand nez, vous n'ignorez pas non plus que R.... est très-camard. Celui-ci, voulant faire l'agréable, dit à l'Evêque; hé! de grace, Monsieur, rangez votre nez que je puisse voir le Roi: l'autre lui répondit sans s'émouvoir; hé! mon Dieu, Monsieur, vous en voulez bien à mon nez! croyez-vous qu'il ait été fait aux dépens du votre? Cette réponse fut trouvée plaisante; on en rit beaucoup, & je crois que vos Dames de *Toulouse* en riront, puisqu'elles connoissent le personnage. Vous me demandez des nouvelles, en voici. Monseigneur le *Dauphin* eut ces jours passés une espece d'apoplexie: d'autres disent que ce n'étoit qu'une indigestion. Quoi qu'il en soit, il fut long-temps sans connoissance; & l'on craignit beaucoup pour sa vie: ce fut environ minuit que cet accident le prit, lorsqu'il voulut se relever de son prie-Dieu. Il n'y avoit dans ce moment qu'un

valet de chiens dans ſa chambre, & ce fut celui qui lui ſauva la vie : car comme il vit que le Prince étoit prêt d'étouffer, il lui ouvrit les dents avec ſon couteau, & dans le moment Monſeigneur vomit beaucoup. On dit que ſans ce prompt ſecours il étoit mort. Le valet des chiens eut ſoin de lui tenir la bouche ouverte, au haſard de le bleſſer un peu. Il appella en même-temps du monde, & toute la Cour fut bientôt ſur pied. On fit lever le Roi qui courut tout effrayé auprès de ce cher fils. Il l'appella pluſieurs fois tendrement ! L'on a remarqué que Sa Majeſté ne l'a appellé ſon fils qu'alors, & à *Seaux*, lorſqu'il l'empêcha de ſuivre le Roi d'*Eſpagne*. Enfin, Monſeigneur revint à lui, fut ſaigné & reſaigné pendant la nuit, & le lendemain il étoit entiérement hors de danger. Cet accident a ſervi à lui faire connoître combien il eſt aimé. Vous ne ſauriez croire toutes les alarmes que l'on a eues ici ſur ſon chapitre. On couroit en foule à *Verſailles* pour demander des nouvelles de ſa ſanté. Il n'y a pas

jusques aux Harangeres qui n'ayent témoigné leur zele dans cette occasion. Ce corps si redoutable du temps de la minorité, vient à présent de se rendre célebre; car dès qu'elles eurent appris le mal de Monseigneur, après avoir tenu conseil, elles députerent quatre de leur troupe à *Versailles*, pour lui faire compliment sur sa convalescence. Ces Ambassadrices de la Halle se présenterent à la porte de son appartement; mais l'Huissier ne jugea pas à propos de les faire entrer, ainsi elles s'en retournerent fort mécontentes. Le soir on rendit compte au Roi du concours de monde qui étoit venu pendant le jour, & l'on ne manqua pas de lui parler des Harangeres. Sa Majesté dit qu'on avoit eu tort de leur refuser la porte, & que leur zele méritoit qu'on leur laissât voir Monseigneur. Les Harangeres sûrent dès le lendemain matin ce que le Roi avoit dit. Le Conseil fut encore assemblé, & les quatre Excellences députées tout de plus belle. Dès qu'elles furent arrivées à *Versailles*, & qu'elles

ſe préſenterent à la porte de Monſeigneur, on les introduiſit en cérémonie dans ſon appartement, & l'on fut en avertir le Roi, qui s'y rendit pour entendre leur harangue. Sa Majeſté les trouva à genoux devant Monſeigneur, qui étoit tout debout en robe de chambre; l'une lui baiſoit les pieds, l'autre le bord de ſa robe: le Prince ſouffroit cela patiemment; mais il craignoit fort que par un excès de tendreſſe il ne leur prît envie de le baiſer au viſage. Heureuſement pour lui, il en fut quitte pour la peur. Pendant que les unes s'amuſoient à lui baiſer les pieds, une autre diſoit fort élégamment; que ſerions-nous devenues, ſi notre cher *Dauphin* fut mort? Nous aurions tout perdu. Oui, repliqua la quatrieme, tu as raiſon, nous aurions tout perdu; car notre bon Roi n'auroit jamais pu ſurvivre à ſon fils, & il feroit ſans doute mort de douleur. On admira la politique de cette femme, qui redreſſoit ſa compagne, de peur que le Roi ne fût jaloux de l'affection qu'elle témoignoit à

Monſeigneur. Sa Majeſté ordonna qu'on leur donnât un de ſes caroſſes pour les promener par-tout, & qu'on leur fît voir tout ce qu'il y a de beau à *Verſailles*. Elles ſouhaiterent d'aller entendre Vêpres à la Chapelle, & on les plaça toutes quatre dans un banc de Ducheſſes. Monſeigneur leur fit donner vingt louis, & le Roi autant ; après quoi comblées de biens & d'honneurs, le caroſſe du Roi les ramena à *Paris*. On leur fit traverſer la Ville, d'un pas d'Ambaſſadeur, & on les conduiſit de ce train-là à la Halle, où elles furent rendre compte à tout leur Corps, de l'heureux ſuccès de leur voyage. On les conduiſit enſuite chacune dans ſa maiſon. Le lendemain elles s'aſſemblerent encore pour voir à quoi elles employeroient les quarante louis qu'on leur avoit donnés ; & elles délibérerent de les employer à faire chanter un *Te Deum*, pour la convaleſcence de Monſeigneur ; ce qui a été exécuté dans l'Egliſe de *S. Euſtache* : il y avoit une fort belle muſique, & M. le Curé leur

en a donné pour leur argent tout autant qu'il en falloit. Monsieur, & une bonne partie de la Cour a assisté à cette cérémonie, & l'aventure des Harangeres a fait ici grand bruit. Cependant la santé de Monseigneur est entiérement rétablie; mais on dit que cette attaque lui a fait un peu penser à sa conscience, & qu'il a promis à son Confesseur de quitter entiérement la *Raisin*, de laquelle il a déclaré avoir eu deux enfans. Je ne sais si ces belles résolutions tiendront; & si après le péril passé, on n'oubliera pas ce qu'on a promis au Saint. Je fus hier chez la Comtesse d'*Estrades*, qui est nouvellement accouchée, il y avoit bonne compagnie, & entr'autres le Lieutenant-Colonel du Régiment de son mari. La conversation tourna sur la Galanterie; on demanda lequel valoit mieux, ou d'une Coquette qui ne cherche qu'à plaire, & qui par ses manieres laisse soupçonner toute autre chose, ou de celles qui, avec un extérieur modeste, usurpent une réputation de vertu qu'elles ne méritent pas.

Il se dit là-dessus bien de jolies choses pour & contre, & l'on conclut enfin, comme *Bussi*, qu'il falloit toujours garder les apparences. Je montrai là-dessus la lettre où vous me parlez de cette Demoiselle *Gasconne*, qui par désespoir s'est accusée de ce dont on ne l'auroit pas crue capable. Toute la compagnie convint, qu'il y avoit des femmes qui savoient parfaitement bien cacher leur jeu. Voilà, me dit une Dame en me montrant le Lieutenant-Colonel du Régiment d'*Estrades*, un Cavalier qui en sait des nouvelles; allons, ajouta-t-elle, M. de la *Bouchardiere*, contez-nous un peu votre histoire, elle pourra faire paroli à celle qu'on a mandée à Madame. Ce Gentilhomme, que la terminaison de son nom me doit faire croire *Poitevin*, & qui de quelque endroit qu'il soit, me parut un fort honnête homme, ne se fit point prier. Il nous conta qu'il avoit été amoureux dans son Pays d'une Demoiselle fort aimable & fort riche, qui ne se trouva point d'humeur de répondre à sa pas-

ſion ; qu'il avoit une ſœur qui étoit bonne amie de cette Demoiſelle, & qui faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour le ſervir ; mais que ni les ſoins de ſa ſœur, ni ſa paſſion, rien n'avoit pu toucher le cœur de cette ingrate ; que pluſieurs années ſe paſſerent ſans que ſa perſévérance, vertu ſi rare au temps où nous ſommes, fût recompenſée ; mais enfin, continua-t-il, lorſque je n'eſpérois plus, & que je ne ſongeois qu'à me pendre, je reçus une lettre de ma ſœur, qui me marquoit de prendre la poſte pour venir profiter des diſpoſitions où ma maîtreſſe étoit pour moi ; mais qu'il falloit venir vîte, quand je ne pourrois avoir congé que pour huit jours ; que ma maîtreſſe vouloit m'épouſer, & conſentoit que je la quittaſſe dès le lendemain de la nôce, ſi je ne pouvois pas reſter plus long-temps avec elle ; mais qu'on ne pouvoit pas renvoyer cette affaire ſans s'expoſer à la faire manquer, par des raiſons que l'on me diroit en temps & lieu. Je reçus cette lettre à *Nîmes*, où nous dragonions les *Huguenots* ;

guenots; & je fus ſi charmé de ce bonheur, ſur lequel je n'avois pas compté, que je crois que ſi M. de *Barbeſieux*, qui étoit pour lors notre Colonel, m'avoit refuſé mon congé, j'aurois riſqué le tout pour le tout, & je ſerois parti au haſard de me faire caſſer. Il me l'accorda cependant fort gracieuſement, & je commençai mon voyage avec les impatiences que ceux qui ſe ſont trouvés en pareil cas peuvent imaginer. La poſte n'alloit jamais aſſez vîte pour moi; je crevois tous les chevaux qu'on me donnoit, & je ne me donnois pas à moi-même le temps de manger ni de dormir. On peut croire que courant de ce train-là, j'arrivai bientôt auprès de ma belle. Je la trouvai fort radoucie: elle s'excuſa obligeamment de ſes froideurs paſſées, me dit qu'elle m'avoit toujours eſtimé, & que ſon heure d'aimer étant enfin venue, elle avoit été forcée de rendre juſtice à mon mérite: qu'il n'étoit plus queſtion que de nous marier au plus vîte, avant que de certains parens qui étoient pour lors ab-

ſens, puſſent apporter des obſtacles à notre mariage : que d'ailleurs, comme ſon changement ne manqueroit pas de faire du bruit, elle ſeroit bien aiſe d'être mariée avant qu'on eût le temps d'en raiſonner. Je goûtai fort ſes raiſons, & j'en avois d'aſſez fortes de mon côté pour qu'elle pût ſe fier à mes empreſſemens du ſoin de hâter nôtre mariage : auſſi n'y perdis-je pas un moment de temps. Je montrai les ordres que j'avois de me rendre inceſſamment à mon devoir; & en ma faveur, l'on paſſa par-deſſus bien des cérémonies : je fus diſpenſé de tous les délais que l'on a accoutumé de laiſſer écouler en pareil cas. Enfin il arriva ce jour tant deſiré, où je croyois me dédommager de tout ce que les rigueurs de ma belle m'avoient fait ſouffrir, & auquel je croyois recevoir le prix de ma conſtance. Jamais *Roland* n'a attendu la nuit avec tant d'impatience que moi : elle vint, on ſoupa, & je touchois quaſi à mon bonheur, lorſque je m'en vis éloigné par un accident qui me cauſa de gran-

des alarmes ; car à peine avoit-on achevé de ſouper, que ma nouvelle épouſe fut attaquée d'une colique ſi violente, qu'on crut qu'elle alloit mourir. Toute la compagnie s'empreſſa pour lui donner du ſecours : les uns chauffoient des ſerviettes ; les autres la frottoient avec de l'eau de la Reine de Hongrie ; pour moi, je ne ſavois ce que je faiſois, & j'étois ſi troublé, que ſi l'on me donnoit une bouteille je la laiſſois tomber par terre : je jettois les ſerviettes dans le feu au lieu de les chauffer : je m'arrachois les cheveux, & je pouſſois de cris auſſi aigus que ceux de ma belle ; juſques à ce qu'un troiſieme incommode vint auſſi tenir ſa partie dans ce beau concert, & s'aviſa de nous ſervir d'Echo. Ce fut un beau petit garçon, dont l'épouſe accoucha, au grand étonnement des aſſiſtans. Chacun ſe regardoit ſans parler : on eut dit que toutes ces perſonnes étoient autant de ſtatues, & que la vue de cet enfant avoit fait le même effet que faiſoit autrefois celle de *Meduſe*. Enfin, quand on commença de

revenir de cette premiere ſurpriſe, on ſongea à mettre l'accouchée au lit, & à lui donner les ſecours néceſſaires, de même qu'à ſon enfant. Bien des gens me firent l'honneur de croire que j'en étois le pere, & que les rigueurs que la belle avoit paru avoir pour moi, n'étoient qu'une feinte, pour dépayſer les gens, & tromper les intéreſſés. Ce ſoupçon n'étoit pas ſans apparences; mais je ſavois bien à quoi m'en tenir, & tout mon embarras étoit de démêler quel étoit ce rival duquel je ne m'étois jamais douté. Pendant que je rêvois à cela, & que la confuſion & le dépit me faiſoient former des réſolutions violentes; la Dame, preſſée par ſes remords, me fit appeller; & après m'avoir demandé pardon, elle me dit ingénument, qu'elle avoit toujours rendu juſtice à mon mérite: & qu'elle m'auroit rendu heureux, dès le commencement de ma paſſion, ſi ſon cœur n'avoit pas été engagé ailleurs avant que je la lui euſſe expliquée; que par les ſoins qu'elle avoit pris de cacher ſon intrigue,

perſonne ne s'en étoit douté, & elle s'étoit acquiſe cette réputation de prude, que la médiſance n'avoit jamais oſé attaquer ; mais qu'enfin, ayant perdu ſon amant qui venoit d'être tué, elle m'avoit préféré à tous ceux qui l'avoient recherchée, eſpérant que j'ignorerois toujours ce qui s'étoit paſſé avant mon bail ; & ayant deſſein de le réparer en quelque maniere, par une tendreſſe & une fidélité inviolable, que les meſures qu'elle avoit priſes là-deſſus lui avoient paru juſtes : que comme elle ſavoit que je ne pouvois reſter que peu de jours auprès d'elle ; elle comptoit d'aller d'abord, après mon départ, à la campagne, & que ſous prétexte d'y cacher ſes larmes, elle y accoucheroit *incognito*, s'étant déjà aſſurée pour cela des perſonnes dont le miniſtere lui étoit néceſſaire, & qu'elle avoit engagées à lui garder le ſecret : mais qu'elle voyoit bien que s'étant trompée dans ſon calcul, après la ſcene qu'elle venoit de donner, je n'étois pas homme à vouloir vivre avec elle, ainſi ſon deſſein étoit

d'aller cacher ſa honte dans un Couvent, & de me faire une donation de tout ſon bien. Je lui avois prêté juſques-là une grande attention, nous dit M. de la *Bouchardiere*; mais je l'interrompis dans cet endroit pour lui dire, qu'elle pouvoit faire de ſon bien & de ſa perſonne tout ce que bon lui ſembleroit; que je ne prétendois plus rien, ni ſur l'un, ni ſur l'autre, après quoi ayant fait une grande révérence, je repris la poſte pour aller rejoindre le Régiment que je trouvai toujours occupé à faire la miſſion. Comme je prévoyois bien qu'il me faudroit eſſuyer quelques railleries, je pris le devant là-deſſus, en contant moi-même cette aventure à tous mes camarades; je la conte encore, comme vous voyez, Madame, dit-il, en s'adreſſant à moi, à tous ceux qui ont envie de la ſavoir. Tout le monde convint qu'il prenoit le bon parti dans cette affaire, je le remerciai en mon particulier du récit qu'il avoit eu la bonté de nous faire, parce que ç'avoit été en ma faveur qu'il

s'en étoit donné la peine. Chacun fit ensuite ses réflexions là-dessus, qui ne furent pas avantageuses à notre sexe; vous y ferez aussi les vôtres. J'ai trouvé quelque chose de si plaisant dans cette histoire, que j'ai cru que je devois vous en faire part. J'espere aussi que vous me ferez une petite relation de ce qui se passera à *Bagneres*, où je vous souhaite bien du plaisir. De mon côté je vous donnerai des nouvelles de *Fontainebleau*, où je compte d'aller, & où, comme par-tout ailleurs, je serai toujours, &c. *A Paris, ce.*

LETTRE XXIX.

JE suis ici depuis huit jours, Madame, & du train dont on s'y prend, je crois que j'y pourrai bien passer six semaines sans ennuis: car depuis le matin jusques au soir, on ne songe qu'à s'y divertir. Il y a déjà fort bonne com-

pagnie, & il en arrive encore tous les jours. On y voit des perſonnes de tous les Pays & de tous les âges, & cette diverſité fait un compoſé aſſez agréable. La ſituation du lieu a auſſi ſes commodités. *Bagneres* eſt une petite Ville bien jolie, ſur la riviere d'Aldoure. Je ne vous parlerai point de ſon ancienneté, ni du nom ſous lequel ſes bains étoient connus du temps des Romains; car vous avez eu la bonté de turlupiner un peu ſur ce que je vous ai dit d'*Avignon*, & de tourner ma ſcience en ridicule; ainſi je n'ai garde de vouloir à l'avenir faire la ſavante, je vous dirai ſeulement, que *Bagneres* eſt près de *Barégnes*, où il y a des bains admirables pour les bleſſures. Ceux-ci ſont pour les maux qui viennent naturellement; & les uns & les autres ſont très-fréquentés. Les Invalides de *Barégnes* viennent quelquefois augmenter la bonne compagnie de *Bagneres*, & l'on voit ſouvent ici des Officiers de la premiere volée : on y joue gros jeu; on y boit autre choſe que de l'eau. L'amour ſe met auſſi de la

partie ; & enfin, on eſt ſi fort occupé des plaiſirs, que l'on ne ſe donne pas le temps de ſentir aucune indiſpoſition : ce que je vous dis eſt au pied de la lettre. J'avois cru juſques ici que le mal ſe faiſoit toujours ſentir par-tout : mais j'ai vu une choſe qui me fait comprendre qu'un peu de diſſipation engourdit les douleurs. Le Chevalier de *Gondrin*, frere du Marquis de *Terme*, eſt venu ici, pour chercher du remede à des maux dont on prétend qu'il doit moins accuſer Mars, que quelqu'autre Divinité. Ces maux, de quelque part qu'ils viennent, lui cauſent des douleurs ſi terribles dans les jambes, qu'il eſt obligé de les remuer continuellement, & de faire des contorſions effroyables ; cependant, dès qu'il eſt appliqué au jeu, ces mouvemens convulſifs ceſſent, il paroît auſſi tranquille qu'un autre : mais le jeu fini, il ſe reſſouvient de ſon mal, & le mouvement recommence tout de plus belle ; ce qui fait bien voir, comme dit *La Fontaine*, qu'opinion chez les hommes fait tout. Je m'ima-

gine que la fermeté qu'on a admiré dans les anciens Philoſophes, venoit de ce que leur eſprit, toujours occupé de grandes choſes, ne faiſoit pas l'honneur à leur corps de penſer à ce qui le regardoit, & par conſéquent ne ſentoit aucun des maux qui accablent le vulgaire. Le Chevalier de *Gondrin* eſt très-Philoſophe au jeu, & l'on voit bien que c'eſt ſa paſſion dominante. Il a avec cela de l'eſprit, & de la politeſſe; il fait même des vers, & l'on prétend qu'il remplit des bouts rimés, où il peint ſon état dans le temps qu'on travailloit à l'en tirer par les remedes les plus violens. C'eſt un nommé *Etienne* qui avoit entrepris de le guérir, à qui il s'adreſſa: voici les Vers.

De mon corps éclopé je n'ai plus que le *Buſte*,
Tous mes membres perclus ſont autant de *Glaçons*,
Pour avoir en Amour fourni trop de *Moiſſons*,
Tant j'étois au Combat un Champion *Robuſte*:
J'aurois raſſaſié la Famille d'*Auguſte*,
Et même aux plus vaillans ſû donner des *Leçons*;
A préſent je ne puis que faire des *Chanſons*.
Hélas! dans cet état, que ma douleur eſt *Juſte*!
Il n'en falloit pas moins pour abattre *l'Orgueil*,
Que me donnoit d'Iris le favorable *Accueil*.

A mes brûlans desirs on a mis une *Digue*;
Etienne, mon Ami, fais joüer ton *Ressort*,
Guéris-moi promptement, & d'une main *Prodigue*,
De tout mon peu de Bien je te fais un *Transport*.

Voilà, en racourci, le portrait du Chevalier de *Gondrin* : vous jugez bien, Madame, que ce n'est pas un amant fort dangereux. Cependant, comme il faut mettre tout à profit, je le fais jouer & causer tout mon sou. Il est comme vous savez, germain de M. de *Montespan*, & comme moins intéressé, il ne se fait pas de peine de parler de l'aventure de la chere cousine : il m'en a conté des circonstances assez particulieres. Il me disoit l'autre jour, qu'il étoit chez le Marquis d'*Antin* son oncle, pere de M. de *Montespan*, lorsqu'il reçut une lettre de *Paris*, dans laquelle on lui marquoit, que le Roi étoit amoureux de sa belle-Fille, & que le bon-homme avoit interrompu sa lecture en criant : Dieu soit loué ! Voici la fortune qui commence à entrer dans notre maison : il m'a parlé aussi de toutes les extravagances que fit M. de

Montespan là-dessus, lorsqu'envisageant la chose d'un autre œil que son pere, il fut à la Cour avec un grand deuil, chercher à altérer sa santé pour pouvoir gâter celle de sa femme, si les précautions que l'on a pris pour la mettre à couvert de ses approches, ne l'avoient garantie de ce péril. Enfin, comme pour se venger de Madame de *Montausier*, qu'il croyoit avoir favorisé les desseins du Roi, il avoit fait prier, au nom de cette Duchesse, une bonne partie de la Cour à dîner chez elle, & qu'au milieu du repas il avoit dit à toute la compagnie, que c'étoit lui qui les avoit fait rassembler, pour leur faire voir la plus fameuse entremetteuse de la Cour; il lui donna même un autre nom, dont je ne trouve pas à propos de me servir, il renversa la table, & fit un si terrible fracas, que l'on prétend que Madame de *Montausier* en perdit l'esprit. Elle crut ensuite avoir vu son fantôme, un jour que sa dévotion l'avoit arrêtée à la Chapelle après la Messe du Roi, & qu'elle s'en venoit

noit feule par la grande Gallerie, qui, comme vous favez, conduit aux appartemens ; elle crut voir à fon côté une Dame faite & mife tout comme elle. Cette vifion l'étonna : & comme la Gallerie eft longue, après avoir marché quelque-temps avec fa femblable, qui lui rendoit regards pour regards, & faluts pour faluts, elle lui demanda fon nom. L'autre lui répondit qu'elle étoit la Ducheffe de *Montaufier*. Cette réponfe, que la véritable Ducheffe crut entendre, l'épouvanta : elle courut dans fon appartement, où l'on s'apperçut bientôt du défordre de fon efprit. Chacun raifonna fur cette aventure : les uns la rejettoient comme fauffe, d'autres y ajoutoient foi, & difoient, que Madame de *Montaufier* étant de la maifon de *Lufignan*, pouvoit fort bien avoir vu fon fantôme, puifque cela arrivoit ordinairement aux perfonnes de cette famille, lorfqu'ils étoient près de mourir. La mort de Madame de *Montaufier* qui arriva bientôt après, fembloit fortifier cette opinion ; pour

moi, qui ne donne pas fort dans le merveilleux, je m'imagine que Madame de *Montaufier* vit fa figure dans les glaces de la grande Gallerie, & que fon efprit, déjà un peu troublé par l'algarade de M. de *Montefpan*, lui perfuada toute autre chofe. Mais pour revenir aux contes du Chevalier de *Gondrin*, en voici un affez plaifant. Madame de *Montefpan*, après avoir été déclarée Maîtreffe du Roi, fut un matin faire des emplettes au Palais; & ne voulant pas qu'on mît dans fon caroffe ce qu'elle avoit acheté, elle chargea la Marchande de lui faire apporter chez elle; & de peur de *qui pro quo*, elle lui demanda fi elle la connoiffoit bien? Oui vraiment, Madame, lui répondit la petite Marchande; j'ai bien l'honneur de vous connoître: n'eft-ce pas vous qui avez acheté la charge de Madame de la *Valiere?* Je ne fais comment Madame de *Montefpan* prit la chofe; mais je fais bien que je n'ai de ma vie tant ri que lorfque le Chevalier me la conta. Il me dit encore, que lorfque

Madame de *Montespan* fut disgraciée, elle voulut rendre au Roi les pierreries dont il lui avoit fait présent, & les lui envoya dans une cassette. Le premier mouvement du Roi fut de ne pas les recevoir, mais Madame de *Maintenon* qui étoit auprès de Sa Majesté, le pria d'ouvrir la cassette, & lui conseilla d'en tirer les bijoux qu'elle trouva les plus beaux. On envoya ensuite le reste à Madame de *Montespan*, qui comprit qu'elle avoit fait une sottise, & qui garda ce qui lui restoit, n'en voulant pas faire une seconde en le renvoyant encore. Voilà tout ce que le Chevalier m'en a dit : mais rien ne me réjouit tant que la charge de la *Valiere*. Il m'a conté aussi, qu'une femme dont le Marquis de *Terme* avoit été amoureux, s'étant mariée à un Seigneur de la Cour, & étant accouchée un peu avant le temps, comme on tâchoit de consoler le mari sur la perte de ce petit Avorton, une personne de la compagnie lui dit malicieusement : ne craignez rien, l'enfant vivra, car il est à *Terme*.

Je ne ſais ſi le mari entendit l'équivoque ; mais il y eut des gens qui en rirent beaucoup. Il y a ici une pauvre petite femme, dont l'aventure me feroit encore bien rire, ſi ſon état ne me faiſoit pitié : elle eſt tombée en paralyſie par les graces de ſon mari. Ce malheureux s'aviſa, le premier ſoir de ſes nôces, au lieu de lui marquer ſa tendreſſe, il s'aviſa, dis-je, de lui faire les queſtions du monde les plus injurieuſes, & lui demanda fort ſérieuſement, ſi elle n'avoit favoriſé aucun de ſes Amans, & exigea qu'elle affirmeroit la choſe par ſerment. Il lui dit que cette confeſſion étoit néceſſaire à ſon repos ; & comme la jeune femme s'affligeoit de ſes ſoupçons, il crut qu'au lieu de les détruire de la maniere qu'il le ſouhaitoit, elle ne cherchoit qu'à éluder la choſe, de peur de faire un faux ſerment ; & commençant à faire le mauvais, il s'écria : ah ! malheureuſe, vous n'oſez jurer, je vois à quoi je dois m'en tenir, & vous n'aurez jamais de repos avec moi, que vous n'ayez dit que vous

voulez que le diable vous emporte, si ce que je crains est véritable. La pauvre femme qui vit bien qu'il falloit en passer par-là, dit qu'elle consentoit que le diable l'emportât si elle étoit coupable. Mais à peine avoit-elle achevé de prononcer le mot, qu'elle se sentit enlever par des mains velues armées de griffes. Le fantôme qui lui parut d'une taille gigantesque, la mit sur son cou. En se débattant elle sentit qu'il avoit des cornes sur la tête, & enfin, tout l'équipage diabolique. Elle fit des cris épouvantables. Le mari lui disoit du lit, qu'elle n'avoit qu'à avouer le fait, si elle vouloit obliger le diable à lâcher prise, & que c'étoit là la punition d'avoir fait un faux serment : mais c'étoit des paroles perdues, la femme n'entendoit plus rien, tant la peur l'avoit saisie. Le diable la transporta au plus haut de la maison, où il la laissa sans connoissance, & revint faire son rapport au mari, qui ensuite ordonna qu'on tâchât de la faire revenir. On y eut beaucoup de peine ; mais enfin, à force de

ſoins, on la rappella à la vie. Mais c'eſt une vie bien triſte, puiſqu'elle en eſt reſtée paralytique. Il eſt bon de vous dire que ce prétendu diable étoit un Valet qu'on avoit ainſi déguiſé, & qui étoit caché ſous le lit, pour jouer ſon rôle au premier ſignal du mari. Tous les Médecins diſent que cette pauvre femme en mourra; & je vous aſſure que ſi la choſe dépendoit de moi, je ferois pendre ce malheureux, comme bourreau de ſa femme. Mais à propos de paralyſie, il eſt arrivé depuis peu un miracle aſſez près d'ici, dans un lieu où il y a une Nôtre-Dame de *Lieſſe*, qui fait, dit-on, des choſes extraordinaires. Cette Nôtre-Dame eſt ſervie par des Bénédictins de fort bon commerce, auxquels elle procure un gros revenu, qui ont du bon vin, & qui reçoivent fort bien les gens chez eux. Ces bons Peres regaloient un jour un nommé Monſieur *Diſautier* qui les étoit venu voir, & qui n'ayant pas apparemment ce qu'on appelle la foi des miracles, révoquoit un peu en doute ceux dont

les Moines ſe vantoient. La diſpute s'échauffa de part & d'autre ; & enfin, Monſieur *Diſautier* leur dit : ſi vous avez tout le pouvoir dont vous vous vantez, pourquoi ne guériſſez-vous pas un Payſan de ce Village-ci, qui eſt paralytique depuis dix-huit ans ? Cette cure vous feroit honneur. Les Moines ſe retrancherent ſur le manque de foi du malade. Hé bien ! dit Monſieur *Diſautier*, qui avoit quelques verres de vin de trop, je m'engage moi à le faire marcher dès ce ſoir, ſans conſulter ſa foi. On fit là-deſſus une gageure, & Monſieur *Diſautier* ne demanda pour ſon expédition, qu'une robe de Bénédictin, qu'il accommoda d'une maniere extraordinaire ; après quoi il ſe rendit chez le malade, dans le temps qu'il étoit ſeul avec une petite fille qui le gardoit. Il donna en entrant une commiſſion à la petite fille, & s'approcha d'un pas grave du lit où le paralytique giſſoit depuis dix-huit ans, il lui dit qu'il avoit eu pitié de ſon état, & qu'il étoit venu dans le deſſein de l'en tirer,

à condition qu'il ſe donneroit à lui ; & qui êtes-vous, lui dit le malade en tremblant ? Je ſuis le diable, répondit M. *Diſautier*, en faiſant deux ou trois grimaces ſi terribles, que le malade épouvanté ſauta du lit en bas, ſans conſulter ſes forces ; & la peur lui en fournit aſſez pour s'enfuir & courir par-tout le Village. On eut même beaucoup de peine à l'arrêter ; & quoique ſon mal lui revînt enſuite, M. *Diſautier* ne laiſſa pas de gagner la gageure, puiſqu'il l'avoit fait non ſeulement marcher, mais même courir. C'eſt un fait qui vient d'arriver, & que perſonne ne peut revoquer en doute. Voyez ce que peut faire la peur ! J'ai oui dire à *Toulouſe*, qu'un jeune homme ayant été condamné à mort, & l'exécution ayant été, par quelqu'accident, renvoyée au lendemain, ſes cheveux qui étoient noirs comme geai, devinrent en une nuit, tous blancs comme neige, ſi-bien que les Juges, ſurpris de cette métamorphoſe, trouverent qu'il falloit que la nature eût terriblement ſouffert, pour

produire un pareil changement, & firent grace au criminel en faveur de cette souffrance. Au reste, je suis fort aise que l'Evêque du *Puy* ait un peu rabattu le caquet du Duc de *Roquelaure*; j'en ai ri ici avec M. de *Mombel*, Syndic de la Province du *Languedoc*, qui m'a conté, que l'Evêque du *Puy* avoit trouvé à qui parler à son tour dans ce Pays-ci, & que feu M. de *Cons*, Evêque de Nîmes, lui avoit donné son reste dans l'Assemblée des Etats. Vous remarquerez en passant, que la Ville de *Nîmes* est heureuse en Evêques. Celui dont il s'agit étoit un des plus beaux esprits de son temps; mais homme d'une fort basse naissance, & qui ne devoit qu'à son mérite, le rang auquel il étoit monté. Cet Evêque, tel que je viens de vous le dépeindre, disputoit contre celui du *Puy*, qui, fier du nom de *Béthune* qu'il porte, & chagrin de ce que l'Evêque de *Nîmes* l'emportoit sur lui par son éloquence, se retrancha sur l'invective, & lui reprocha en pleins Etats, la bassesse de son extraction.

Mais l'Evêque de *Nîmes*, sans se fâcher, lui répondit d'un ton de mépris : si vous aviez été fils de mon pere, vous garderiez les cochons. Tous les Seigneurs des Etats admirerent cette réponse, qui remplit l'Evêque du *Puy* de confusion, & je la trouvai si jolie, que j'ai cru que je devois vous en faire part. En effet, il n'est rien de si ridicule que ces gens qui, pour se rendre recommandables, sont obligés de fouiller dans le tombeau de leurs Ayeuls. C'est-là ce qu'on appelle se parer d'un mérite emprunté, & il est bien plus glorieux de se faire valoir par son propre mérite : du moins, à mon choix, j'aurois mieux aimé jouer le rôle de M. de *Cons*, que celui de M. de *Béthune*. On attend ici tous les jours l'Evêque de *B....* appellé M. de *B....* les Médecins l'envoyent aux eaux pour tâcher de dissiper sa mélancolie. Ce pauvre Prélat fut Député des Etats pour porter le Cahier au Roi; commission qui, outre qu'elle rapporte de l'argent, procure encore l'honneur de haranguer Sa Majesté. Notre Evê-

que s'y préparoit à grand'force, & comptoit déjà d'effacer toute l'éloquence de M. *Fléchier* : mais quoiqu'il eût un an devant lui, il ne put jamais venir à bout de sa harangue, & n'eut pas le courage de la prononcer. Cela l'exposa aux risées de la Cour : il en revint dans une espece d'égarement de raison, qui a enfin dégénéré en mélancolie. On dit que ce n'est pas la premiere fois que son esprit lui a fait faux-bond, & qu'un jour qu'il faisoit l'ouverture des Etats de la Province, il demeura court devant cette illustre Assemblée, au milieu de son Sermon; ce qui donna lieu à ce couplet de Chanson.

Petit homme vain,
Qui jasez sans fin.
Pour vous faire taire,
L'unique secret,
A ce qu'on dit, est
De vous mettre en Chaire.

Vous voyez, Madame, qu'on n'épargne pas plus les Prélats que les autres gens. Aussi ne se distinguent-ils

gueres pour la plupart, du reste des hommes. Ils se donnent ici beaucoup plus de libertés qu'ailleurs : & s'il vous souvient, le serment du Duc de la *Feuillade*, lorsqu'il vouloit affirmer quelque chose au Roi, étoit de dire : Sire, je veux être damné comme un Evêque du *Languedoc*, si ce que j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté n'est pas véritable. Il s'y en trouve pourtant qui sont gens de bien, ou qui paroissent tels, & l'Evêque de *Mirepoix* passe ici pour un petit Saint. Il lui arriva derniérement une aventure qui l'embarrassa beaucoup; il alloit voir l'Evêque de *Pamiers*, qui est un dévot comme lui. Les chemins de *Mirepoix* à *Pamiers* étoient fort mauvais, si bien que son carosse versa dans la boue, sans qu'il fût possible au Cocher de le relever. M. de *Mirepoix* se tira comme il put du bourbier, & s'assit sur une pierre, pendant que ses gens aidoient de toute leur force au Cocher, qui, désespérant de pouvoir sortir d'affaires, dit à son Maître : Monsieur, il faut passer ici la nuit; car tant que

que vous ferez préfent, je ne puis point faire aller les chevaux. M. de *Mirepoix*, furpris de ce que lui difoit fon Cocher, lui en demanda la raifon; c'eft, répondit l'autre, parce que je n'ofe jurer devant vous; & que fi je ne jure, nous ne pourrons jamais nous tirer d'ici. Le bon Evêque ne pouvant en tirer autre chofe, lui dit: hé bien! puifqu'il le faut, jure donc, mais bien peu. Le Cocher profita au plutôt de la permiffion, & les chevaux accoutumés à ce jargon, fe releverent au plus vîte. On a un peu ri de la complaifance du Prélat, mais le tout a été fait à bonne fin. Comme je n'aime pas beaucoup le jeu, je le quitte dès que je puis trouver à caufer, ce qui n'eft pas difficile: car nous avons ici quantité de conteurs. Leurs hiftoires me réjouiffent; mais comme vous avez des occupations plus agréables à *Paris*, vous pourriez bien vous laffer enfin de mes récits. C'eft pourquoi je vous fouhaite le bon foir, & vais me coucher, auffi-bien il eft deux heures après minuit. Je fuis, &c. *A Bagneres ce.*

LETTRE XXX.

QUE je ſuis aiſe, Madame, que vous n'aimiez pas le jeu! Ce plaiſir ne ſeroit que pour vous, & j'ai ma part de celui que vous prenez à vous faire conter les hiſtoires du Pays où vous êtes. Vous m'avez même appris des circonſtances de celle de Madame de *Monteſpan* que je n'avois jamais ſues. Votre Evêque de *Beziers* méritoit bien qu'on lui jouât le tour qu'on fit ici à un Abbé du grand air, qui après avoir prié la Cour & la Ville à un Sermon d'apparat qu'il prononça dans l'Egliſe des nouvelles Catholiques, demeura court au milieu de cette belle Aſſemblée. Vous pouvez juger du chagrin que cela lui fit; & pour l'augmenter encore, il ſe trouva des perſonnes charitables qui lui écrivirent une grande lettre là-deſſus, dont l'adreſſe étoit: *A Monſieur l'Abbé ***, demeurant en Chaire aux nouvelles Ca-*

tholiques. Cette adresse auroit aussi bien convenu à l'Evêque de *Beziers* qu'à lui, & vous voyez bien qu'on est aussi méchant ici qu'en *Languedoc*. Je crois même que les Prélats y sont tout aussi libertins, témoin notre défunt Archevêque. J'ai oui dire que dans le temps qu'il aimoit Madame de *Bretonvilliers*, le mari le surprit un jour un peu en désordre auprès de cette Dame, & qu'en homme sage il referma la porte & sortit; mais ayant rencontré des gens qui montoient, il fit de grands signes de croix avec la main, & donna des bénédictions à droite & à gauche à tout ce qu'il rencontra. Un de ses amis qui se trouva sur la montée, surpris de cette nouveauté en demanda la raison? C'est, répondit M. de *Bretonvilliers*, sans s'émouvoir, que M. l'Archevêque fait là-haut ma besogne, & qu'il est juste, puisqu'il prend cette peine, que je fasse aussi la sienne. Le Clergé est corrompu par-tout, & l'on ne s'occupe pas plus ici qu'ailleurs du Bréviaire. La Cour est présentement occupée à pleurer la perte

de *Monſieur*, & je ne doute pas que vous n'y ſoyez ſenſible, puiſque ce Prince a toujours marqué avoir beaucoup de conſidération pour vous. M. de *Chartres* eſt à préſent Duc d'*Orléans*, honneur que le Roi s'étoit engagé de lui continuer en faveur de ſon mariage. Les Charges ont été conſervées aux Officiers de *Monſieur*. Ce bon Prince eſt mort ſubitement d'un ſang échauffé par le lanſquenet, qui lui a cauſé une eſpece d'apoplexie : il y avoit longtemps qu'on lui prédiſoit que le jeu lui feroit un mauvais tour ; mais il ne pouvoit pas ſe réſoudre à le quitter. Le Roi a paru fort touché de ſa mort. *Madame* prend le parti de la retraite, & M. le Duc d'*Orléans* ſe conſole avec Mademoiſelle de *Seri*, fille d'honneur de *Madame* ; dont il fait préſentement ſa Maîtreſſe déclarée. C'eſt une fort jolie perſonne, qui apparemment le fixera & lui fera entierement oublier la petite *Deſmare* : vous ſavez que cette Comédienne avoit ſuccédé dans ſon cœur à la *Florence*, Danſeuſe de l'Opéra. Mais

vous ne ſavez peut-être pas qu'elle faiſoit infidélité à ce Prince en faveur du petit *Baron* (*). La choſe a été avérée, elle n'en a pas diſconvenu, & M. le Duc d'*Orléans* lui a ôté un fils qu'elle lui avoit fait, & tous les préſens dont il l'avoit comblée. Elle a tout rendu avec joie, s'eſtimant trop heureuſe de ce qu'on lui laiſſoit la liberté de ſe donner toute entiere à ſon cher *Baron*, prétendant, par des ſentimens auſſi déſintéreſſés, donner à corps perdu dans l'héroïſme. M. le Duc d'*Orléans* l'a quittée avec regret, mais je crois qu'à préſent il n'y penſe plus, & que la charmante *Seri* le conſole de tout. Au reſte, on fait de grands préparatifs de guerre, & l'on ne doute point qu'elle ne ſe déclare bientôt. On n'a pas voulu reconnoître encore ici l'Electeur de *Brandebourg* pour Roi de *Pruſſe*, & l'on pourroit bien éprouver ſon reſſentiment là-deſſus; car ſi ce Prince ſe joint au Roi *Guillaume*, il fortifiera bien ſon

(*) *Baron eſt un Comédien.*

parti. On dit qu'il a toutes les qualités nécessaires à un grand Roi, & que Madame son épouse est une Princesse incomparable pour le corps & pour l'esprit. J'en ai oui dire tous les biens du monde à *Madame*. Elle m'a même fait l'honneur de me montrer de ses lettres qui sont d'une beauté enchantée. On nous contoit l'autre jour, que cette Cour est à présent la plus polie & la plus brillante de l'Europe ; & de la maniere dont j'en entends parler, je crains bien qu'elle n'efface la nôtre, & ne s'éleve sur ses ruines. Je voudrois fort que le Roi ne se brouillât point avec des Alliés si puissans ; mais tel est son bon plaisir, & il n'y a pas le petit mot à repliquer à cela. Les Maltotiers sont toujours fort à la mode ; mais toujours fort haïs des honnêtes gens. La Cour les protege pour le besoin, & l'on peut dire que c'est ici leur regne. On faisoit là-dessus une assez plaisante remarque. *Henri IV*, disoit-on, étoit le Pere de son Peuple, aussi a-t-il été placé sur le Pont-Neuf ; *Louis XIII*, au

milieu de la Place Royale, parce qu'il aimoit la Nobleſſe ; & la Statue de *Louis XIV* eſt au milieu de la Place des Victoires, entourée des maiſons des Maltotiers, dont ce quartier eſt tout rempli : concluez de là. C'eſt M. de *Pontchartrain* qui a mis ces gens-là ſur le pied qu'ils ſont, auſſi a-t-il eu ſa part de la haine publique. Il a, ſur-tout, accordé une protection toute particuliere à un nommé *Bourvalais*, qui eſt l'horreur du genre humain. Vous pourrez avoir vu ſon nom ſur votre route ; car il eſt écrit dans tous les Cabarets à côté de celui de *Pilot Bouffi*, & je connois des gens qui l'ont lu juſques à *Conſtantinople*. Ce *Bourvalais* a porté ici la mandille, ſes ennemis prétendent même qu'il a été valet de bourreau ; & ce qu'il y a de sûr, c'eſt que ſon caroſſe éclabouſſe à préſent les Ducs & Pairs, & qu'il a un Hôtel magnifique dans la rue du Boulois, au voiſinage de la Statue de la Place des Victoires. Il y a quelque temps qu'un appellé *Cordier*, dont toute la famille ſert au Palais,

Royal, fut trouver *Bourvalais* & lui fit voir un projet pour faire venir de l'argent au Roi. Le Maltotier ſe chargea de préſenter ce Mémoire à M. de *Pontchartrain*, & promit à *Cordier* de lui donner, ſi l'affaire réuſſiſſoit, quinze mille francs pour ſon droit d'avis. Il laiſſa enſuite écouler quelque-temps, après quoi il obtint, par ſon crédit, l'Arrêt dont il étoit queſtion, & changea quelques termes du projet, pour faire croire à *Cordier* que ce n'étoit pas le ſien qui avoit été ſuivi. *Cordier* ne prit point le change, & n'entendant nullement raillerie là-deſſus, il fut chez *Bourvalais* & l'obligea, le piſtolet à la gorge, de lui tenir ce qu'il lui avoit promis. *Bourvalais* étoit ſeul dans ſon appartement : *Cordier* le preſſoit de près, & le menaçoit de le tuer s'il s'aviſoit d'appeller du ſecours ; ſi bien que pour ſe tirer d'affaire, il fut obligé de ſigner un billet au porteur de la ſomme en queſtion : mais *Cordier* ne fut pas plutôt ſorti, qu'il fit courir & crier au voleur après lui, & l'on arrêta ce pauvre mal-

heureux dans le moment qu'il alloit entrer au Palais-Royal, par la porte de la cour des Cuisines. Comme on le trouva nanti du billet & du pistolet, son procès fut bientôt expédié, & on le condamna à être pendu, quoiqu'il n'eût péché que dans la forme, & que *Bourvalais* fût coupable dans le fond. *Madame*, qui est la meilleure Princesse du monde, fit tout ce qu'elle put pour le sauver, à la considération de ses parens désolés; & lorsqu'il fut condamné, elle envoya prier le *Lieutenant-Criminel* de faire suspendre de quelques heures l'exécution, & pendant ce temps elle courut à *Versailles* demander la grace au Roi qui la lui refusa, parce que M. de *Pontchartrain* représenta à Sa Majesté, qu'il falloit ménager ceux qui faisoient venir la finance. *Madame* fut très-mortifiée de ce refus. *Cordier* fut pendu, & regretté de toute la Ville, & cette aventure a beaucoup contribué à la haine que l'on a pour *Bourvalais*. Vous pouvez juger par-là du crédit de *Madame*: aussi di-

ſoit-elle l'autre jour à une perſonne à qui elle parloit avec ouverture de cœur : ſi vous voulez gâter vos affaires, vous n'avez qu'à les faire ſolliciter par moi. Elle avoit en vérité bien raiſon ; à préſent la recommandation du moindre petit Commis de Bureau l'emportera toujours ſur celle du premier Prince du Sang. Voyez où la Cour en eſt logée. Hé ! que diroit *François I*, s'il revenoit, de voir la Nobleſſe ſi abaiſſée ? Lui qui juroit toujours, *Foi de Gentilhomme*. Franchement, notre Cour dégénere fort ; c'eſt préſentement un Pays bien triſte ; le Roi ſe fait vieux ; Monſeigneur ſe diſſipe à la chaſſe ; le Duc de *Bourgogne* eſt dévot, & il n'y a que Madame ſon épouſe, & le Duc de *Berri*, qui puiſſent procurer quelque plaiſir : & toute l'ambition des Courtiſans ſe borne préſentement à tâcher d'être nommés pour les voyages de *Marli*. Le Roi y va toutes les ſemaines, ſuivi des perſonnes qu'il lui plaît, & il n'y a que les élus qui puiſſent aſpirer à ce bonheur. Le nombre en eſt petit, & pour que

chacun puiſſe avoir ſon tour, les Princes du Sang ſont quelquefois exclus. Feu *Monſieur* étoit charmé quand l'excluſion étoit pour lui : il venoit paſſer ce temps-là à *Paris*, ravi, lorſqu'il alloit entendre la Meſſe aux Peres de l'Oratoire, de ſe voir précédé par quelques tambours & hautbois qui jouoient devant lui le *turlututu* & le *colintampon*; & de ſe voir ſaluer par les Harangeres, lorſqu'il traverſoit la Halle. Franchement, il n'avoit pas tort d'aimer *Paris*, car il y étoit fort aimé ; & il y eſt fort regretté. Mais à propos des voyages de *Marli*, il arriva derniérement une aſſez plaiſante aventure. La Princeſſe de *Montauban*, fâchée de n'avoir jamais été nommée, fut trouver la Princeſſe d'*Harcourt*, & lui offrit mille écus, à condition qu'elle lui céderoit ſa place au premier voyage de *Marli*. La Princeſſe d'*Harcourt*, dont tout le revenu conſiſte dans ſon ſavoir-faire, accepta le parti ; mais on avoit encore beſoin de l'agrément du Roi pour cet échange : c'eſt pourquoi elle lui dit dès le

ſoir : il me ſemble, Sire, que la Princeſſe de *Montauban* n'a jamais été à *Marli*. Je le ſais bien, dit le Roi ; cependant, ajouta la Princeſſe, je crois qu'elle auroit grande envie d'y aller. Je n'en doute pas, répondit le Roi. Mais, Sire, continua-t-elle, Votre Majeſté ne veut-elle point la nommer ? Cela n'eſt pas néceſſaire, répliqua encore le Roi. Mais, Sire, dit enfin la Princeſſe d'*Harcourt*, cela me vaudroit mille écus, & Votre Majeſté ſait que j'ai beſoin d'argent. Le Roi rit beaucoup de ce marché, & conſentit à l'échange. Voyez un peu ſi on ne fait pas ici argent de tout. Adieu, réjouiſſez-vous à *Bagneres* ; faites-vous conter bien des hiſtoires, à condition que vous m'en contiez auſſi, s'il vous plaît. Je ſuis, &c. *A Paris, ce.*

LETTRE

LETTRE XXXI.

VOUS allez être bien contente de moi, Madame ; le jeu s'eſt aviſé de me maltraiter, & comme je ne l'ai jamais beaucoup aimé, je l'ai planté là, pour me donner toute entiere à la converſation. On en a ici de fort réjouiſſantes, & M. de *Montbel*, Syndic de la Province du *Languedoc*, m'a conté bien de petites aventures aſſez plaiſantes. Il eſt venu ici pour remédier à une ſciatique, & la femme de ſon fils, pour tâcher d'avoir famille : elle a été conſulter une Notre-Dame qui rend ſes Oracles d'une maniere aſſez particuliere. Il faut lui faire dire une Neuvaine, enſuite la femme qui demande lignée s'approche de l'Autel, & à un certain endroit de la neuvieme Meſſe elle tombe ; c'eſt à cette chûte que l'on connoît ſi ſes prieres ſont exaucées, ou non : car ſi elle tombe ſur le nez, c'eſt une marque de

ſtérilité ; & ſi au contraire elle tombe à la renverſe, on ne doute point qu'elle ne devienne féconde. La belle-fille de M. de *Montbel* eſt tombée ſur le côté, ainſi la réponſe eſt équivoque, & les Médecins lui ont ordonné de venir à bon compte prendre les eaux. C'eſt une fort jolie femme, à un peu trop de crédulité près ; car elle pouſſe la dévotion juſques au baptême des cloches, traite d'Hérétiques ceux qui ne croient pas qu'il y ait des Sorciers, & a mille petites erreurs de cette nature, qui font voir qu'elle n'a pas beaucoup voyagé. Elle me diſoit, par exemple, que quelque malin enchanteur l'empêchoit d'avoir des enfans ; & que l'on avoit trouvé dans ſon lit de plume, des nœuds d'une certaine maniere, qui prouvoient tout-à-fait l'enchantement. Et comme elle voyoit que je n'ajoûtois pas beaucoup de foi à ſon diſcours ; vous ſeriez bien plus ſurpriſe, ajouta-t-elle, ſi vous ſaviez ce qui eſt arrivé à un Gentilhomme de notre voiſinage. Ce Gentilhomme, continua-t-elle, étoit dans la

fleur de ſon âge, il ſe couchoit tous les ſoirs en parfaite ſanté, & ſe réveilloit les matins ſi foible, & ſi épuiſé, qu'à peine ſe pouvoit-il ſoutenir. Tous les Médecins du Pays furent appellés pour remédier à cet accident, & pour en découvrir la cauſe; mais il n'y eut pas moyen, cela étoit au-deſſus de leur ſcience. Enfin, un Valet affectionné découvrit tout le myſtere; & après avoir demandé le ſecret à ſon Maître, il lui conta que dès qu'il étoit endormi, Madame ſa femme, après avoir prononcé quelques paroles magiques, tiroit d'une caſſette une bride avec un petit mors doré, qu'elle lui mettoit à la bouche, & qu'ainſi bridé il devenoit dans le moment un très-beau cheval, ſur lequel ſa femme montoit & alloit courir le *Guildou* toute la nuit: Que le matin elle le faiſoit rentrer au lit par la force de ſes charmes, & que c'étoit cette fatigue nocturne qui cauſoit tout ſon accablement. Le Gentilhomme, ſurpris du diſcours de ce Valet, ſe ſaiſit de la caſſette de ſa femme, où il trouva

le mors & la bride, & un grimoire où étoient les conjurations magiques; après quoi, convaincu du fait, il fit coucher ſon épouſe la premiere, ſur quelque prétexte; & dès qu'elle fut endormie il la métamorphoſa en jument, de la même maniere qu'elle l'avoit rendu autrefois cheval, la fit mettre à l'écurie, & envoya prier les freres de cette Dame de le venir trouver pour affaire preſſée. Ils n'y manquerent pas, & ce Gentilhomme leur propoſa d'acheter la nouvelle jument qu'il dit lui avoir été amenée le même jour d'*Eſpagne*. Comme elle étoit fort belle, le marché fut bientôt conclu; mais avant de livrer la jument, il la débrida, & ces Meſſieurs furent fort ſurpris de voir que c'étoit leur ſœur. Elle eut beau pleurer & ſe jetter aux pieds de ſon mari, il n'y eut point de quartier, & ſes freres furent obligés de la ramener chez eux, où ils l'ont traitée comme elle le méritoit. Que dites-vous à cela, Madame, dit-elle, c'eſt un fait. Je dis, répondis-je, qu'ap-

paremment le coq chanta, & que vous vous éveillâtes. Elle vouloit quasi se fâcher contre moi; mais M. de *Montbel*, son beau-pere, nous vint joindre & interrompit notre conversation, pour nous dire qu'il venoit de recevoir des lettres de *Montpellier*, par lesquelles on lui marquoit, entr'autres nouvelles, que la Faculté de cette Ville-là venoit de perdre un de ses plus célebres Membres, c'est-à-dire, le fameux Médecin appellé *Barbeirac*, qui, malgré toute sa science, venoit de mourir. Il me dit encore qu'on avoit trouvé parmi ses papiers, des lettres de Monseigneur le *Dauphin*, par lesquelles il lui recommandoit la Marquise du *Roure*, qui devoit aller accoucher à *Montpellier*, le chargeoit d'en prendre soin, & lui disoit que ses enfans étoient de sa façon. On peut voir, dit-on, par ces lettres, qu'elle y en a fait trois *incognito*. Si cela est, voilà le secret un peu éventé; mais les gens sages n'en parleront qu'à l'oreille, & imiteront la discrétion du Comte du *Roure*, qui, quoique bien

instruit de la conduite de sa belle-fille ; fait semblant de tout ignorer, & enfin politique, ne voit que ce qu'on veut qu'il voie. On marquoit encore à M. de *Montbel*, que la Comtesse de *Ganges*, outrée de l'affront que l'Evêque de *Montpellier* lui avoit attiré, vouloit vendre sa maison & aller demeurer à *Paris*; & que cette maison, qui, comme je vous l'ai déjà dit, est bâtie sur les ruines du Temple des Protestans, ayant été aggrandie, par où on avoit été obligé de reculer une Croix de pierre qui avoit été autrefois plantée sur les masures de ce Temple; que cette maison, dis-je, avoit donné lieu à des Vers satiriques, par lesquels on disoit en apostrophant la Croix.

Venus, ô triste Croix, n'a rien qui vous ressemble,
Cependant près de vous on bâtit son Palais :
Partez donc de ces lieux, quittez-les pour jamais,
Car Venus & la Croix ne sauroient être ensemble.

Vous voyez qu'on ne pardonne rien dans ce pays-ci, & que la pauvre Comtesse de *Ganges* y essuye bien des désa-

grémens; cela s'oubliera avec le temps. N'avons-nous pas vu comment M. *Penautier*, Tréſorier de la Province du *Languedoc* & du Clergé, eſt revenu ſur l'eau, après avoir été accuſé d'empoiſonnement? il tient préſentement table aux Etats, & les plus grands Seigneurs ſe font honneur d'y manger, lui de qui l'on diſoit, pendant qu'il étoit en priſon à *Paris*,

Si *Penautier* dans ſon affaire
N'a ſû trouver que des Amis,
C'eſt qu'il avoit ſû ſe défaire
De ce qu'il avoit d'ennemis.
Si pour paroître moins coupable
Il fait largeſſe de ſon bien,
C'eſt qu'il prévoit bien que ſa table
Ne lui coûtera jamais rien.

Après que j'eus un peu parcouru toutes les nouvelles qu'on mandoit à M. de *Montbel*, je m'aviſai de lui faire des queſtions. Je lui demandai, entr'autres choſes, l'étimologie du nom de *Montpellier*. Il me dit que l'opinion la plus générale étoit, que *Montpellier* avoit appartenu autrefois à des filles; & que

cette Ville étant bâtie sur une Montagne, on l'avoit appellée le *Mont des Pucelles*, d'où étoit venu le nom de *Montpellier*. Il me conta ensuite que ç'avoit été autrefois une petite Souveraineté, & qu'une Princesse d'*Aragon*, mariée à un Comte de *Provence*, ayant été attaquée sur mer d'une furieuse tempête, lorsqu'elle alloit trouver son époux, fut jettée par les vents dans ce petit État; que le Comte de *Montpellier* qui en étoit Souverain, la reçut le mieux du monde, & lui donna des fêtes galantes & tous les secours qui lui étoient nécessaires; mais que lorsqu'après s'être suffisamment reposée, & avoir réparé les débris de son équipage, elle avoit voulu prendre congé de lui, il lui avoit paru résolu à ne pas laisser échapper une bonne fortune que le Ciel avoit lui-même jettée dans ses bras, & que n'étant pas marié il n'avoit eu garde de la céder à un autre. La Princesse assembla son Conseil; & comme la raison du plus fort est toujours la meilleure, elle se rendit à celle

du Comte de *Montpellier*. Peut-être futce une douce violence ; il étoit bien fait, & étoit préſent, avantages fort conſidérables en amour. Enfin, le mariage ſe fit, & le Roi d'*Aragon* n'en fut averti que lorſqu'il n'étoit plus temps de s'y oppoſer. Le Comte de *Provence* prit patience, faute de pouvoir faire mieux, & nos nouveaux époux reſterent contens & tranquilles à *Montpellier*. Mais, ajouta M. de *Montbel*, l'amour qui ſe laſſe ordinairement du repos, troubla bientôt celui de cette petite Cour. Le Comte devint éperdument amoureux d'une Demoiſelle de ſa femme, & fit tout ce qu'il put au monde pour ébranler ſa vertu ; mais ſes ſoins ayant été inutiles, il prit un ſi grand dédain pour la Princeſſe, qu'il regardoit comme le ſeul obſtacle à ſa félicité, qu'il rompit entiérement commerce avec elle. Ce divorce dura pluſieurs années : la Demoiſelle qui le cauſoit voulut demander ſon congé, mais il ne lui fut pas poſſible de l'obtenir. La Princeſſe ſouffroit cela patiemment ;

mais le Peuple en murmuroit ; & enfin les principaux Magiſtrats ayant tenu Conſeil, ils députerent quelques-uns de leur Corps à la Princeſſe, pour la prier de conſentir à l'innocent artifice dont ils avoient réſolu de ſe ſervir, qui étoit d'obtenir de la Demoiſelle qu'elle ſe radouciroit un peu ; qu'elle feindroit enfin de vouloir favoriſer les feux du Comte, & lui donneroit pour cela un rendez-vous nocturne ; qu'elle exigeroit, ſous prétexte de pudeur, qu'il y viendroit ſans lumiere, & qu'à la faveur des ténebres elle ſubſtitueroit ſa Maîtreſſe à ſa place. La Princeſſe avoit de la peine à ſe réſoudre à éteindre des feux qu'une autre auroit allumés. Elle ſe rendit pourtant aux raiſons d'Etat qu'on lui allégua, & peut-être même à d'autres plus preſſantes. La Demoiſelle voulut bien de ſon côté laiſſer douter pendant quelques heures de ſa vertu, pour la faire enſuite briller d'un nouvel éclat. Ainſi la choſe fut exécutée, comme elle avoit été réſolue ; & lorſque le Comte ſe croyoit au comble de ſes

vœux, il entendit ouvrir la porte de ſa chambre. Les Magiſtrats revêtus de leur Pourpre, vinrent ſe mettre à genoux auprès de ſon lit, & après lui avoir fait connoître ſon erreur, lui demanderent pardon de l'avoir cauſée. Le Comte fut d'abord fâché du droit que l'on avoit voulu prendre ſur ſes plaiſirs ; mais revenant à lui-même, & touché des marques de tendreſſe qu'il venoit de recevoir de ſa femme, dans le temps qu'il lui donnoit des preuves convaincantes de celle qu'il avoit pour une autre, il lui demanda pardon à ſon tour, loua le zele de ſes Sujets, & les remercia du ſoin qu'ils avoient pris de le faire revenir de ſon égarement. La vertu de la Demoiſelle fut récompenſée. On lui donna les éloges qu'elle méritoit, & ſon congé. Le Comte ne voulut pas même la voir, & fit toujours depuis le meilleur ménage du monde avec ſa femme. De ce raccommodement il vint un Prince, qui hérita enſuite du Royaume d'*Aragon* ; & ce fut par-là que *Montpellier* appartint à ce

Royaume, & que plusieurs familles Aragonoises s'y transporterent. Il y en a encore à l'heure qu'il est, que l'on distingue sous le nom de *Marans*, parce qu'on prétend qu'ils descendent des Juifs, ou des Maures, dont les Royaumes d'*Espagne* étoient autrefois tout remplis. M. de *Montbel* finit là son récit. Je le remerciai de la peine qu'il s'étoit donnée, & j'allai rejoindre sa belle-fille, qui étoit avec une jeune Dame qu'on me dit être la Marquise de *Vergnac*. J'appris même qu'elle étoit d'auprès de *Toulouse* : & comme je lui demandai, après les premiers complimens, si elle n'alloit pas quelquefois dans cette grande Ville, & si on ne pouvoit pas espérer d'avoir l'honneur de l'y voir; elle répondit qu'il ne lui étoit pas permis d'y entrer. Et par quel Arrêt en avez-vous été bannie, lui dis-je alors toute étonnée ? C'est par un serment, me répondit-elle, dont je me suis liée; pour ne le pas rompre, j'ai préféré un établissement de campagne, à un mariage fort avantageux que l'on

me

me propoſoit dans cette Ville-là. Je trouvai quelque choſe de ſi extraordinaire dans le diſcours de cette Dame, que comme la liberté que l'on a dans ce lieu donne celle de faire bientôt connoiſſance, je la priai de vouloir bien me conter par quelle aventure elle avoit fait ce ferment. Volontiers, me dit-elle: là-deſſus nous nous détachames du reſte de la compagnie, & marchames toutes deux du côté de la fontaine. Vous voulez donc, me dit alors Madame de *Vergnac*, ſavoir mon hiſtoire, je vais vous la conter. Je ſuis née à la campagne dans une des Terres de mon pere, qu'on appelle Marquis de la *Soubere*. Cette Terre n'eſt pas loin de *Toulouſe*. Je fus miſe au Couvent de Sainte Claire, qui eſt dans cette Villelà, dès que j'eus atteint ma ſeptieme année. Comme j'avois été un peu enfant gâté, je m'accommodois avec peine des manieres des Religieuſes, & j'avois grand regret à mes petits plaiſirs de campagne. Ce qui me renouvella encore mes chagrins, ce fut la viſite

d'une femme de chambre de ma mere, qui étoit venue à *Toulouſe* pour voir la Proceſſion du dix-ſeptieme de Mai : elle me vint voir à mon Couvent, & eut l'imprudence de me propoſer ſi je voulois m'en retourner avec elle : j'acceptai d'abord le parti ; & dès qu'elle fut ſortie, je trouvai le moyen, pendant que les Religieuſes étoient au Chœur, de paſſer par le tour, & de ſortir du Couvent ſans qu'on s'en apperçût. Dès que je fus dehors, je courus tant que terre put me porter par toute la Ville, croyant toujours avoir toute la Communauté à mes trouſſes, & cherchant par-tout la femme de chambre ſans pouvoir la rencontrer. Enfin, la nuit me ſurprit dans un endroit que la mauvaiſe odeur me fit croire être le marché aux poiſſons. Ce l'étoit effectivement, & je pris le parti de me cacher ſous un banc où je me deſtinois à paſſer la nuit. Mais après que j'y eus reſté quelques heures, j'entendis parler & marcher aſſez près de moi. La curioſité naturelle à notre ſexe me fit ſor-

tir la tête hors de mon nid, & je vis trois Demoiselles avec une lanterne. Comme je les vis, elles me virent aussi, & je fus surprise d'entendre qu'elles dirent entr'elles : prenons cette petite fille pour finir notre dispute. En même-temps elles me demanderent ce que je faisois-là ? je me suis perdue, leur dis-je, en cherchant une fille qu'on appelle Jeanneton ; ne la connoissez-vous point ? Vraiment oui, répondirent-elles, nous la connoissons, venez seulement avec nous, & nous allons vous mener où elle est. Vous pouvez croire que je les suivis avec joie. Elles me firent encore faire bien du chemin, & me menerent enfin dans un endroit que je ne connoissois pas ; & après avoir levé avec peine une grande pierre, elles me dirent de descendre dans ce tombeau, où il y avoit une morte à laquelle il falloit que j'ôtasse des bagues, & des boucles d'oreilles. Je compris alors que la dispute dont elles avoient parlé, étoit de savoir laquelle auroit dû descendre dans le tombeau ; & comme la commission

n'étoit pas de mon goût, j'aurois bien voulu me dispenser de la faire : mais il n'y eut pas moyen, & l'on me menaça en cas de refus, de me jetter dans la tombe & de m'y enfermer. Il fallut donc céder à la force : je descendis au fond du tombeau ; je dépouillai la morte, & voulant profiter de quelque chose de cette dépouille, je cachai une bague dans mon sein, & portai les autres trois à ces Demoiselles. Mais elles en savoient le compte : allez, petite fripponne, me dirent-elles, allez chercher la quatrieme, ou nous allons vous enfermer ici. Je ne me le fis pas redire, je descendis encore au fond, & après avoir fait semblant de chercher, j'avançai ma petite main pour leur donner la bague que j'avois voulu garder. Elles la prirent & eurent la cruauté de fermer ensuite la pierre sur moi, & de me laisser dans ce lieu plein d'horreur, afin que je ne pusse jamais révéler ce qu'elles venoient de faire. Il ne me seroit pas possible de vous exprimer tout ce que je sentis dans ce moment ; je n'y

puis encore penſer ſans frémir. Toute ſeule enfermée avec un cadavre, preſque dans le centre de la terre, ſans eſpérance d'aucun ſecours humain : car outre que le lieu n'étoit pas fréquenté, il n'auroit pas été poſſible que de ce lieu ſouterrain on eût pu entendre mes cris. Ce fut alors que je connus qu'il y avoit quelque choſe de pis qu'un Couvent. Enfin, je pris le ſeul parti qu'il y avoit à prendre, qui étoit d'attendre patiemment la mort ; & je ne comprends pas comment la frayeur ne me fit pas mourir mille fois : mais ce que Dieu garde eſt, comme on dit, bien gardé. Après avoir paſſé une heure dans la terrible ſituation dont je viens de parler, j'entendis marcher ſur ma tête, & rouler la pierre qui couvroit le tombeau. Je fus fort alerte à monter, & je parus toute droite à la porte de cette grotte, lorſque trois hommes qui venoient dans la même intention des Demoiſelles qui les avoient précédés, ſe diſpoſoient à y entrer. Dès qu'ils me virent, ils crurent que j'étois la morte

qui s'étoit relevée pour punir leur audace, & ſans autre réflexion, tomberent par terre tout de leur long. Je n'ai jamais ſu s'ils étoient morts ou évanouis; car je ne me donnai pas le temps de les examiner; & je fuis au plus vîte de ce triſte lieu. Je me trouvai à l'aube du jour dans les rues de *Toulouſe* : & comme je paroiſſois fort épouvantée, il ſe trouva des perſonnes charitables qui me demanderent ce que j'avois, & tâcherent, par leurs ſoins, de me faire revenir de la frayeur qui m'avoit ſaiſie. Je leur dis qui j'étois; & comme le nom de mon pere leur étoit connu, on me fit conduire promptement dans la Terre où il demeuroit. J'eus là une maladie de laquelle on ne croyoit pas que je puſſe revenir, & ce fut alors que je m'engageai par ſerment à ne jamais remettre les pieds dans *Toulouſe*. Je l'ai religieuſement obſervé, & pour ne pas l'enfreindre, j'ai refuſé de me marier avec un Préſident très-riche de ce Parlement-là. Dès que Madame de *Vergnac* eut fini ſon récit, je convins

avec elle que l'averſion qu'elle avoit conçue pour *Toulouſe*, étoit très-bien fondée. Je lui demandai enſuite ſi on n'avoit pas découvert qui étoient les Demoiſelles qui avoient eu la bonté de l'enterrer vivante ? Elle me dit que ſes parens n'en avoient fait aucune recherche, & que même elle auroit été inutile, puiſque toutes ces ſcenes s'étoient paſſées de nuit, & dans des lieux dont elle ne ſavoit nullement la carte. J'ai trouvé quelque choſe de ſi étonnant dans cette hiſtoire, que j'ai cru que vous ne ſeriez pas fâchée de la ſavoir : je vous la donne pour très-véritable, puiſque je la tiens de la perſonne à qui elle eſt arrivée. Je ne vois plus à l'heure qu'il eſt le Chevalier de *Gondrin*, les parties de lanſquenet l'occupent entiérement, & ainſi il n'eſt plus des miennes ; mais je m'en conſole avec de nouvelles connoiſſances que je fais ici tous les jours. Il nous vient d'arriver un Gentilhomme du *Rouergue*, voiſin de feue Madame de *Fontange*, qui l'a beaucoup connue, & qui m'en a déjà conté bien

des particularités. Il dit qu'elle étoit très-belle : cela nous le ſavons, & que le ſeul défaut qu'elle avoit, étoit les cheveux tirant un peu ſur le roux ; mais ce défaut étoit caché par la poudre & toutes les autres précautions dont elle uſoit. Ses parens, comptant ſur ſa beauté, & voulant la mettre à profit, la deſtinerent dès ſon enfance à l'illuſtre conquête que nous lui avons vu faire ; & pour la mettre en occaſion de cela, lui ménagerent, par l'entremiſe de Madame la Ducheſſe *d'Arpajou*, une place de fille d'honneur chez *Madame*. Peut-être qu'elle ſe feroit deſtinée à toute autre choſe, ſi on lui avoit laiſſé ſuivre ſon inclination ; car ce Gentilhomme me diſoit qu'elle paroiſſoit avoir du penchant à la vertu. Son humeur étoit douce, & un peu mélancolique, plus languiſſante que brillante : mais enfin ſa deſtinée, ou plutôt l'ambition de ſes parens, l'emporta ſur ſon tempérament. Elle fut menée à la Cour par le Comte de *Peire*, Lieutenant du Roi de la Province du *Languedoc* ; &

dès qu'elle y fut arrivée, Madame de *Montespan*, toujours portée à se détruire elle-même, vint dire au Roi qu'on avoit amené à *Madame* une Provinciale qui étoit une vraie *Agnès* & une idole de marbre. Le Roi fut curieux de voir cette nouvelle débarquée : & comme on étoit pour lors à la chasse où Mademoiselle *Fontange* avoit suivi *Madame*, Madame de *Montespan* l'appella, la présenta au Roi ; & pour la déconcerter, elle lui découvrit la gorge & disoit : voyez, Sire, que cela est beau ! le Roi le remarqua si bien, & trouva la statue si belle, que comme *Pigmalion*, il en devint fort amoureux. Ceux qui étoient attentifs à la fortune de la *Fontange*, ne manquerent pas de lui donner les conseils nécessaires pour achever de profiter de ses avantages ; & ainsi sa destinée fut bientôt remplie, au grand regret de Madame de *Montespan*. Dès qu'elle fut Maîtresse déclarée du Roi, elle se donna toute entiere à la grandeur, & ne garda pas même beaucoup de ménagement pour les per-

ſonnes qui lui avoient le plus aidé à y monter. Ce Gentilhomme me contoit que Madame la Ducheſſe *d'Arpajou*, après lui avoir demandé pendant longtemps une audience particuliere, obtint enfin qu'elle la pourroit voir à ſept heures & demie du matin; mais ſeulement pendant une demi-heure. Madame *d'Arpajou* ne manqua pas au rendez-vous, & trouva Madame de *Fontange* hors de ſa toilette, coëffée & étalée comme s'il avoit été plus de midi; elle lui dit que ſes momens étoient marqués; qu'à huit heures elle avoit des affaires qu'elle ne pouvoit pas remettre, & qu'elle avoit pris ſur ſon ſommeil la demi-heure qu'elle lui donnoit. Madame *d'Arpajou*, pour ne pas perdre un temps ſi précieux, lui expliqua le ſujet de ſa viſite, & lui dit que c'étoit pour lui recommander un de leurs Compatriotes qui poſtuloit une charge à la Cour, & qui l'avoit priée de lui demander ſa protection auprès du Roi. Madame de *Fontange* répondit à cela qu'elle n'oſeroit jamais parler à Sa Majeſté en fa-

veur d'un jeune homme; que ſes ennemis pourroient tirer de-là des conſéquences à ſon déſavantage ; & qu'enfin elle n'employoit le crédit qu'elle pouvoit avoir, qu'à tâcher de conſerver le bonheur que ſon étoile lui avoit procuré. Après cela elle fit remarquer à Madame *d'Arpajou* que l'aiguille de ſa montre approchoit de huit heures, & lui donna ainſi ſon audience de congé. Madame *d'Arpajou* dit en ſortant au Gentilhomme de qui je tiens tout ceci, qui lui avoit ſervi d'Ecuyer dans cette viſite, que la fortune avoit fait tourner la tête à Madame de *Fontange*, & parut fort mécontente d'elle. Vous avez ſu tout ce qui eſt arrivé enſuite à cette belle Perſonne, & comme ſon regne, qu'on peut juſtement comparer à celui des roſes, a été beau, mais de courte durée. Bien des gens ont cru, comme vous ſavez, qu'une jalouſe rivale avoit aidé aux Parques à trancher le cours de ſa vie, & le bruit s'en eſt répandu en Province, auſſi bien qu'à *Paris*. Dieu ſeul ſait ce qui en eſt. Quelque temps

avant de mourir elle fit prier le Roi de la venir voir : Sa Majeſté, craignant que ſa vue ne l'empêchât de ſe détacher du monde, ne vouloit pas lui accorder cette derniere grace ; mais enfin il le fallut pourtant. Son Confeſſeur dit au Roi, qu'elle mourroit contente après cette entrevue ; ainſi il n'y eut pas moyen de la refuſer. Le jour qu'elle s'attendoit à cette viſite, elle demanda à tout moment l'heure qu'il étoit. Enfin, celle qu'elle ſouhaitoit arriva : le Roi vint, & fut ſurpris de la voir dans l'état où elle étoit, n'ayant que la peau & les os, & ſi défigurée, qu'il eût été impoſſible de la reconnoître. Elle pria Sa Majeſté de payer ſes dettes, & de marier ſa ſœur. Le Roi lui promit l'un & l'autre, & lui tint parole ; car ſa ſœur épouſa bientôt après M. de *Melac*, à qui on donna toute la dépouille de Madame de *Fontange*, qui mourut au plus beau de ſes jours. Voilà ce que produit le crime ; car enfin il y en a avec les Souverains tout comme avec les autres hommes. Voici une Epita-
phe

phe qu'on lui fit, qui me paroît fort bonne.

Beautés qui ne ſongez qu'à donner de l'Amour,
Un ſoin plus important dans ce lieu vous appelle.
Approchez & voyez dans ce miroir fidéle
Le véritable état où vous ſerez un jour.
Jalouſes autrefois du bonheur de ma vie,
Ayez pitié d'un ſort dont vous eûtes envie:
Si l'Amour m'éleva dans un illuſtre rang,
Je fus de cet Amour auſſi-tôt la victime;
Et ſi l'ambition m'engagea dans le crime,
Il m'en a coûté tout mon ſang.
A la Cour tout d'un coup l'on me vit ſans égale;
Maîtreſſe de mon Roi, je défis ma Rivale;
Jamais un tems ſi court ne fit un ſort ſi beau;
Jamais fortune auſſi ne fut ſi-tôt détruite.
Ah! que la diſtance eſt petite
Du faîte des Grandeurs à l'horreur du Tombeau.

Vous direz peut-être, Madame, que je ne vous dis ici que de vieilles nouvelles; mais vous remarquerez que je ne vous parle que des circonſtances que je crois que vous ignoriez auſſi bien que moi: car je n'en avois rien ſu avant de voir le Gentilhomme de *Rouergue*, qui tient tout ce qu'il m'a conté de la premiere main. Je ſuis, &c. *A Bagneres, ce.*

LETTRE XXXII.

Les nouvelles que vous vous êtes donné la peine de me conter, font très-nouvelles pour moi; ainsi, Madame, vous ne devez vous attendre qu'à des remercîmens de ma part. Je n'avois jamais su toutes les circonstances que votre Gentilhomme de *Rouergue* vous a dites de l'histoire de la *Fontange*, ni son Epitaphe que je trouve très-juste. Je plains le sort de cette belle Personne; je blâme avec vous sa conduite, mais plus que tout, les malheureux parens qui l'ont sacrifiée à leur ambition. Je n'aurois pas cru que notre Dauphin eût poussé la constance si loin avec la Marquise du *Roure*. Je sais qu'il l'a beaucoup aimée, & que même, un jour que le Roi étoit avec lui à *Choisi*, & qu'il lui dit, que pour de bonnes raisons il avoit jugé à propos d'exiler cette Dame, ce fils respectueux lui ré-

pondit : vous êtes le maître, Sire, mais ſi votre Majeſté l'envoie au bout du monde, je partirai dès demain pour y aller vivre avec elle. Le Roi, ſurpris de cette réponſe, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, ne dit mot, & Monſeigneur monta à cheval ſur le champ & s'en vint à *Paris*. Le Roi envoya après lui M. *Dumont* (*) pour le ramener & lui faire entendre raiſon. Il revint, & le Roi lui dit que la Marquiſe du *Roure* lui étoit infidele, qu'elle mêloit le ſang royal avec le roturier, que c'étoit la véritable raiſon qui avoit cauſé ſon exil. Monſeigneur parut la goûter, & depuis ce temps-là on l'avoit cru détaché de cette belle, peut-être cachoit-il ſa marche ; car bien des gens diſent que ce Prince eſt un ſecond *Brutus*, qui par politique évite de briller, & de paroître tel qu'il eſt. En effet, on l'a toujours vu ſoumis à ſon pere, ſans s'embarraſſer du Gouvernement, & jamais

(*) *C'eſt un Ecuyer de Monſeigneur, & ſon Favori.*

il n'a marqué de vigueur que dans ce qu'il dit au Roi à *Choisi*. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé des gens qui ont voulu lui gâter l'esprit; mais ils n'y ont pas réussi : quoiqu'il soit en âge d'avoir de l'impatience de monter sur le Trône, il n'en a pourtant jamais marqué. Le Roi jaloux de son autorité, s'est tout réservé, sans que ce fils, son unique héritier, en ait murmuré; & il n'a jamais été fâché contre aucun Ministre, que contre M. *Colbert*. Il faut convenir aussi que le coup étoit piquant. Le Prince de *Conti* avoit perdu au jeu une somme considérable qu'il n'avoit pas, & qu'il falloit pourtant payer dans les vingt-quatre heures. Ce Prince eut recours à Monseigneur, qui ne se trouvant pas en argent comptant non plus, pria M. *Colbert* de lui prêter mille louis. M. *Colbert* lui dit qu'il en parleroit au Roi; & Monseigneur qui croyoit qu'on pouvoit bien risquer cette somme sur son propre crédit, se fâcha beaucoup contre lui. Il vint ensuite en faire ses plaintes à feue Madame la *Dauphine*, qui

lui conseilla fort sagement de prévenir le Roi là-dessus, de peur que M. *Colbert* ne donnât un mauvais tour à la chose. Monseigneur se trouva bien d'avoir suivi le conseil de sa femme : car le Roi ordonna, qu'à l'avenir ses billets seroient reçus à l'épargne. Je ne crois pas que ce Prince en ait abusé ; mais enfin il est toujours agréable de pouvoir ce qu'on veut, quoiqu'on ne veuille pas toujours tout ce qu'on peut. M. de *Louvois* qui a toujours été l'antipode de M. *Colbert*, ne laissa pas échapper cette occasion de faire sa cour à Monseigneur : car après s'être plaint à ce Prince de ce que dans ses petits besoins il ne lui faisoit pas l'honneur de s'adresser à lui, il lui envoya deux mille louis, au lieu de mille que M. *Colbert* avoit refusés. Il y a comme cela des Courtisans rigides qui croiroient faire un crime, s'ils décidoient de la moindre petite chose, sans en parler au Roi, ou sans faire croire qu'ils lui en parlent. Le bon homme *Bontems*, premier Valet de chambre, étoit de ce nombre

on ne pouvoit lui rien demander, qu'il ne répondît, j'en parlerai au Roi : si bien qu'un jour un petit *Maître*, fatigué de cette réponse bannale, lui dit : Monsieur, comment se porte Madame votre femme ? A qui M. de *Bontems* ne manqua pas machinalement de répondre encore, j'en parlerai au Roi. Effectivement, le Roi en entendit parler; car la chose étoit trop plaisante pour ne lui être pas contée, & le petit *Maître* eut soin d'en divertir pendant quelque temps la Cour. Mais pour en revenir au crédit de Monseigneur, on peut dire qu'il a été fort petit jusques ici. On me contoit l'autre jour que ce Prince passant à la Gréve, dans le temps qu'on y expédioit un courrier pour l'autre monde, la pitoyable Populace lui demanda d'abord grace pour ce pauvre malheureux. Monseigneur qui savoit fort bien qu'il ne lui convenoit pas d'en donner, dit que tout ce qu'il pouvoit faire, étoit de l'aller demander au Roi, & tourna d'abord bride du côté de *Versailles*. Dès qu'il y fut, il pria le Roi de souffrir que

ſa préſence portât bonheur, puiſque c'étoit la premiere fois que le cas lui étoit arrivé. Le Roi lui dit : je le veux bien pour cette fois, mais n'y revenez pas. L'exécution qui avoit été ſuſpendue ne ſe fit point, le criminel eut ſa liberté ; mais la maniere dont le Roi conſentit à cela, fait bien voir, qu'il eſt de l'opinion de Don *Japhet d'Arménie*, qui dit *que deux Soleils en un lieu trop étroit, rendent trop exceſſif le contraire du froid.* Ainſi, ſuivant cette maxime, notre Monarque veut qu'il n'y ait que lui qui brille ſur notre horiſon ; auſſi eſt-il bien ſervi à ſa mode : jamais Monarque n'a été ſi encenſé que celui-là, & peu s'en faut qu'on ne lui rende les hommages dûs à la Divinité. M. de *Cavoix*, qui, comme vous ſavez, eſt Maréchal de Logis de ſa Maiſon, lui dit l'autre jour une choſe qui auroit dû le diſgracier, & qui bien loin de là lui a valu des récompenſes. Sa Majeſté ſe plaignoit à lui de ce que les Seigneurs de la Cour étoient très-mal logés cette année-ci. M. de *Cavoix* s'excuſoit ſur ce

que le Château n'étoit pas assez grand pour contenir une Cour si nombreuse : mais, dit le Roi, *Fontainebleau* n'est pas bâti d'aujourd'hui ! On y tenoit Cour du temps de François premier : sous le Roi Henri mon grand-pere, il y avoit assez de place, de même que sous le feu Roi mon pere. Ah ! Sire, dit alors le Marquis de *Cavoix*, Votre Majesté me parle là de plaisans Rois. Cette réponse que je n'aurois assurément pas voulu faire, a été très-bien interprétée, & le Roi a trouvé là-dedans une maniere de louanges qui lui a fait plaisir, quoiqu'aux dépens de ses Ancêtres. Voilà comme on hasarde quelquefois des choses qui réussissent ; mais pour moi, je ne serois pas assez hardie pour vouloir courir les risques d'une pareille réponse. La Cour est ici depuis quelque temps, & il s'en faut de beaucoup que l'on s'y divertisse aussi agréablement que vous faites à *Bagneres*. On nous donne un jour Comédie, un jour Appartement, & l'autre jour rien ; & cette maniere de vivre recommence

toujours, chacun eſt occupé du ſoin de ſa fortune : les Maltotiers font leur Cour à M. de *Chamillart* alternativement avec les gens de guerre ; les Abbés au Pere la *Chaiſe* ; ainſi on ne ſonge guere au plaiſir. Pour moi, quand il fait beau, je trouve le mien à la promenade : je vais auſſi voir mes amis, quelquefois le ſoir je vais au ſouper du Roi. Sa Majeſté étoit hier de la meilleure humeur du monde ; Elle fit des contes tous plus plaiſans les uns que les autres : Elle dit qu'un jour au retour de la chaſſe, après avoir donné ſon fuſil à un Page pour le rapporter au Château, Elle entendit tirer un coup, & un moment après on vit venir un homme tout ſanglant & tout défiguré, qui ſe plaignoit d'un coup de fuſil qu'on lui avoit donné dans le viſage. Je ne doutai point, dit alors le Roi, que ce ne fût-là un tour de mon Page : je le fis appeller, & lui demandai pourquoi il avoit ainſi bleſſé ce pauvre Payſan, & pris la liberté de tirer mon fuſil ? Sire, me répondit-il, je demande pardon à Votre

Majesté, cet homme avoit la tête dans un buisson quand je suis passé, & il est si noir que je l'ai pris pour un merle, c'est ce qui m'a obligé à lui tirer dans le nez. Le Roi dit qu'il avoit eu bien de la peine à s'empêcher de rire d'une si plaisante maniere de s'excuser. Il conta ensuite, que pendant les guerres de soixante & douze il arriva une fort plaisante aventure à une bonne femme qui vendoit de la biere à l'armée de *Hollande*; pendant qu'elle crioit de toute sa force, à deux sous ma bonne biere, à deux sous, un soldat crioit derriere sa tente, à six liards ma bonne biere, à six liards; hélas! disoit la bonne femme, voilà un malheureux qui s'est venu camper près de moi pour m'ôter tous mes chalans; car tout le monde couroit au meilleur marché: enfin, après avoir bien lamenté sur ce qu'elle croyoit que sa biere lui resteroit, elle fut toute étonnée de voir qu'il n'y en avoit plus une goutte dans son tonneau: & cela, parce que le soldat avoit trouvé le secret de le percer de l'autre côté de la

tente, & en faisant deux liards meilleur marché, il l'avoit toute débitée avant que la bonne femme se fût apperçue du tour. Le troisieme conte que le Roi fit étoit à-peu-près de ce temps-là : Sa Majesté dit, que lorsqu'Elle fut à *Saint-Omer*, l'Evêque de cette Ville-là voulut chanter une grande Messe en sa présence; & comme il n'étoit pas fort accoutumé à ce saint exercice, il craignoit fort de n'en pas sortir à son honneur: il chanta pourtant la Préface tant bien que mal, sur quoi ses Aumôniers, pour l'encourager, lui dirent, pendant qu'il s'essuyoit : allons, Monseigneur, cela va bien, vous vous êtes tiré à merveilles de la Préface. Oui, répondit le bon Prélat, je me suis tiré de la Préface; mais ce sera le diable au *Pater*. Voilà ce que le Roi dit avoir vu & entendu, & voilà les trois contes que j'eus l'honneur d'entendre hier de sa bouche royale. Il y avoit long-temps qu'on ne l'avoit vu de si belle humeur, on prétendit que cette belle humeur étoit causée par une aventure assez plaisante. Il

avoit paru le jour précédent à la Cour un homme d'assez mauvaise mine, qui avoit suivi le Roi par-tout, & qui à la Messe & à la table, n'avoit jamais ôté les yeux de dessus Sa Majesté : une si grande attention de la part d'un inconnu, dont la phisionomie n'étoit pas prévenante, commença à devenir suspecte. Le Roi s'en intrigua, & donna ordre qu'on suivît cet homme, & qu'on découvrît ce qu'il avoit dans l'ame; car il ne paroissoit pas être là sans dessein. On mit à ses trousses un Officier des Gardes du Corps, qui le trouva revant au milieu du parc, en attendant que le Roi vînt pour s'y promener. Cet Officier l'accosta gracieusement; & après quelques offres de service qu'il lui fit, parce, dit-il, qu'il le connoissoit étranger, le bon homme, en reconnoissance, lui apprit son nom, son pays, & le sujet de son voyage à la Cour. C'étoit un pauvre diable d'Auteur provincial, qui avoit dédié un assez mauvais livre au Roi, & qui attendoit le moment favorable pour le lui présenter. L'Officier

vint

vint rendre compte de sa commission à Sa Majesté, qui, charmée d'en être quitte pour une Epître dédicatoire, ordonna qu'on fît venir Monsieur l'Auteur, qui eut l'honneur de lui faire la révérence. On le présenta ensuite à Monseigneur, & aux Princes; & le Provincial qui ne croyoit pas devoir ce bon accueil à sa mauvaise mine, s'en retourna fort content de lui-même, & de toutes les honnêtetés qu'il avoit reçues, & dont il s'imaginoit avoit toute l'obligation à son mérite. Cette terreur panique, ainsi tournée en plaisanteries, réjouit le Roi, & lui donna ce fonds de gaîté dont nous eumes l'honneur de nous prévaloir le soir.

Voilà, Madame, ce qui se passe à l'heure qu'il est à *Fontainebleau*, & toutes les nouvelles que je puis vous mander, en échange des jolies histoires que vous avez eu la bonté de me faire. Celle de la femme jument m'a bien fait rire; elle pourroit être mise parmi les contes des Fées. Je ne comprends pas comment une femme d'es-

prit a pu vous la donner pour argent comptant ; & j'admire avec vous la bonne foi de cette Dame. Mais je vous avoue que l'aventure de la Marquiſe de *Vergnac* m'a fort intéreſſée, & que je ne puis encore m'empêcher de frémir quand je penſe à cette pauvre petite perſonne, enfermée toute vivante dans un affreux tombeau, & en fort déſagréable compagnie. Elle eſt bien heureuſe de s'en être tirée ; j'en ſuis même ſi touchée à l'heure qu'il eſt, que pour bannir les triſtes idées que cela me donne, il faut que je vous conte une ſaillie de l'Abbé *Croiſat*, Chapelain de la Cour. Vous ſavez que l'on ſert là par quartier : l'Abbé *Croiſat* donc, avec le bel eſprit que Dieu lui a donné, & ſa prononciation Gaſconne, vint l'autre jour trouver le Roi, & lui dit : Sire, je demande une grace à Votre Majeſté : Et quelle grace, dit le Roi ? C'eſt, répondit le Chapelain, de me faire changer de quartier, & au lieu que je ſers pendant les mois de Juin, Juillet & Août, de me faire don-

ner Septembre, Octobre & Novembre. Et quelle raison avez-vous pour demander cela, dit le Roi? Sire, dit l'Abbé *Croisat*, je sue comme un porc, & je gâte tous les Ornemens de Votre Majesté: cette raison, la maniere & le ton dont il l'allégua, fit bien rire le Roi, & présentement cela est tourné en proverbe à la Cour, dès qu'on a chaud nos petits *Maîtres* ne manquent pas de dire, je sue comme un porc, & je gâte tous les ornemens de Votre Majesté. Cet Abbé *Croisat* a pourtant son mérite, tant il est vrai que chacun a le sien, & jamais homme n'a si-tôt expédié une Messe que lui: il la dit même si vîte, que *Lulli* s'en plaignit autrefois au Roi, parce qu'il ne trouva pas de temps pour placer sa musique, & lorsque le Roi dit à notre Abbé, que *Lulli* étoit mécontent de lui: Sire, répondit-il, si *Lulli* me fâche, je mets toute la Messe dans le *Domine salvum fac regem*. Enfin, n'y ayant pas moyen d'en tirer d'autre raison, *Lulli* qui vouloit trouver de la place pour faire chanter ses

motets, s'avisa de donner un Clerc à l'Abbé *Croisat*, qui répondoit aussi lentement que l'autre demandoit vîte. Ainsi le tout seroit revenu au même, si l'Abbé *Croisat* ne s'en fût apperçu; mais dès qu'il y prit garde, il cria tout haut, avec son jargon, ah! je suis *bandu*, & l'on ne l'y ratrapa plus: car il ne voulut pas qu'on lui donnât une autre fois de Clerc inconnu, ainsi il fallut que M. de *Lulli* prît patience. Cette diligence de l'Abbé *Croisat*, qui faisoit enrager le Musicien, fait le plaisir de nos Courtisans; tant il est vrai, que ce qui plaît aux uns déplaît ordinairement aux autres. Mais à propos de *Lulli*, on me dit l'autre jour une Epitaphe qui fut faite pour lui, & dont il faut que je vous fasse part, en échange de celle de la *Fontange*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vous vous souvenez bien que l'on a attribué à *Lulli* toutes les qualités d'*Orphée*, tant bonnes que mauvaises; ainsi vous n'aurez pas de peine à comprendre le sens de l'Epitaphe, la voici.

Il eſt donc mort, enfin, cet *Orphée* accompli,
Cet incomparable *Lulli*,
Qui nous charmoit par ſes Airs tendres;
O cruelle fatalité!
Si du moins il fût mort comme il l'a mérité,
On eût pu garder de ſes cendres.

Vous voyez, Madame, que je vous dis auſſi à mon tour de vieilles nouvelles, j'eſpere qu'elles ne vous en ſeront pas moins agréables. On s'attend ici de jour en jour à voir allumer une terrible guerre, & l'on fait déja des préparatifs pour cela; voilà encore de quoi abymer le Royaume, avant qu'il ait le temps de ſe rétablir des déſordres de la guerre paſſée; & franchement, je crois que nous payerons cher la Couronne d'*Eſpagne* que le Roi a achetée à ſon petit-fils à nos dépens. Il nous en coûtera bon pour empêcher qu'on ne la lui ôte; & franchement nous ſommes de grands fous de nous ruiner pour l'aggrandiſſement d'autrui, & pour des gens qui bien loin de nous faire l'honneur de nous en ſavoir gré, nous regardent comme le ſerviteur inutile de l'Evan-

gile, qui ne fait que ce qu'il eſt obligé de faire ; mais je me tais, de peur d'en trop dire. Adieu donc, Madame, je ſuis, &c. *A Fontainebleau, ce.*

LETTRE XXXIII.

ENFIN, Madame, me voici de retour à *Toulouſe*. Le Parlement y a repris ſéance, & les plaiſirs vont reprendre leur train ordinaire : j'ai pourtant regret à ceux de *Bagneres* : mais il faut ſe paſſer de tout ce qu'on n'a pas ; & quand on eſt auſſi ambulante que je le ſuis, on doit tâcher de ne prendre d'attachement pour aucun lieu. Il vient de paſſer ici une jeune & belle habitante de la terre, qui ſuit parfaitement bien cette maxime, & qui n'a du tout point l'air de prendre encore racine nulle part : elle fait l'admiration de toute cette Province, & je ne crois pas qu'il y eût plus de monde à la ſuite de notre Seigneur lorſqu'il fit ſon entrée

en *Jérusalem* le jour des Rameaux, qu'il y en a eu ici à la suite de cette *Pélerine*. La foule étoit si grande auprès d'elle, que dès qu'on savoit qu'elle alloit à quelque Eglise, toute la Ville couroit après. J'y ai couru comme les autres, sans savoir pourquoi, & j'ai été plus de trois jours sans pouvoir en approcher. Mais il est temps de vous dire ce que c'est que cette *Pélerine*, & voici ce que j'en sais. Elle est, ou du moins elle dit être niece de ce fameux Comte de *Staremberg*, qui défendit *Vienne* : elle s'appelle *Bilbiane* ; elle est grande & bien faite, âgée d'environ vingt ans, blanche & blonde apparemment comme une Allemande ; je dis blonde apparemment, parce que je n'ai point vu ses cheveux : son teint est un peu pâle, & tel que peut l'avoir une personne qui pratique toutes sortes d'austérités. Voici de quelle maniere elle est habillée : elle porte, au lieu de chemise, la haire, le cilice, & tout l'attirail de pénitente ; là-dessus un corps de jupe lacé bien ferme ; & pour robe de chambre un sac de

de toile noire, tel que ſont ceux que portent les Pénitens noirs. Ce ſac eſt un peu ample, il prend depuis le cou juſques aux pieds, & eſt noué à la ceinture par une corde pareille à celle des Cordeliers, qui forme quelqu'eſpece de plis à ce ſac, & lui donne un air de manteau : il pend à cette ceinture, un gros chapelet avec une tête de mort & quantité de médailles ; & d'un autre côté, des boëtes de fer-blanc pleines de reliques & autres colifichets de Rome. Elle a ſur le cou, en guiſe d'écharpe, un rochet de cuir tout brodé de coquilles ; ſa coëffure répond fort bien au reſte de l'ajuſtement ; elle conſiſte en une couronne d'épines qui lui couvre le deſſus de la tête, une coëffe de taffetas roulée là-deſſus, & un chapeau noir, à grand bord, noué ſous le menton avec des cordons : avec tout cet équipage elle eſt armée d'un grand bourdon tout chargé encore de reliques & reliquaires, qu'elle porte d'auſſi bonne grace qu'une Amazone pourroit porter ſa lance : & ainſi harnachée &

ds pieds, elle court le monde depuis elques années, sans qu'il lui soit ar-é, du moins si on l'en croit, aucune uvaise aventure. Dès qu'elle arriva à *ontpellier*, le Comte de *Broglio* qui mmande les troupes dans ce Pays, & i, comme je vous l'ai déjà dit, a arié ici sa fille avec le Président *Ri-et*; M. de *Broglio*, dis-je, à qui on oit déjà dit des merveilles de notre *élerine*, sachant qu'elle prenoit le che-in de *Toulouse*, l'obligea à s'embar-ıer sur le canal, & lui donna des gens ur la défrayer de tout sur la route; il recommanda à son gendre & à sa lle, qui l'ont ici comblée d'honneurs; : c'est ce qui a beaucoup contribué à ıi donner tout le relief qu'elle a eu ans ce Pays; mais il faut enfin vous ire quel est le sujet qui lui fait ainsi rpenter la terre. Nos Dames *Toulou-ines* ont été curieuses de le savoir, & otre *Pélerine* leur a conté, c'est-à-dire ux principales; car il n'appartenoit as à tout le monde de l'approcher de i près; elle a, dis-je, conté à celles

qui tiennent ici le premier rang, que dès ſa plus tendre jeuneſſe elle avoit eu le malheur d'être poſſédée du démon, & que ſouhaitant fort d'être débarraſſée d'un pareil hôte, elle avoit, dans les momens de relâche qu'il lui laiſſoit, fait un vœu à Dieu, s'il l'en délivroit tout-à-fait, d'aller en pélerinage viſiter les Saints Lieux de la *Paleſtine*. Le Ciel reçut favorablement ſes vœux, & elle ſe mit en même-temps en chemin pour les accomplir. Comme elle devoit faire ce voyage en Pélerine, on ne put pas lui donner un équipage convenable à ſa naiſſance, & l'on ſe contenta de choiſir douze jeunes Demoiſelles pour l'accompagner, dans le même habit. Cette dévote troupe ainſi uniforme, malgré toutes les meſures qu'on avoit priſes pour ſa ſûreté, tomba entre les mains des Turcs, qui, ſachant que c'étoit des Allemandes, les conduiſirent à *Conſtantinople*, où on les accuſa d'être envoyées par l'Empereur, pour, ſous prétexte de dévotion, faire quelque complot contre les Ottomans. Là-deſſus on leur fit leur

procès, & elles furent toutes condamnées à avoir la tête tranchée. On les conduisit au lieu du supplice, où les douze compagnes de notre *Pélerine* subirent leur Sentence; & comme celle-ci alloit avoir le même sort, un Bacha qui avoit été pris par les Impériaux, & qui avoit reçu mille bienfaits du Comte de *Staremberg*, la reconnut, & en même-temps retint le bras du bourreau qui l'avoit déja levé pour lui faire sauter la tête: ce Bacha se chargea de tous les événemens. Je ne sais pas comment il s'en sera tiré, mais Mademoiselle de *Bilbiane* se tira d'affaires par son moyen, & sortit au plus vîte du Pays barbare. Dès qu'elle se vit en lieu de sûreté, elle songea à remercier Dieu de cette seconde délivrance, & fit vœu d'errer pendant dix ans sur la terre en habit de *Pélerine*, & de visiter ainsi tous les Saints Lieux de l'Europe; après quoi elle doit se faire Carmélite pour le reste de ses jours. Elle vient à présent d'*Italie*, & s'en va en *Espagne*. Elle ne fait jamais de provisions, & ne se charge point d'argent;

elle mange des fruits & des herbes qu'elle trouve ſur ſon chemin ; & quand ce n'eſt pas la ſaiſon d'en trouver, elle demande, ſans façon, un morceau de pain ; & après avoir mangé ce qu'elle croit lui ſuffire, elle donne d'abord le reſte aux pauvres qu'elle rencontre, ſans s'embarraſſer de ce qu'elle mangera une autre fois. Pour le gîte, elle dit que quand elle arrive les ſoirs dans des lieux où il y a des Hôpitaux, en qualité de *Pélerine*, elle y va demander retraite, ſinon elle paſſe la nuit derriere un buiſſon, ou ſous le premier arbre qu'elle rencontre, & elle aſſure que jamais perſonne ne lui a fait de propoſition ſcabreuſe. Je veux l'en croire pieuſement ; mais je ſais bien que je ne voudrois pas m'expoſer à courir le même riſque, & qu'une pareille dévotion ne ſeroit nullement de mon goût. Comme elle n'a pas donné de ſes nouvelles à ſes parens, on l'a crue périe avec ſes compagnes à *Conſtantinople* : ſon pere en a été ſi touché, que de douleur il en a quitté le monde ; & comme il étoit veuf, il s'eſt allé

allé faire Prêtre en *Italie* ; & notre *Pélerine* dit avoir communié de sa main à *Padoue*, sans qu'elle ait voulu se faire connoître à lui : elle dit que c'est pour se mortifier qu'elle a voulu se refuser cette satisfaction ; mais je trouve qu'il y a de la dureté de l'avoir refusée à son pauvre pere. Encore un coup chacun a sa dévotion, & la sienne a été fort admirée ici, quoique peut-être tout le monde ne l'ait pas approuvée : quoi qu'il en soit, on l'a toujours bien courue. Elle a fait quelque séjour dans cette Ville, à cause du nom qu'elle porte de *Toulouse la Sainte* ; elle y a visité toutes les Eglises, de même que les corps Saints, & nos Dames de haute volée ont eu l'honneur de la promener dans tous les lieux de piété : pour moi, après l'avoir galoppée pendant quelques jours, sans pouvoir en approcher, je m'avisai, un matin que j'appris qu'elle étoit aux Cordeliers, de m'aller camper dans le carrosse qui les avoit conduites, & qui les attendoit à la porte de l'Eglise ; c'étoit celui de la Présidente de

Puget, qui accompagnoit ce jour la *Pélerine* : cette Dame me connoissoit si bien, que lorsqu'elle me vit, elle dit mon nom à Mademoiselle de *Bilbiane*, qui, ne pouvant pas reculer, fut obligée d'essuyer mon compliment. Je lui demandai sa bénédiction & le secours de ses bonnes prieres, qu'elle me promit au plus vîte, pour se débarrasser apparemment de moi : j'eus pourtant tout le loisir, avant d'abandonner mon poste, d'examiner & sa personne & son ajustement; ainsi je vous en puis parler savamment : après cela je descendis de son carosse, & rentrai dans le mien fort glorieuse du succès que j'avois eu, qui me fit bien des envieux ce jour-là, car il y eut bien des gens qui coururent en vain : quelques Dames voulurent ensuite tenter le même moyen dont je m'étois servie; mais il ne leur fut pas possible d'en venir à bout; car on fit toujours faire garde autour du carosse, afin que personne n'y pût entrer. Enfin si vous aviez vu cela, vous auriez trop ri, & je crois que la *Pélerine* doit avoir bien ri

elle-même de la folie des gens de ce Pays, & de toute l'admiration qu'elle y a causée : pour moi je vous avoue que je ris à mon tour de ma folie, quoiqu'elle ait été autorisée par le grand nombre. Enfin la *Pélerine* est partie ; on lui a donné ici une litiere qui doit la conduire jusques sur les terres d'*Espagne*. Elle ne vouloit pas accepter cette voiture; mais nos dévotes la lui ont fait ordonner par des Confesseurs ; ainsi elle a été obligée d'obéir. On vouloit aussi lui donner une femme pour l'accompagner : mais elle s'en est défendue, parce que cela auroit pu interrompre ses méditations : elle a pris seulement pour toute compagnie un petit mouton qu'on a mis auprès d'elle dans la litiere. Les dévots de *Toulouse* ont écrit sur les frontieres aux dévots de leur connoissance pour leur recommander la *Pélerine* : ceux-là la recommanderont sans doute à d'autres, & ainsi d'étape en étape, on continuera à lui rendre les mêmes honneurs qu'elle a reçus ici. Enfin c'est une fureur ; on ne parle par-tout que de la *Pélerine* ; & comme

c'eſt à préſent l'Evangile du jour, j'eſpere que vous ne trouverez pas mauvais qu'elle faſſe la matiere de cette lettre. Je compte que vous me marquerez à votre tour ce qui ſe paſſe à *Paris*. Je ne vous parle pas de ce qui ſe paſſe dans mon cœur ſur votre chapitre, je me flatte que vous en êtes perſuadée, & je veux bien me flatter auſſi de trouver dans le vôtre des ſentimens pareils à ceux que j'ai pour vous. Adieu, Madame. *A Toulouſe, ce.*

LETTRE XXXIV.

VOUS m'avez fait un vrai plaiſir, Madame, en me donnant de vos nouvelles, & en me contant l'hiſtoire de votre illuſtre *Pélerine*. Je ſuis de votre ſentiment ſur ſon chapitre; ces ſortes de dévotions ne ſont nullement de mon goût, & c'eſt encore un de ces exemples que j'aimerois mieux admirer qu'imiter. Vous avez raiſon de vous moquer

de la folie que l'on a de courir après cette fille, & c'eſt ici le cas d'appliquer le proverbe qui dit, que tous les badauds ne ſont pas à *Paris* : mais laiſſons le monde tel qu'il eſt, il n'eſt plus queſtion de cela, & j'ai des choſes bien plus importantes à vous conter, c'eſt la mort du Roi *Guillaume* : car on ne l'appelloit plus ici Roi d'*Angleterre* depuis que les affaires avoient commencé à ſe brouiller, & le Roi avoit reconnu, après la mort du Roi *Jacques*, le petit Prince de *Galles* pour Roi de la *Grande-Bretagne*, ſous le nom de *Jacques* troiſieme : c'eſt donc la mort du Roi *Guillaume* qui fait préſentement le ſujet de toutes les converſations : chacun raiſonne là deſſus à ſa mode ; le Peuple dévot s'en réjouit ; les nouveaux Convertis en paroiſſent un peu conſternés ; ils ne peuvent plus dire à préſent l'épée de *Gedeon !* Les voilà appuyés ſur un bras plus foible, puiſque c'eſt ſur celui d'une femme ; car les Anglois ont proclamé la Princeſſe de *Danemarck* à la place de ſon beau-frere, & on l'appelle la Reine

Anne. Elle a signalé le commencement de son regne par la déclaration de guerre dont son prédécesseur avoit jetté les fondemens avant de mourir, en faisant une ligue offensive & défensive avec les *Hollandois*, & quantité d'autres Souverains qui ont tous intérêt que le Traité de partage de la Monarchie d'*Espagne* subsiste : on prétend que cette partie est si bien nouée, que la mort du Roi *Guillaume* ne sauroit y apporter du dérangement ; & si cela est, on a tort de s'en réjouir : il est pourtant sûr que le siecle perd un grand homme, & que voilà un Héros de moins. On dit que c'est une chûte qu'il a faite à la chasse qui a hâté sa fin : je ne sais pas ce qui en est ; mais il est sûr qu'il ne pouvoit aller loin, il étoit accablé d'infirmités asthmatiques, & c'étoit un esprit bien fort dans un corps très-foible. Il y a quelque-temps que le Roi dit à table, qu'il croyoit que le Prince d'*Orange* mourroit avant le mois d'Avril. La chose est arrivée ; & comme je ne crois pas que le Roi l'ait su par révélation, je m'imagine que c'étoit

ſur le rapport de quelques Médecins qu'il en parloit. On a fait dans cette occaſion toutes les folies qu'on fit autrefois lorſqu'on crut qu'il avoit été tué avec le Maréchal de *Schomberg* au paſſage de la *Boine* : vous ſavez qu'on fit des feux de joie dans toutes les rues de *Paris* : que les Bourgeois, après avoir vuidé leurs bariques, les brûloient devant leurs portes ; qu'on traînoit ſur le Pont-neuf des figures de paille auxquelles on donnoit le nom de Prince d'*Orange* ; & qu'enfin chacun prétendoit ſignaler ſon zele à force d'extravagances ; pour ce coup la joie a été plus modérée, & n'a point tant éclaté au dehors. Je ne ſais ſi c'eſt parce que la haine que l'on avoit pour ce Prince étoit diminuée, ou parce que l'on n'a plus guere envie de rire dans ce Pays-ci ; & cette derniere raiſon pourroit bien être la meilleure. Mais à propos de la haine que l'on avoit pour ce Prince, on me contoit l'autre jour une aſſez plaiſante choſe. Une dévote fut ſe confeſſer à un Prêtre de Saint *Lazare*, que nous ap-

pellons *Barbets*, qui faifoit une Miffion dans la Paroiffe de la dévote. Cette bonne femme, après avoir fait une confeffion générale de tous fes péchés & reçu l'abfolution, s'avança vers l'Autel pour communier : mais un fcrupule l'arrêta tout court, & lui fit rebrouffer chemin du côté du Confeffionnal, où elle fut encore fe jetter aux pieds du Prêtre, pour lui dire qu'elle avoit un ennemi qu'elle haïffoit, dont elle fouhaitoit la mort, & qu'il lui étoit même impoffible de furmonter cette haine, ni de prendre pour lui des fentimens plus humains; que fi elle pouvoit, elle lui donneroit cent coups de poignard de fa propre main. Le pauvre *Barbet*, fcandalifé d'une pareille faillie, dit à fa Pénitente qu'elle n'étoit nullement en état de communier, & révoqua l'abfolution qu'il lui avoit donnée, à moins qu'elle ne voulût étouffer les fentimens de haine & de vengeance qu'elle nourriffoit dans fon cœur. La Pénitente n'en vouloit rien faire, & les chofes auroient refté ainfi brouillées, fi le Confeffeur, pouffé par

un esprit de curiosité, qui, comme vous savez, est assez naturelle à ces Messieurs, ne se fût avisé de demander le nom de cet ennemi : c'est, répondit la dévote, le Prince d'*Orange*. A ce mot le visage du Confesseur devint serein, il loua le zele de sa Pénitente, & lui promit, en faveur des sentimens qu'il avoit cru un moment auparavant damnables, un dégré de gloire dans le Ciel, & des Indulgences pour tous les péchés qu'elle pourroit faire : voyez ce que c'est que de ne pas s'entendre, & comment les circonstances changent les choses. Vous allez peut-être croire que c'est ici un conte fait à plaisir; mais je vous assure très-sérieusement que la chose est arrivée tout comme je viens de vous le dire ; la dévote est mon alliée, on l'appelle Madame de *Marsolier* ; la scene s'est passée à *Chanqueil* où elle a une maison de campagne, & le Missionnaire est un nommé le Pere des *Mortiers*, Prêtre de la Mission de *S. Lazare*, à *Paris*. Enfin le voilà mort cet ennemi si redoutable ; je ne sais pas si nous en se-

rons mieux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que voici une sanglante guerre qui se rallume tout de plus belle, & qui va traîner à sa suite des impôts dont on achevera bientôt de nous accabler : pour moi je vous réponds que je n'en serai plus la dupe ; bien loin de retrancher mon train & ma cuisine, comme je faisois autrefois en pareil cas, je suis résolue d'augmenter l'un & l'autre, & d'aider au Roi à manger mon bien, afin que cela soit plutôt fait. A quoi bon languir ? tôt ou tard on nous tirera jusques à notre dernier sou, ainsi faisons bombance tant que cela durera, sauf à entrer de meilleure heure à l'Hôpital ; du moins c'est mon avis, le suivra qui voudra. Tous nos petits-maîtres sont empressés à chercher de l'argent pour faire leurs équipages. Le pauvre Comte d'*Albert* voudroit bien à présent avoir le Régiment qu'il a perdu : je ne sais si vous étiez encore ici lorsque ce malheur lui arriva ; ce fut un petit démêlé qu'il eut avec un Gentilhomme Danois qui causa sa disgrace ; on donna à ce démê-

lé, auquel la Ducheſſe de *Luxembourg* avoit ſervi de prétexte, le nom de duel; le Comte d'*Albert* & le Comte d'*Uzès*, qui y étoient auſſi compris, prirent le parti de la fuite : mais M. de *Barbeſieux*, qui étoit, comme vous ſavez, beau-frere du Comte d'*Uzès*, trouva moyen de donner un autre tour à cette affaire, & obligea ces Meſſieurs à ſe venir remettre dans les priſons de la Conciergerie. Ils en ſortirent quelque temps après; mais le Comte d'*Albert* en fut pour ſon Régiment, qui lui avoit coûté quarante mille écus, & que le Roi caſſa avant toute autre œuvre; ainſi le voilà à préſent un peu dérangé. Il n'en a pas tant coûté au Comte d'*Uzès*, & le *Danois* en a été quitte pour ſortir du Royaume, où apparemment il n'avoit pas eu deſſein de s'établir : la pauvre Ducheſſe de *Luxembourg* ne s'en eſt pas tirée à meilleur marché que ces Meſſieurs, puiſque par leur grace elle a été un peu timpaniſée. Cette aventure lui en attira même une autre aſſez déſagréable. La *Mopin*, qui ſe pique de

belle passion pour le Comte d'*Albert*, prit martel en tête là-dessus. Un jour que la Duchesse entendoit la Messe à *S. Roch*, elle s'approcha de son prie-Dieu pour lui dire d'un ton menaçant, que si elle s'avisoit d'écouter encore les raisons du Comte d'*Albert*, elle pouvoit compter d'avoir la cervelle brûlée d'un coup de pistolet. Tous ceux qui connoissent la *Mopin* sont persuadés qu'elle l'auroit fait tout comme elle le disoit. La Duchesse de *Luxembourg* en prit l'alarme, & cette algarade de la *Mopin* fit encore causer la Cour & la Ville, & toujours sur le compte de la pauvre Dame. Voilà à quoi on est exposé quand on est belle & que l'on veut faire usage de ses attraits! Heureusement pour elle, le pauvre *Savari* fut assassiné à-peu-près dans ce temps; & cette histoire tragique fit changer la these: comme vous pouvez l'avoir sue, je ne vous la conterai pas: en échange en voici une qui vient d'arriver tout *novissimè* à Mademoiselle de *B*.... Vous savez que Madame sa mere donne à jouer: un Gentilhomme appellé

appellé le Marquis de *S. André*, que la bassette & le lansquenet avoient attiré dans cette maison, trouva la Demoiselle en question fort à son gré ; & après avoir poussé quelques soupirs en petit-Maître, & dit quelques je vous aime à propos, il eut soin de faire briller une bague que les uns estimoient mille louis, & les autres davantage : Mademoiselle de *B*... éblouie par l'éclat du brillant, après l'avoir admirée, comme le reste de la compagnie, dit au Marquis de *S. André* ; pour cela, Monsieur, il faut avouer que vous avez là une bien belle bague ! Elle est fort à votre service, Mademoiselle, lui répondit fort gracieusement le Cavalier : vous êtes bien honnête, dit la Demoiselle : mais vous jugez bien que je n'abuserai pas de votre honnêteté, & que je regarderai votre offre comme un compliment que je dois à votre politesse. Non, continua-t-il, Mademoiselle, en abaissant la voix, vous avez tort de le prendre sur ce ton, vous ne sauriez m'obliger plus sensiblement qu'en acceptant l'offre que je vous

ai faite de cette bague; je ferai charmé que vous vouliez bien recevoir cette marque de ma tendresse, à condition que vous me donnerez aussi en même-temps quelque assurance de la vôtre: enfin, Mademoiselle, vous êtes fille d'esprit, voyez si cela vous accommode, & donnez-moi le moyen de mettre moi-même le brillant sur votre toilette; je ne vous en dis pas davantage, c'est à vous à ménager le temps que vous jugerez propre à cela, & dès que vous m'aurez donné votre heure, vous jugerez de ma passion par l'empressement que j'aurai à me rendre à vos ordres. Mademoiselle de *B...* trouva ce discours très-éloquent; jamais les billets doux du bon homme *Paget* ne firent plus de plaisir à Madame d'*Olonne*; aussi n'eut-elle point de peine à s'y laisser persuader; & moitié plaisanterie, moitié sérieux, elle répondit à *S. André*, que le plaisir de voir un joli homme comme lui à sa toilette suffiroit pour l'engager à l'y recevoir, quand même il faudroit risquer quelque chose pour cela & s'ex-

poser à être grondée de sa mere ; cependant, dit-elle, je ferai bien ensorte qu'elle n'en saura rien, je puis m'en fier à ma femme de chambre, dont le savoir-faire nous garantira de tout : ainsi, si vous voulez venir demain à huit heures du matin, vous la trouverez dans mon anti-chambre, elle vous ouvrira ma porte ; & comme ma mere ne se leve jamais avant dix heures, vous pourrez rester jusques à ce temps avec moi, sans qu'il y ait rien à craindre ; & je vous prie, ajouta-t-elle, d'être persuadé que dans ce que je fais pour vous je n'ai en vue que vous-même, & que le brillant n'y a point de part : apportez-le pourtant, continua-t-elle en riant, car je serai bien-aise de le garder pour l'amour de vous. Le Marquis de *S. André* fut un peu étonné de se voir ainsi serrer le bouton de près ; & après avoir écouté la Demoiselle avec beaucoup d'attention, il lui dit d'un air désolé : ah ! que je suis malheureux de ne pouvoir pas profiter des favorables dispositions où vous êtes pour moi, il faut que j'aille

demain à *Verſailles*, & que j'y reſte juſques à Mercredi que le Roi partira pour *Marli*: s'il ne s'agiſſoit que de ma fortune, je la ſacrifierois de bon cœur à celle que vous avez la bonté de m'offrir; mais j'ai donné ma parole au Miniſtre, & c'eſt pour des affaires qui regardent le ſervice du Roi, ainſi il n'y a pas moyen de s'en dédire, j'en ſuis au déſeſpoir. Mais, charmante perſonne, faut-il que je perde mon bonheur, parce que je ſuis obligé de le reculer ? Ne ſerez-vous pas aſſez bonne pour me conſerver ces tendres ſentimens juſques à Jeudi matin ? Plaignez-moi d'être obligé d'attendre juſques à ce temps, & comptez ſur mon exactitude, à moins que je ne meure d'impatience avant que cet heureux jour arrive. La Demoiſelle, charmée du ton paſſionné avec lequel le Marquis lui parloit, conſentit à remettre la partie au Jeudi, & ainſi convenus de leurs faits, nos amans ſe rapprocherent de la table où l'on jouoit, de peur qu'une plus longue converſation ne devînt ſuſpecte à la compagnie. Remar-

quez que c'étoit le Dimanche au ſoir qu'ils prirent cette belle réſolution. Dès que le jeu fut fini, le Marquis ſe retira comme les autres, & le lendemain matin, au lieu d'aller à *Verſailles*, il fut ſe renfermer au Temple chez un Jouaillier, qui lui fit une bague ſi pareille à la ſienne, qu'il étoit aiſé de s'y méprendre. L'ouvrage fut achevé dans les trois jours que *S. André* avoit eu la précaution de prendre ; ainſi il ſortit triomphant du Temple, & ſe rendit avec ce rare bijou, le Jeudi au matin, à la toilette de ſa belle : la femme de chambre après l'avoir introduit le laiſſa ſeul avec elle, &, en fille qui ſavoit ſon métier, alla ſe mettre en ſentinelle pour écarter les fâcheux. M. de *S. André* débuta par le don de la bague, & la Demoiſelle de ſon côté ſe fit un point d'honneur de tenir ſa parole, quoique ce fût aux dépens de ſon honneur ; ainſi les conditions du traité ayant été exécutées de bonne foi, chacun ſe ſépara content : la belle l'étoit fort de l'acquiſition qu'elle venoit de faire ; & comme il falloit tôt

ou tard que sa mere sût qu'elle avoit cette bague, elle l'arbora dès le même jour à son doigt, ne pouvant pas se refuser plus long-temps le plaisir de s'en voir parée. Dès qu'elle se mit à table, sa mere ne manqua pas de remarquer ce nouvel ornement. Par quelle aventure, lui dit-elle, avez-vous aujourd'hui la bague du Marquis de *S. André ?* Elle n'est plus à lui, répondit la Demoiselle, & la derniere fois qu'il a été ici, il m'en a fait présent. Cela n'est pas possible, lui dit sa mere, on ne fait pas des présens de cette conséquence, & vous auriez même eu grand tort de l'accepter, sans m'en avoir demandé la permission. Ma mere, il est vrai, dit la belle; mais je ne croyois pas d'abord que cela fût sérieux: je lui dis que sa bague étoit belle, il la tira d'abord de son doigt & me dit qu'elle étoit à mon service. Je l'acceptai pour l'embarrasser, parce que je comptois qu'il me l'offroit par gasconnade: mais il me pria fort gracieusement de la garder. Je crus qu'il la viendroit chercher le lendemain; mais

comme il y a plus de trois jours, & que je n'ai pas entendu parler de lui, j'ai été bien aise de vous la faire voir, & j'espere que vous ne serez pas fâchée que je la garde, si on ne me la redemande pas. Volontiers, dit la mere; mais je doute fort qu'on vous la laisse, ou je suis bien trompée, ou il y a du pour ou du contre là-dedans; encore un coup on ne donne rien pour rien, & des présents de cette conséquence ne se font pas si galamment. Là-dessus elle envoya chercher un Jouaillier de sa connoissance, qui, après avoir examiné le brillant, en reconnut la fausseté. Madame de *B*... se moqua de la crédulité de sa fille: je savois bien, lui dit-elle, que de pareilles acquisitions ne se font pas à si peu de frais, & que des présens de mille louis ne sont nullement à la mode: cela vous apprendra à ne point accepter une autre fois les offres que l'on vous fera: les hommes de ce temps ne sont pas dupes, & l'on doit toujours être en garde avec eux. Rendez cette bague; car quoiqu'elle ne vaille pas grand'chose,

ceux qui l'ont crue fine regarderoient celle-là comme un présent de conséquence, dont le Marquis ne manqueroit pas de se faire honneur. La pauvre Demoiselle se seroit bien passée des réflexions de sa mere ; elle en faisoit d'assez tristes sur cette aventure, dont toutes les circonstances étoient accablantes ; aussi s'abandonna-t-elle à son désespoir : elle s'enferma dans sa chambre, & tant que la journée dura, elle ne fit autre chose que pleurer. Le soir le jeu recommença, & Madame de *B...* fit appeller sa fille. Il fallut qu'elle obéît ; & le premier objet qu'elle rencontra en entrant dans l'appartement de sa mere, fut le Marquis de *S. André*, qui la vint aborder d'un air de confiance : vous devez croire qu'elle le relança de la belle maniere. Voilà, dit-elle, en lui rendant la bague, l'indigne présent que vous m'avez fait ! Je ne vous l'avois pas demandé ; vous savez ce qu'il m'en coûte, & vous devez être persuadé que je vous le ferai payer chérement. Le Marquis reprit froidement la bague, & en fai-

ſant un petit tour de paſſe-paſſe, la mit dans ſa poche, & reprit la véritable, ſans que la belle s'en apperçut, après quoi il s'approcha des joueurs, & prit une carte. Dès qu'il mit la main ſur la table, chacun s'écria encore ſur la beauté de la bague. Hé fi donc, Meſſieurs, leur dit-il, vous vous moquez; Mademoiſelle dit qu'elle eſt fauſſe. Oh pour cela, M. le Marquis, dit Madame de *B*... qui avoit envie de le mortifier, ma fille n'a pas tout le tort, & un tel Jouaillier qui s'eſt trouvé ici tantôt par haſard, l'a déclarée très-fauſſe. Je parie, dit un connoiſſeur de la compagnie, qu'elle eſt fine. Là-deſſus la diſpute s'échauffa, & pour la terminer on envoya chercher les Jouailliers les plus entendus de *Paris*, qui convinrent tous qu'elle étoit fine, & qu'il falloit que le Jouaillier de Madame de *B*... fût un animal. La Demoiſelle eut alors regret à la bague; & voulant la racrocher elle fit des excuſes au Marquis, & lui demanda pardon de l'incartade qu'elle venoit de lui faire. Ce n'eſt rien, Mademoiſelle,

lui répondit-il, j'eſpere qu'à l'avenir vous me rendrez plus de juſtice : & pour vous faire voir que je ſuis galant homme, je veux bien vous rapporter encore demain la même bague aux mêmes conditions de l'autre fois. La Demoiſelle, qui n'avoit pas fait le premier pas pour reculer, convint d'un ſecond rendez-vous, & reçut encore une fois le diamant faux, ainſi la voilà deux fois dupe. Je ne crois pas qu'elle s'aviſe de demander encore ſon reſte. Cependant l'aventure a été ſue ; je ne ſais ſi c'eſt par l'indiſcrétion du Cavalier, ou par la ſienne. Quoi qu'il en ſoit, la voilà perdue de réputation, & il faudra qu'elle prenne le parti du Couvent, ou qu'on la dépayſe : car je ne crois pas qu'il lui fût fort aiſé de ſe marier ici. Quoiqu'elle ſe ſoit attirée ce malheur, je ne laiſſe pas de la plaindre, parce que je connois ſa famille ; je crois qu'elle vous fera auſſi pitié, quoique ſon aventure ſoit fort propre à vous faire rire. Je n'ai pas voulu manquer à vous la raconter ; & ſi l'on pouvoit la rendre publique,

ſans nommer les maſques, je crois que l'on rendroit un bon office au Public, puiſque cet exemple pourroit ſervir de leçon aux Coquettes, qui, comme dit la chanſon, n'en veulent qu'aux écus. Pour moi, je vous avoue que je me ſentirois quelque indulgence pour des foibleſſes que l'amour ſeul pourroit cauſer: mais je ne ſaurois pardonner ce que l'on fait par intérêt, il y entre trop de baſſeſſe. Adieu. *A Paris, ce.* Je ſuis, &c.

LETTRE XXXV.

LA mort du Roi *Guillaume* a été bientôt ſue ici; mais quelque ſoin qu'on ait eu de la publier par-tout, c'eſt de moi qu'on en a appris la premiere nouvelle, & je vous ſuis très-obligée, Madame, de m'avoir donné le moyen de faire l'importante là-deſſus; car enfin, comme on hurle parmi les loups, il faut auſſi faire un peu la *Gaſconne* avec

les *Gascons* : il faut voir l'idée qu'on a de moi dans ce Pvys ; on me croit initiée dans les secrets des Grands, & je ne dois cette haute opinion qu'à la bonté que vous avez de m'informer de ce qui se passe. On raisonne en Province tout comme à *Paris* sur la mort du Roi *Guillaume* ; les uns s'en réjouissent, les autres s'en affligent ; & moi, qui ne suis ni nouvelle convertie, ni cagote, je laisse rire & pleurer sans prendre de parti : car outre que les affaires publiques ne m'intéressent pas à beaucoup près autant que celles de ma famille, je vous dirai encore que je ne crois pas que cette mort puisse apporter un grand changement dans la situation présente : car on dit que la nouvelle Reine d'*Angleterre* a été proclamée d'un commun consentement, & qu'elle réunit en sa personne l'inclination de tous ses Sujets. Ceux qu'on distinguoit autrefois sous le nom de *Jacobites*, sont à présent contens de voir sur le Trône une Princesse qui porte celui de *Stuard*, & une Princesse qui, à ce qu'on dit, a

toutes

toutes les qualités requises pour bien régner : les *Anglois* espérent que ce sera une seconde *Elizabeth*, dont la mémoire leur est encore en vénération. On remarque que le regne des femmes a toujours été un regne florissant dans ce Pays ; ainsi, si cela est, nous n'aurons pas ici les rieurs de notre côté : mais que nous importe ; si nous étions assez sages pour laisser chamailler les Souverains, sans nous mêler de leurs querelles, nous en serions beaucoup mieux : il faudroit, comme vous l'avez judicieusement pensé, aider au Roi à manger notre bien, & chanter pendant ce temps :

Tout est en feu sur la terre & l'onde,
Tandis qu'en paix nous buvons ici.

Je connois un Gentilhomme qui vient de faire une Compagnie de Dragons, & qui a un peu dérangé ses affaires pour cela : il me contoit l'autre jour qu'étant allé demander du secours là-dessus à un de ses oncles, le bon homme lui avoit répondu ; mon neveu, croyez-

vous, quand le Roi prendra une Ville en *Flandres* ou en *Catalogne*, qu'il vous la donne pour vous dédommager de toutes les dépenſes que vous faites? Non, mon oncle, dit le Gentilhomme, je ne compte point là-deſſus; vous êtes donc un grand ſot, répliqua l'autre, de riſquer votre vie & de vous ruiner pour rien. Croyez-moi, allez-vous-en dans votre Château, & ſi quelqu'un vouloit vous en tirer, ou vous en diſputer la propriété, alors vous pourriez compter ſur mon ſecours & ſur celui de mes amis; mais je vous prie de ne pas m'en demander d'autre. Le Capitaine de Dragons ſe retira fort confus; & en me faiſant cette hiſtoire, il peſtoit fort contre ſon oncle, dont le raiſonnement me paroît pourtant très-juſte, & ſi juſte que ce bon homme-là me paroît le premier *François* qui ait parlé de bon ſens ſur une affaire de cette nature. Mais pour revenir à celles d'*Angleterre*, je vous dirai qu'il a paſſé ici un Gentilhomme *Suiſſe* qui vient de ce Pays, & qui a apporté des nouvelles toutes ré-

centes. Vous ſavez que les *Suiſſes* ſont amis de tout le monde, auſſi bien que *Soſie*, ainſi vous ne devez pas être ſurpriſe que celui-là ait eu la liberté de voyager dans des Pays ennemis les uns des autres; il s'eſt trouvé à *Londres* lorſque le Prince d'*Orange* eſt mort; il a vu ſon enterrement, proclamer la nouvelle Reine, & n'eſt parti qu'après avoir aſſiſté à la cérémonie de ſon Couronnement; il nous a fait des relations de tout: & comme je vous ai promis de vous faire part de tout ce que j'apprendrai dans mes voyages, je vais vous répéter ce que je lui ai entendu dire, comptant bien que ſa narration vous fera plaiſir, puiſqu'à coup sûr vous n'avez jamais rien vu de pareil en *France*. A l'égard de la mort du Roi *Guillaume*, il dit que la chûte qu'il fit à la chaſſe pouvoit bien en avoir été la cauſe prochaine, puiſque cela a ébranlé un corps qui étoit déjà très-mal diſpoſé. Quoi qu'il en ſoit, ce Prince s'eſt vu mourir ſans frayeur; il a ſongé en bon Chrétien à mettre ordre à ſa conſcience; & en bon politi-

que à pourvoir à la sûreté de ses peuples, en prenant de justes mesures pour maintenir l'union entre ses Alliés. Au moins vous vous souviendrez que dans tout ce que je dis ici, je ne suis que l'écho d'un Gentilhomme *Suisse ;* ainsi mes expressions ne doivent pas vous scandaliser. Enfin, ajouta-t-il, ce Prince après avoir réglé toutes choses, se sentant affoiblir, demanda que l'on se hâtât de lui donner la Communion. Ce n'est pas la maniere de la Religion *Anglicane* de porter le S. Sacrement ; mais le Prêtre va dans la chambre du malade consacrer, ou benir le pain & le vin qu'il doit administrer. Le Roi *Guillaume* reçut ces symboles du Corps & du Sang du Seigneur, avec beaucoup de marques de piété, & mourut peu de temps ensuite, après avoir eu soin de se fermer lui-même les yeux. Lorsqu'on ouvrit son corps, on n'y trouva presque point de sang, & rien de sain que le cœur & le cerveau ; on le porta de *Kensington* où il étoit mort, à *Westminster* pendant la nuit, & on l'enterra sans

pompe dans la Chapelle de *Henri VII.* Mais on peut dire, ajouta notre *Suisse*, que chaque cœur lui a dressé un mausolée digne de lui. Cependant, continua-t-il, la Princesse *Anne* fut proclamée d'une commune voix; le Prince Georges de *Danemarck*, son époux, fut le premier qui la salua Reine : mais lorsqu'il lui baisa la main, pour lui rendre ses premiers hommages, elle l'embrassa fort tendrement. Le soir, comme elle étoit fatiguée de tous les complimens qu'elle avoit été obligée d'essuyer pendant cette premiere journée de son regne, elle envoya avertir le Prince de venir se coucher, & se plaignit même obligeamment à lui de ce qu'il se faisoit attendre : mais il lui répondit qu'il n'avoit pas cru qu'un Sujet dût prendre la liberté de venir coucher avec sa Reine, à moins qu'elle ne le lui ordonnât. La Reine lui fit connoître que les droits qu'elle venoit d'acquérir ne diminueroient jamais ceux qu'il avoit sur sa personne; & ils se coucherent de fort bonne amitié tout comme auparavant, car

c'eſt le meilleur ménage du monde, & jamais mariage de Bourgeois n'a été mieux uni que celui-là. Enfin, ajouta le *Suiſſe*, après qu'on eut réglé toutes choſes, on ſongea à couronner la nouvelle Reine, & l'on prit pour cela le jour de la fête de S. Georges, qui eſt le Patron d'*Angleterre*. L'Egliſe de *Weſtminſter*, qui eſt le lieu deſtiné pour ces cérémonies, fut tendue magnifiquement; on dreſſa par-tout des échaffauds où les places furent louées bien cher, & d'où l'on pouvoit voir la marche du Couronnement: car le Sacre ſe fit dans le Chœur, ſous un pavillon dreſſé exprès. La Reine partit du Palais de *Saint James*, où eſt préſentement la Cour, parce que *Witheal* fut brûlé il y a quelques années. Elle traverſa le *Parc* pour ſe rendre dans l'Egliſe, au ſon des timbales, trompettes & autres inſtrumens. Les femmes des Barons d'*Angleterre* ouvroient la marche, les Vicomteſſes venoient enſuite, ſuivies des Comteſſes; après les Marquiſes, & les Ducheſſes toutes les dernieres, les unes & les au-

tres coëffées & habillées à la Romaine, avec des corps de robes & des manteaux qui pendoient derriere, & qui étoient attachés sur les épaules avec des nœuds de diamans : toutes les Dames étoient parées d'un grand nombre de pierreries, & portoient chacune à la main une couronne enrichie de perles & de diamans, plus ou moins grande, suivant le rang qu'elles tenoient ; car dans ce Pays chacun ne prend que ce qui lui est dû. Après cette nombreuse & brillante troupe, qui marchoit deux à deux en bon ordre, venoient les Barons, les Vicomtes, Comtes, Marquis & Ducs, habillés aussi à la maniere ancienne, & portant chacun aussi sa couronne à la main. Deux Seigneurs, dont l'un représentoit le Duc de *Normandie*, & l'autre le Duc d'*Aquitaine*, fermoient la marche : ils avoient des chapeaux de paille, ou du moins couverts d'un tissu d'or qui paroissoit être de paille ; car il est essentiel que cela soit ainsi, parce qu'apparemment ceux qu'il représentent en portoient de même. Le Prince

George marchoit ensuite immédiatement avec la Reine. Cette Princesse étoit dans ses habits royaux, & trois jeunes Demoiselles, des premieres du Royaume, portoient les bouts de son manteau royal. Elle entra avec un air doux & majestueux, regardant avec beaucoup de bonté toute la foule qui l'environnoit, & fut se placer dans le Chœur, où elle entendit le Sermon de l'Archevêque d'*Yorck*, qui prêcha sur ces paroles *& il leur donnera des Princes pour nourriciers, & des Princesses pour nourrices*. Ensuite la Reine communia & fit le serment, après quoi Elle fut sacrée par l'Archevêque de *Cantorbery*, & couronnée Reine de la *Grande-Bretagne*. On entendit alors retentir l'Eglise des acclamations du Peuple, qui marquoit sa joie par des cris de *housé*; le Soleil même, qui n'avoit pas paru depuis plusieurs jours sur l'horison, brilla dans ce moment tout d'un coup pour venir éclairer la fête, ce qui parut d'un fort bon augure. Enfin, la Reine sortit avec la Couronne Impériale sur la tête,

portant dans une main le globe, & tenant de l'autre le Sceptre. Les Dames qui la précédoient avoient auſſi ſur leur tête les couronnes qu'elles tenoient dans leurs mains en entrant. La Reine fut s'aſſeoir dans la chaiſe d'*Edouard;* après quoi elle entra dans une grande ſalle qu'on appelle la halle, où le dîner étoit préparé. Il étoit ſept heures du ſoir lorſque Sa Majeſté ſe mit à table. Pendant le repas le Champion parut, ſuivant la coutume, à cheval, armé de pied en cap; & après avoir jetté un de ſes gantelets par terre, il dit tout haut, que ſi quelqu'un prétendoit que *Anne Stuard* ne fût pas Reine légitime de la *Grande-Bretagne*, il n'avoit qu'à ramaſſer le gantelet, & qu'il auroit à faire à lui. Vous croyez bien que perſonne n'accepta le défi! Le Champion fit enſuite quelques caracoles ſans tomber, ce qui eſt encore un fort bon préſage en Angleterre: car on a remarqué qu'il étoit tombé lorſque *Jacques II* fut couronné; & il ſemble que ce regne a commencé ſous de bons auſpices; auſſi

les Anglois eſperent qu'il ſera heureux. La Reine but à la ſanté du Champion dans une coupe d'or qu'elle lui préſenta enſuite, & qu'il eut ſoin de mettre dans ſa poche après l'avoir vuidée. Enfin, le repas fini. la Reine fut prendre ſéance au Parlement, & s'en retourna enſuite à *S. James*, dans le même ordre qu'elle étoit venue. Ainſi finit la cérémonie, & le récit que le Gentilhomme nous en fit, qui étoit peut-être un peu plus circonſtancié; mais j'ai cru que je devois abréger, de peur de faire un volume au lieu d'une lettre. Après cela il nous dit, que parmi toutes les Dames qui accompagnoient la Reine, *Mylady Strafort*, fille de la Comteſſe de *Roye*, & par conſéquent Françoiſe, ſe faiſoit remarquer par ſon grand air, & par ſa magnificence. Cela nous fit beaucoup de plaiſir pour l'honneur de la Nation : mais une Dame de *Montpellier* qui étoit préſente à ce récit, tira dans le moment un mouchoir pour eſſuyer quelques larmes qu'elle ne pouvoit retenir. Nous voulumes d'abord ſavoir ce qui les

causoit ; & la Dame affligée, après s'en être défendue quelque temps, nous dit qu'elle les donnoit au souvenir d'une personne qui lui avoit été chere, & ajouta, en se tournant vers le *Suisse*, quelques années auparavant Monsieur auroit pu voir la Comtesse de *Lincoln*, ma sœur, tenir son rang dans une pareille cérémonie. Quoi ! Madame, dit-il, la Comtesse de *Lincoln* étoit votre sœur ? Je connois ce nom-là. Oui, continua la Dame, c'étoit ma sœur ; elle étoit comme moi fille d'un bon Gentilhomme de Province, qui, comme il avoit des garçons, ne pouvoit traiter ses filles qu'en cadettes ; ainsi il ne falloit pas compter sur une grosse dot ; mais le défaut du bien étoit réparé en ma sœur par les agrémens de sa personne. Le Comte de *Lincoln*, suivant la coutume des Seigneurs de sa Nation, vint voyager en *France* ; & par une inclination naturelle à tous les Anglois, il voulut faire quelque séjour à *Montpellier* ; ce fut-là qu'il vit ma sœur, qu'on appelloit Mademoiselle de la *Verune* : elle

lui plut ; & comme elle étoit trop bien née, pour qu'il pût eſpérer d'être heureux auprès d'elle que par les bonnes voies, il n'héſita pas à la demander en mariage à mon pere ; le parti étoit trop avantageux pour le refuſer. Quoique l'éloignement fît beaucoup de peine à ma mere, elle ne voulut pas faire manquer une ſi bonne fortune à ſa fille ; ainſi le mariage ſe fit, & Monſieur le Comte, après avoir reſté encore quelque-temps dans ce Pays, emmena ſon épouſe chez lui, où il la fit reconnoître Comteſſe de *Lincoln*, malgré la répugnance de la Comteſſe ſa mere, qui n'avoit pas voulu donner les mains à ce mariage, & qui dans les ſuites, charmée des bonnes manieres de ma ſœur, eſt devenue ſa meilleure amie, & a même pris ſon parti contre ſon fils ; car le Comte de *Lincoln*, par une inconſtance à laquelle la plupart des hommes ſont ſujets, ceſſa d'aimer ſa femme, & ſe ſépara même d'avec elle ; mais il lui donna une penſion convenable au rang qu'elle devoit tenir, & ſur laquelle elle

épargnoit

épargnoit tous les ans de quoi faire un fonds pour les frais de sa pompe funebre : car elle a ordonné dans son testament, qu'on l'enterrât avec tous les honneurs dus aux Comtesses d'Angleterre, priant son mari, au cas que le bien qu'elle laissoit pour cela ne fût pas suffisant, de vouloir bien y suppléer ; ce qu'il a fait, lui sachant bon gré de ce qu'elle avoit ainsi pourvu à porter son nom avec honneur jusques dans le tombeau. Après que la Dame eut fini son récit, & qu'on l'eut remerciée de la peine qu'elle s'étoit donnée de le faire, on fit des réflexions sur la fortune de la Comtesse de *Lincoln*. On blâma l'inconstance de son époux, ensuite on fit encore des questions au Gentilhomme *Suisse* sur ce qu'il avoit vu en *Angleterre*. Il nous dit bien des choses que j'avois remarquées dans les Mémoires de la Comtesse d'*Aulnoi*, & il nous parla sur-tout de la fermeté avec laquelle les Anglois affrontent la mort : il n'y a pas jusques à ceux qui pour leurs crimes sont exposés à souffrir celle qui

eſt la plus ignominieuſe, qui ne la reçoivent de ſens froid & ſans émotion : ces malheureux, après qu'on leur a lu leur Sentence, prient leurs parens & amis à leur mort, comme s'ils les prioient à leurs nôces, leur donnant à chacun des gants blancs & des cocardes de ruban de couleur uniforme pour le chapeau ; & après les avoir régalés du mieux qu'ils le peuvent, ils s'en vont tous gaiement à *Tyborn*, qui eſt le lieu du ſupplice. Les patiens de diſtinction y ſont menés en caroſſe, & ont derriere leur cercueil, en guiſe de valiſe ; les autres vont tous pêle-mêle ſur la charrette ; car on en pend toujours bon nombre à la fois ; mais les conviés ſont à cheval, qui caracolent autour des caroſſes & de la charrette. Notre Suiſſe nous dit qu'il avoit été curieux de voir, avant de partir, faire une de ces exécutions : il ſe rendit pour cela à *Tyborn*, qui eſt la *Gréve* de *Londres*, & vit arriver, parmi un nombreux cortege de conviés, une femme dans un fiacre, qui, par excès de tendreſſe, conduiſoit

ſon mari au ſupplice, & vouloit lui rendre les derniers devoirs. En effet, dès qu'elle vit qu'on ſe diſpoſoit à l'expédier, elle deſcendit de ſon fiacre & courut l'embraſſer, enſuite elle tira une bouteille de brandevin de ſa poche dont elle le fit boire, afin de lui donner des forces pour le voyage, après quoi elle l'embraſſa encore; & après lui avoir dit le dernier adieu, d'un œil ſec, elle rentra dans ſon fiacre & ſe tint toujours appuyée ſur la portiere pour le regarder mourir. Voilà, ſelon moi, prouver ſa tendreſſe d'une maniere bien extraordinaire; mais chacun a ſa façon d'aimer dans la vie, & il ne faut pas diſputer des goûts. Je ſouhaite que cette Lettre ſoit du vôtre; ne vous fâchez pas ſi je vous réponds un peu tard, vous ne perdrez rien pour attendre : car ſi je vous avois écrit plutôt, je n'aurois pu vous faire la relation du Couronnement d'Angleterre. Je crois qu'on nous va tailler de la beſogne dans ces quartiers; à la bonne heure. Au reſte, je n'ai point ſu l'hiſtoire de M. *Savari*, & je vous prie,

s'il vous plaît, d'avoir la bonté de me la faire. *A Toulouse*, ce.

LETTRE XXXVI.

EN vérité, Madame, il y a plaisir d'avoir commerce de Lettres avec vous : quoi ! non-seulement vous me donnez des nouvelles du Pays où vous êtes, mais encore vous m'apprenez ce qui se passe dans les Royaumes étrangers. Je vous assure que si je m'avisois de faire imprimer vos Lettres, je crois que ce seroit un fort joli Livre ! On y verroit, comme dans les Romans de Mademoiselle de *Scudery*, tous les événemens contemporains, & il auroit par-dessus l'agrément de la vérité. Vos nouvelles d'*Angleterre* m'ont fait un vrai plaisir, d'autant mieux que, comme vous dites, nous ne nous sommes jamais vus ici en pareille fête : cependant, pour ne pas demeurer en reste avec vous, je vous parlerai aussi des Pays étrangers,

& je vous dirai qu'on écrit de *Hollande* que l'*Archiduc* y a paſſé & a été reconnu Roi d'*Eſpagne* ſous le nom de *Charles III*; il s'eſt enſuite embarqué pour aller prendre poſſeſſion des Royaumes qu'il prétend qui lui appartiennent légitimement. Voici un Sonnet qu'on a fait pour lui à la *Haye*.

Prince, en qui les vertus devancerent les ans,
Vous qui ſurpaſſerez ce héros dont l'hiſtoire
Nous laiſſe une ſi longue & ſi belle mémoire,
Et qui faites déjà la terreur des Tyrans,
Votre place eſt marquée entre les Conquérants;
Allez où vous attend une immortelle gloire,
Le Ciel à vos côtés fait marcher la Victoire.
Tous les vœux de l'*Europe* en ſont de ſûrs garants.
L'*Eſpagne*, accoûtumée aux loix de vos Ancêtres,
Ne reconnoît qu'en vous le pur ſang de ſes Maîtres,
Et ſous vos étendards brûle de ſe ranger.
Des traîtres ont en vain, par un lâche artifice,
Dans ſon ſein contre vous introduit l'Etranger;
L'Aigle porte la foudre & ſe fera juſtice.

Le Duc de *Savoie* eſt entré auſſi dans la Ligue, & c'eſt pour le coup que le Roi peut dire : *tout le monde contre moi*, *& moi contre tout le monde*. Outre cette grande guerre qu'il aura à ſoutenir au dehors, on craint qu'il ne s'en allume

une inteſtine dans le cœur du Royaume, & l'on dit qu'il y a quelques gens qui ont déjà pris les armes en *Cevennes ;* le Maréchal de *Montrevel* eſt parti pour les aller mettre à la raiſon. Voilà tout ce que je puis vous apprendre à préſent des affaires publiques : pour les particulieres, je vous dirai que Madame la Comteſſe d'*Aulnoi* eſt morte, après s'être immortaliſée par les beaux Livres qu'elle a donnés au Public. Mademoiſelle de *Scudery* a auſſi ceſſé de vivre. M. *Pavillon* n'a pas l'air non plus de durer encore long-temps ; on dit que quand on eut obtenu pour lui la penſion de deux mille livres qu'avoit feu M. de *Racine*, Madame de *Pontchartrain*, en lui en envoyant le Brevet, lui fit dire que ce n'étoit qu'en attendant mieux, & que M. *Pavillon* répondit à l'envoyé de cette Dame, que ſi elle vouloit lui faire du bien, il falloit qu'elle ſe dépêchât, parce qu'il n'avoit pas le temps d'attendre. Voilà de grandes pertes pour la République des Lettres. Madame le *Camus Meleçon*, qui

tient aussi sa place parmi les beaux esprits, a fait présent au Roi d'un fort beau bouquet le jour de Saint Louis : c'est du portrait de Sa Majesté lorsqu'Elle n'avoit que six mois, avec ces Vers.

Le Ciel voulant honorer l'hyménée
D'une Reine & d'un Roi qui demandoient lignée,
Pour conserver le beau Sang de *Bourbon*,
Il commanda à l'humaine Nature
De lui faire une créature
Qui pût servir aux Princes de Patron,
Sur-tout d'une belle figure;
Que la matiere en fût si pure,
Qu'on n'y connût l'humanité
Que pour la distinguer de la Divinité.
Nature fut embarrassée,
N'étant pas fort accoutumée
A faire un tel chef-d'œuvre en faveur des humains;
Elle parut pourtant fort animée
Pour obéir aux ordres souverains,
Et demanda plus d'une année
Pour aller faire sa tournée
Chez les Déesses, chez les Dieux,
Et prendre ce qu'ils ont de bon, de précieux.
Le Ciel y consentit; elle assembla la Gloire,
La Force, les Vertus, les Graces, la Victoire,
Et tous leurs plus rares trésors
Servirent à former & l'esprit & le corps
De l'incomparable figure
Que l'on voit en petit dans cette mignature.

Le Roi a fort bien reçu ce préſent ; & a donné en échange ſon portrait enrichi de diamans à Madame le *Camus*. Mais à propos de beaux eſprits, on me contoit l'autre jour une aventure arrivée à feu M. *Péliſſon* & à M. de la *Baſtide*, qui étoient auſſi tous deux Bourgeois du *Parnaſſe*. On dit donc que M. *Péliſſon*, après s'être converti pour ſortir de la *Baſtille*, ſuivoit un jour le S. Sacrement qu'on portoit à un malade, & que M. de la *Baſtide* qui étoit Proteſtant, ſe trouvant dans la rue, prenoit le parti de la fuite, lorſque M. *Péliſſon* qui l'apperçut, & qui ſe ſouvenoit des Pſeaumes de *Marot*, lui dit à demi bas :

Que Dieu ſe montre ſeulement,
Et l'on verra ſoudainement
Abandonner la place.

A quoi Monſieur de la *Baſtide* répondit ſans héſiter, en le retenant par le bras pendant que le S. Sacrement s'éloignoit : *non*,

Mais mal ſur mal s'entaſſera ſur ceux
Qui vont courant après ces Dieux étranges.

Il avoit pris sa réponse au même lieu que la demande, & l'on ne pouvoit guere en choisir de plus juste. J'allois vous dire que ce n'est pas seulement en *Gascogne* qu'on a l'esprit présent, & je ne faisois pas réflexion que ces deux Messieurs étoient *Gascons* ; mais pour dire aussi quelque chose à la louange des *Normands*, il faut que je vous conte ce que dit le jeune Marquis de *Tierceville*, fils du Lieutenant de Roi de *Dieppe*, chez une femme de condition, où un de ces grands diseurs de rien, qui veulent toujours primer par-tout, l'avoit introduit : ce beau parleur dit en entrant à la Dame, avec un air de confiance : Madame, voilà M. le Marquis de *Tierceville* que je vous présente, qui n'est pas si sot qu'il en a la mine. Madame, répondit *Tierceville*, c'est la différence qu'il y a de lui à moi ; tout le monde trouva cette réponse fort juste, & elle rabattit un peu le caquet du trop présomptueux introducteur. Voilà à quoi sert l'esprit. On dit que le Duc de *Roquelaure*, qui fait toujours briller le sien

aux dépens du prochain, déconcerta bien un jour Monſieur d'*Hermenonville* au Palais Royal. Monſieur d'*Hermenonville* a pris l'habitude, lorſqu'il fait compliment à quelqu'un, de dire toujours, *je vous baiſe les mains*; ſi bien que trouvant Monſieur le Prince au Palais Royal qui lui fit honnêteté, il n'eut garde de manquer à répondre par ſon compliment circulaire : quelque temps après, Monſieur le Prince étant ſorti, Monſeigneur qui étoit auſſi au Palais Royal, demanda où il étoit paſſé. Il ne tardera pas à revenir, dit le Duc de *Roquelaure*, il eſt allé ſeulement laver ſes mains que Monſieur d'*Hermenonville* a baiſées. On rit beaucoup de cette ſaillie de *Roquelaure*, excepté le pauvre Monſieur d'*Hermenonville*, qui n'avoit pas les rieurs de ſon côté. Mais il eſt temps de venir à l'hiſtoire de Monſieur de *Savari* que vous m'avez demandée. Monſieur de *Savari* étoit une eſpece de Philoſophe ſuivant la Secte d'*Epicure*; ſa maiſon étoit dans la rue des Déjeûneurs; & comme il n'avoit ni femme, ni

enfans, c'étoit un réduit où la plupart des beaux eſprits de la Cour & de la Ville ſe rendoient tous les jours pour goûter en liberté les plaiſirs de la vie: le Maître, quoique perclus par la goutte, ne laiſſoit pas de contribuer à l'agrément de cette ſociété par celui de ſon eſprit: il n'avoit pour train qu'un Valet & une Cuiſiniere, & vivoit content, ſans ambition & ſans avarice, lorſqu'il ſe vit contraint de quitter la vie de la maniere du monde la plus terrible. Un jour qu'il étoit ſeul chez lui, un homme de ſa connoiſſance vint lui demander à dîner. Monſieur de *Savari* le reçut avec plaiſir, & pour le régaler il ordonna à ſon Valet d'aller tirer du vin de *Champagne*. Le convié, qui ſavoit les êtres du logis, dit à Monſieur de *Savari*, qu'il alloit ſuivre le Valet à la cave pour voir s'il prenoit du meilleur; & dès qu'il fut deſcendu, il ramaſſa un levier qui étoit par terre & en aſſomma le pauvre Valet. Un chien qui voulut s'aviſer d'aboyer eut auſſi le même ſort; la Servante qui faiſoit une fricaſſée de

poulets dans la cuiſine, fut traitée de la même maniere, & étendue ſur les carreaux avec le même levier, & cela en moins de temps que je n'en ai mis à vous le rapporter ; le chat n'en put pas ſeulement échapper, & ce maître exterminateur l'immola encore à ſa colere ; après quoi il rentra dans la chambre de M. de *Savari*, qui en étoit l'objet, & qui n'étant pas en état de défenſe, ni de pouvoir fuir, parce qu'il étoit *cu-de-jatte*, ne put point éviter le coup de levier qui lui ôta la vie de la même maniere que ſon Domeſtique venoit de la perdre. Après cette exécution, celui qui en étoit l'auteur écrivit dans un livre qui étoit ſur la table, la maniere dont il l'avoit faite ; mais il n'eut garde de mettre ſon nom. Il y avoit ſur la cheminée une pendule avec une tête de mort, & pour deviſe : *regardez-là afin de régler votre vie.* On trouva enſuite qu'on avoit écrit deſſous : *regardez ſa vie & vous ne ſerez pas ſurpris de ſa fin.* Enfin le meurtrier, quel qu'il ſoit, ſortit après avoir pleinement

ſatisfait

ſatisfait ſa vengeance, & ferma la porte ſans emporter quoi que ce ſoit. Quand on vint pour voir Monſieur de *Savari*, on fut ſurpris de trouver la porte fermée, & de ce que, quoiqu'on frappât, perſonne ne venoit ouvrir. Comme on ſavoit que Monſieur de *Savari* n'étoit pas en état de ſortir, on ne douta point qu'il ne lui fût arrivé quelque choſe, & on n'héſita pas à faire rompre la porte: mais l'on fut extrêmement ſurpris de ne trouver par-tout que des corps morts, ſans qu'il y eût une goutte de ſang répandu, car on les avoit tous faits expirer ſous le bâton: comme on trouva encore le couvert mis, & toute la vaiſſelle d'argent étalée, ſans qu'il en manquât une piece, on comprit bien que ce n'étoit pas là l'ouvrage des voleurs; on avertit la Juſtice, qui ſe tranſporta d'abord ſur les lieux; & en faiſant l'inventaire des papiers, on trouva une lettre de femme écrite à M. de *Savari*, dans laquelle cette Dame diſoit: *nous ſommes perdus! mon mari vient de tout ſavoir! ſongez au remede: il n'y a que*

Paparel *qui puiſſe ramener ſon eſprit ; faites qu'il lui parle, ſans quoi il n'y a point de ſalut à eſpérer.* Cette lettre n'étoit ni ſignée, ni datée ; cependant là-deſſus *Paparel* fut cité en Cour : mais il répondit au Miniſtre qu'il ne ſavoit ce que c'étoit ; qu'il étoit vrai qu'il avoit été ami de Monſieur de *Savari*, mais qu'il étoit le moindre de ceux qui alloient dans cette maiſon. Et effectivement, quoiqu'il ſoit Tréſorier de l'ordinaire des Guerres, très-riche, agréable & débauché, il alloit chez Monſieur de *Savari* des gens de bien plus haute volée, comme Monſieur le Duc de *Vendome*, & d'autres Seigneurs de la Cour. Enfin tout ce qu'on a pu comprendre delà, c'eſt que quelqu'un, dont la femme ou la fille avoit été déshonorée par l'entremiſe de Monſieur de *Savari*, l'avoit ſacrifié, lui & tout ce qui lui appartenoit, à ſon juſte reſſentiment : ainſi on n'a pas voulu approfondir la choſe, de peur de pénétrer des myſteres qu'il n'étoit pas à propos de découvrir. On avoit d'abord fait arrêter des gens,

qu'on mit enſuite en liberté, de peur qu'ils ne diſſent plus qu'on n'avoit envie de ſavoir; ainſi la mort de Monſieur de *Savari* n'a pas été vengée. Au reſte, on a publié ici un Arrêt contre les pauvres mendians, qui les condamne au carcan pour la premiere fois, la ſeconde au fouet; & on dit que cela auroit été juſques à la corde, ſi Monſeigneur ne s'y étoit oppoſé. L'Arrêt a été déjà exécuté; on fouetta l'autre jour quelques-uns de ces malheureux tous attachés enſemble, dont l'un étoit un vieux ſoldat de ſoixante & dix ans, qui dit, pendant qu'on le lioit: *Dieu ſoit loué, j'ai paſſé ma jeuneſſe à ſervir le Roi; il m'a caſſé quand il n'a plus eu affaire de moi, & à préſent que je ſuis vieux & pauvre, il me fait donner le fouet pour récompenſe, parce que je demande un morceau de pain au Nom de Dieu, ſans faire tort à perſonne.* Il y avoit encore un pauvre Breton qui ſe diſoit héritier légitime du Duc de *Chaulnes*, & qui ſe tuoit de montrer tous ſes prétendus titres; mais les uns & les autres furent fuſtigés mal-

gré leurs remontrances : on fit ſeulement quartier à un Irlandois, parce qu'il n'entendoit pas la langue. Une ſi grande ſévérité a fait beaucoup crier ici contre Monſieur d'*Argenſon*, & contre les Miniſtres qui l'ont conſeillée : & franchement le cas eſt criant ; il vaudroit bien mieux pourvoir à la ſubſiſtance des pauvres, comme on fait en *Hollande*, où l'on dit qu'il y a des maiſons pour tous les âges, où l'on eſt bien entretenu & avec beaucoup de douceur ; auſſi, bien loin de s'y faire traîner, on y entre avec plaiſir, & l'on y eſt reçu quand on n'a pas le moyen de ſubſiſter : d'ailleurs les orphelins y ſont élevés avec ſoin ; on leur fait apprendre des métiers, & les filles ne ſortent delà que pour être mariées, & les garçons lorſqu'ils ſont en état de gagner leur vie, & c'eſt aux dépens de la maiſon que ſe font les frais de l'établiſſement des uns & des autres : voilà ce qu'on peut appeller de bonnes fondations, & de véritables maiſons de charité : non pas les nôtres, où l'intention des fondateurs eſt

si mal suivie, & dont les revenus ne servent qu'à enrichir ceux qui en sont directeurs : mais nous aurions trop à faire si nous voulions entreprendre de réformer les abus, c'est à quoi nos Magistrats devroient travailler, & c'est à quoi ils pensent le moins. Mais à propos de Magistrats, on dit que Monsieur d'*Argenson*, lorsqu'il fut reçu à la Charge de Lieutenant de Police, fut voir Monsieur de *Harlay*, notre Premier Président, & que ce grave Sénateur lui dit, avec ce sérieux que tout le monde lui connoît : Monsieur, *clarté*, *sûreté & netteté*, après quoi il le quitta. Le nouveau Lieutenant ne savoit ce que ces trois mots vouloient dire ; mais on lui fit comprendre que Monsieur le Premier Président lui avoit voulu par-là remontrer son devoir, & lui faire entendre, qu'il devoit avoir soin de faire bien éclairer les rues, de les tenir nettes, & de pourvoir à la sûreté publique, en faisant punir sévérement les voleurs ; voilà ce que signifioient les trois mots énigmatiques, & voilà une

maniere de s'exprimer bien laconique. On me contoit ces jours passés encore une réception bien séche que Monsieur de *Pontchartrain* fit, lorsqu'il étoit encore Contrôleur-Général, à des Sous-Fermiers des Aides de *Champagne* : ces Messieurs, ruinés par la grêle qui venoit de détruire en un moment l'espoir le plus doux des vendanges, furent en corps trouver Monsieur de *Pontchartrain*, & lui dirent qu'en honneur & en conscience il ne pouvoit pas se dispenser de leur accorder quelques dédommagemens : Messieurs, leur répondit le Ministre, si c'est ici un cas de conscience, il ne me convient pas d'en connoître, & c'est à la *Sorbonne* à en décider ; & s'il s'agit du point d'honneur, cela n'est pas non plus de mon fait, & vous devez vous adresser à Messieurs les Maréchaux de *France* qui sont établis pour en juger. Les pauvres Sous-Fermiers s'en retournerent fort confus, & furent se réfugier au *Temple*, pour pouvoir, en repos & à l'abri de leurs Créanciers, pleurer la perte de leurs

vendanges. Quelque temps après il courut dans *Paris* d'assez mauvais Vers contre Monsieur de *Pontchartrain* ; quoiqu'il n'y eût que des jeux de mots, & quelques pointes fades, ils ne laisserent pas d'être trouvés plaisans, parce qu'ils étoient satyriques, tant on est à présent dans le goût mordant. Les voici :

Défiez-vous, Peuple de *France*,
De ce Ministre de Finance,
Que l'on appelle *Pontchartrain* :
C'est un pont de planches pourries,
Un char traîné par des furies,
Dont le diable emporte le train.

Vous voyez que ce n'est pas grand'-chose ; mais comme j'en ai ri, je compte que vous pourrez aussi en rire, & c'est dans cette vue que je vous les envoie. Mais à propos de *défiez-vous*, il faut que je vous fasse part de quelque chose d'assez vif qui fut dit l'autre jour au Pere de la *Chaise* par un *Gascon* ; car il faut toujours en revenir à eux pour les jolies saillies : c'étoit une espece d'Abbé qui couroit depuis long-temps un Bénéfice, & que le bon Pere avoit leurré

par de belles eſpérances qui n'eurent aucun effet ; ſi bien que le *Gaſcon*, au déſeſpoir de ſe voir forcé à les perdre, dit au Confeſſeur du Roi, lorſqu'il lui annonça qu'il n'y avoit rien à faire pour lui : ah ! mon Pere, j'ai été un grand ſot de me fier à vos promeſſes, & ma mere avoit bien raiſon de me dire, quand j'étois petit, qu'il ne falloit jamais s'aſſeoir ſur une chaiſe qui n'avoit que trois pieds. Le *Gaſcon* faiſoit par-là alluſion au nom du Religieux, & à la néceſſité où il eſt réduit par ſon âge de porter un bâton, & cela prononcé par un *Gaſcon*, avec l'accent de ſon Pays & un air de chagrin mêlé de comique, fut trouvé tout-à-fait plaiſant. On en fit l'hiſtoire au Roi, & elle s'eſt enſuite bientôt répandue dans la Ville. On m'en a fait encore une autre que je veux vous conter, au haſard de groſſir cette Lettre. Une belle *Bretonne*, qu'on appelle Mademoiſelle *Leſſevin*, voulant mettre ſes attraits à profit, s'imagina que le Chevalier de *B*. qui en paroiſſoit touché, pourroit bien donner dans le

Sacrement : pour cela elle eut ſoin d'employer à propos les rigueurs & les complaiſances ; & enfin, par ſon ſavoir faire elle obtint de lui une promeſſe qui devoit être effectuée lorſqu'elle le requerroit. Cette promeſſe fut enfermée précieuſement dans une caſſette en attendant le temps de s'en ſervir, & la belle ſe flattoit par avance de l'eſpoir de devenir Princeſſe : mais il fallut bientôt décompter ; car le Chevalier naturellement volage ſe laſſa d'une conquête qui ne lui avoit coûté qu'un trait de plume, & ſongea à en faire de nouvelles. Mademoiſelle de *Leſſevin*, au déſeſpoir, fit tout ce qu'elle put pour le retenir & pour le rappeller ; mais il n'y eut pas moyen, il étoit dérouté, & les pleurs & les tendreſſes de la Demoiſelle ne pouvoient plus rien ſur ſon cœur. Quand elle vit cela, elle le menaça de montrer la promeſſe & de le faire contraindre par Juſtice à l'effectuer. Le Chevalier lui dit ſans s'émouvoir, qu'elle pouvoit faire tout ce qu'elle voudroit, & qu'il la mettoit au pis. La belle irri-

tée, perdant alors patience, passa des menaces aux effets, & produisit sa promesse en Justice : elle fut lue en pleine Audience, & les Juges la trouverent conçue en ces termes.

Je soussigné promets d'épousseter Mademoiselle de Lessevin *toutes les fois que j'en serai requis par elle. Signé, le Chevalier de B.*

Vous pouvez vous imaginer qu'une pareille promesse ne manqua pas de faire rire ceux qui en firent la lecture, & ceux qui l'entendirent. L'Avocat du Chevalier dit qu'il étoit prêt de l'effectuer, que la Demoiselle n'avoit qu'à parler, & qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle le fît citer en Justice pour cela. Jugez de la confusion de cette fille; sans doute qu'elle ne s'entendoit pas mieux en orthographe, que Mademoiselle *B.* en diamans ; elles n'ont à présent qu'à se joindre ensemble, les voilà dupées à-peu-près de même, quoique ce soit en différentes façons. Voilà ce que c'est

que d'avoir eu, l'une trop d'avarice, & l'autre trop d'ambition. Voilà, ce me semble, bien des histoires que je vous conte cette fois-ci ; vous voyez que vous n'avez pas à faire à une ingrate. *A Paris, ce.* Je suis, &c.

LETTRE XXXVII.

JE vous suis bien obligée, Madame, de la peine que vous avez prise de me conter la fin tragique de Monsieur de *Savari.* C'est quelque chose de terrible, j'en ai frémi, aussi bien que de la cruauté avec laquelle on traite les pauvres : je ne suis pas surprise qu'on ait crié contre ; & l'on ne devroit pas donner de nouveaux sujets de plainte à un Peuple qui commence à être bien las de souffrir. On connoît à présent dans cette Province, mais trop tard, combien il est dangereux de pousser les gens à bout ; & je doute qu'il soit fort aisé de tirer parti de ceux qui ont pris les

armes en *Cévennes*. L'affaire est plus sérieuse qu'on ne se l'imagine ; nous en savons des nouvelles par Monsieur de *Fimarcon* qui est de ce Pays , & dont le Régiment a été étrillé de la belle maniere par les *Camisards* , c'est ainsi qu'on appelle ceux qui se sont soulevés ; je ne sais pas la signification de ce nom ; on prétend que l'étymologie vient du temps des guerres du Duc de *Rohan* : quoi qu'il en soit , ceux qui reviennent de ce Pays disent , que les *Camisards* sont tous gens bien aguerris , qui se battent en désespérés , voulant vaincre ou mourir : que leur discipline militaire est la plus belle du monde & la mieux observée , & qu'ils ont à leur tête un jeune adolescent qui a les talens d'*Ulisse* & d'*Achille*, & la prudence des Généraux les plus expérimentés : on dit qu'il donne terriblement de la tablature au Maréchal de *Montrevel* , & je ne sais pas comment tout cela se terminera. Nous avons ici un Archevêque qui , s'il en étoit cru , feroit traiter les pauvres aussi mal qu'on les traite à *Paris* , sans s'en

s'en enquérir pour la conſcience ; il les hait à la mort & ne peut les voir ſans frémir ; c'eſt une antipathie naturelle qu'il ne ſauroit ſurmonter, non plus que l'averſion qu'il a pour ſe trouver lui treizieme à table, qui lui attira une fâcheuſe affaire il y a quelque temps. Un Officier Général appellé Monſieur de *Légal*, ſe trouvant ici, fut chez un de ſes amis lui demander à dîner : cet ami lui répondit qu'il étoit fâché de n'être pas ſon maître ce jour-là, & qu'il s'étoit engagé à aller dîner avec l'Archevêque ; mais, ajouta t-il, un invité en peut mener un autre ; & je ſuis sûr que ſi vous voulez être de la partie, vous ferez honneur & plaiſir. M. de *Légal* accepta la propoſition, avec cet air aiſé que donne l'uſage du beau monde : il ſe rendit à l'heure du dîner à l'Archevêché avec ſon ami, trouva la nape miſe & douze couverts : on ſervit, & chacun prit ſa place. L'ami de Monſieur de *Légal* voulant faire les honneurs, lui donna ſon couvert, & en demanda un autre à un Valet, qui n'eut

garde de le lui donner, parce qu'il avoit ordre de ne pas passer la douzaine : ce Monsieur, ennuyé de se voir ainsi au filet, se leva & prit lui-même sur le bufet ce dont il avoit besoin, ce qui fit rougir de dépit notre Archevêque : cependant, Monsieur de *Légal* qui ignoroit ce qui se passoit & qui mangeoit toujours à bon compte, voulant faire sa cour au Prélat, dit tout haut ; pour cela voilà une excellente soupe ! Alors l'Archevêque ne pouvant plus se contenir, lui répondit brusquement, elle n'avoit pas été faite pour vous. M. de *Légal* riposta avec son assiette, & si l'on ne s'étoit pas mis entre deux, la mitre auroit risqué quelque chose : la table fut renversée, & le repas déconcerté ; tout le monde sortit, & cette affaire intéressa toute la Ville ; mais on trouva moyen de l'accommoder, en donnant un tour aux paroles de l'Archevêque, & l'on supposa, qu'en disant que sa soupe n'avoit pas été faite pour M. de *Légal*, il avoit voulu dire qu'il l'auroit fait faire meilleure, s'il s'étoit attendu à l'hon-

neur de l'avoir à dîner. Ces excuſes furent priſes pour ce qu'elles valoient, & le raccommodement fut fait tant bien que mal; & je ne crois pas que l'Archevêque s'aviſe de faire de long-temps de pareilles incartades. Il a beau être frere de M. de *S. Pouange*, on n'eſt point ici d'humeur d'eſſuyer ſes bruſqueries, qui lui ont valu un couplet de chanſon ſur l'air de *don*, *don*.

Lorſque le gros *S. Pouange*
A la Crêche parut,
Berger, Bergere & Ange,
D'abord tout diſparut.
On craignit du Prélat la brutale manie;
Il fit ſigne au Poupon, don don;
Mais il ne ſalua, la la,
Ni Joſeph ni Marie.

On n'eſt point du tout endurant dans ce Pays, & j'ai oui dire que la Marquiſe de *Calviſſon* fut obligée de s'y relâcher un peu des airs de hauteur qu'elle s'eſt donné par-tout ailleurs. Cette Dame, * dont la beauté a fait

* C'étoit autrefois la belle *Mariveau*, Fille d'honneur de la Reine.

tant de bruit, aussi fiere que belle, s'avisa, lorsque son époux vint ici pour se faire installer dans la charge de Lieutenant de Roi de la Province de *Languedoc*; elle s'avisa, dis-je, de recevoir ses visites debout; & pour n'être pas obligée de faire asseoir les Dames, elle fit ôter toutes les chaises qui étoient dans sa chambre, voulant se donner un air de supériorité avec toutes ces femmes de gens de Robe, qui, ne s'accommodant pas d'une pareille réception, lui jouerent un plaisant tour; elles furent en troupe la voir; firent ôter les sieges de leurs carosses, & mettre quatre tabourets dans chacun, que les Valets de ces Dames avoient ordre de prendre quand elles descendroient de leur carosse, & de les porter devant elles; si bien que Madame de *Calvisson* fut toute étonnée de voir entrer dans sa chambre une vingtaine de laquais armés de tabourets, & suivis de leurs Maîtresses qui s'assirent sans façon, & dirent à Madame de *Calvisson*, qu'elles avoient cru devoir user de précau-

tion, parce qu'elles s'étoient apperçues qu'il n'y avoit point de chaiſes dans ſa chambre; qu'apparemment elle aimoit à ſe tenir debout, qu'elle pouvoit avoir pris cette habitude à la Cour: mais, ajouterent nos Robines, pour nous qui ne ſommes point obligées de faire notre cour à perſonne, nous avons accoutumé d'être aſſiſes & ne ſaurions nous tenir autrement. Madame de *Calviſſon* fut obligée d'eſſuyer cela & de mortifier ſa vanité; car il n'auroit pas été à propos de s'attirer à dos tout un Parlement, dans le temps que ſon mari venoit en demander le ſuffrage, & un Parlement auſſi fier que l'eſt celui-ci: c'eſt le ſecond du Royaume; il paſſe même pour équitable, & la Cour s'en remet ſouvent à lui pour la déciſion des affaires les plus importantes. On dit qu'il leur va venir du *Bas-Languedoc* un aſſez plaiſant procès, pourvu qu'on ne l'accommode pas en chemin: c'eſt un duel de femme. Une Dame de *Beaucaire* ayant trouvé dans une aſſemblée une fille de condition qui avoit été autrefois la Maî-

tresse de son mari, & qu'elle soupçonnoit peut-être de l'être encore, lui dit des choses si piquantes, que la Demoiselle, qui n'étoit pas d'une humeur endurante, après lui avoir répondu quelques duretés, lui jetta un chandelier à la tête. Comme tout le monde étoit occupé au jeu, on n'avoit pas fait d'abord toute l'attention qu'on auroit dû à cette querelle : mais dès qu'on s'apperçut qu'on la poussoit au-delà de l'invective, on fit ce qu'on put pour la terminer : le coup de chandelier n'avoit porté que contre une muraille, & par conséquent avoit moins fait de mal que de peur, ainsi on obligea les Dames à s'embrasser, & l'on crut que cela seroit fini; mais on se trompa, car la Demoiselle serra la main de son ennemie pendant qu'on les raccommodoit, & dès le lendemain matin lui envoya un cartel en ces termes.

Si vous voulez avoir raison du coup de chandelier d'hier au soir, vous n'avez qu'à vous rendre sur les dix heures au jardin

de.... vous m'y trouverez avec deux épées, & je ferai fort aife que vous me donniez fatisfaction fur tout ce que vous m'avez dit d'injurieux : mais fur-tout venez feule, & ne parlez de ceci à perfonne ; car il feroit dangereux d'embarraffer des hommes dans une querelle que nous pourrons fort bien vuider tête à tête, pourvu que vous foyez de mon humeur. Je vous attends.

La Dame n'eut garde de manquer au rendez-vous : la Demoifelle lui donna le choix des deux épées ; & après avoir bien fermé la porte du jardin en dedans, elles commencerent leur combat avec l'adreffe que peuvent avoir deux Dames plus accoutumées à l'exercice de la quenouille qu'à celui de l'épée : elles fe chamaillerent fort long-temps, & firent tant de bruit qu'on les entendit d'un jardin qui étoit tout auprès ; on crut que c'étoit des hommes qui étoient aux prifes, & l'on courut d'abord pour les féparer. Comme nos Dames avoient eu la précaution de fe barricader, il fallut rompre la porte, & l'on craignoit

que le retardement ne fût funeste aux combattans : enfin on entra, & on fut bien étonné de voir deux femmes qui se portoient des bottes à tort & à travers : la chaleur du combat les avoit empêchées de sentir leurs blessures ; mais dès qu'on les eut désarmées, & qu'elles virent couler leur sang, elles tomberent toutes deux évanouies : on les emporta chez elles, & l'on trouva que la femme avoit un coup d'épée dans le teton gauche, & la Demoiselle un dans la cuisse. Elles ont été toutes deux très-mal ; & pendant qu'on travailloit à leur guérison, les parens ont fait, de part & d'autre, de grandes procédures : l'affaire a été portée au Sénéchal de *Nîmes* en premiere instance ; & l'on a ensuite appellé au Parlement ; mais on croit que M. de *Baville* accommodera cela ; & que ces deux Dames, qui sont à présent tout-à-fait guéries, n'iront pas plus loin que *Montpellier* : on souhaiteroit fort de les voir ici, à cause de la nouveauté du cas. M. de *Baville* a dit qu'il falloit que le Roi établît à l'avenir des Juges pour

décider du point d'honneur entre les femmes, & que cette affaire-ci, à laquelle il veut donner un tour comique, n'est pas du ressort des Maréchaux de France : on prétendoit pourtant au Pays que c'étoit un duel dans toutes les formes ; que ces Dames seroient obligées de subir la rigueur des Loix, sans que leur sexe pût les en garantir, puisque sous le nom d'homme on comprend toute l'espece, & que l'on prend la plus noble partie pour le tout. Cependant M. de *Baville* trouve le cas graciable, & il en a écrit en Cour d'une maniere à faire rire le Roi, plutôt qu'à l'irriter contre des femmes si déterminées. Voilà pourtant qui fait honneur à notre sexe, & qui fait voir que si l'on nous employoit, nous serions bonnes à quelque chose ; au moins pour moi, quand je me tâte, il me semble que j'ai du cœur, & que si j'étois en colere je me battrois comme quatre ; & franchement je crois que quand Messieurs les hommes nous empêchent d'aller à la guerre, c'est bien moins pour ne pas nous faire partager

le péril, que pour n'être pas obligés de partager avec nous la gloire. J'ai vu à *Montpellier* une jeune fille qui a fait un coup aussi hardi qu'on en puisse faire, & qui a marqué dans cette occasion une fermeté & une générosité extraordinaires. M. de *Baville* fut averti d'une assemblée que les gens de la Religion avoient faites en *Cévennes*, dans les terres d'un Gentilhomme appellé M. de *Monvallien*. D'abord il se porta sur les lieux, suivi des ministres de sa colere; l'assemblée fut dissipée; les uns prirent la fuite, les autres furent tués : l'on prit le Ministre, & M. de *Baville*, qui vouloit en faire un exemple, le donna en garde à M. de *Monvallien*, & l'obligea de lui en répondre. M. de *Monvallien*, qui n'auroit pas pu refuser de s'en charger sans se rendre suspect, le fit enfermer dans une chambre de son Château, où M. de *Baville* lui-même étoit logé avec toute sa petite cour, & où il se reposoit en attendant l'arrivée des bourreaux qu'il avoit mandés, & qui devoient mettre la derniere main à l'ou-

vrage. Pendant ce temps, on tâchoit de ſe réjouir, & l'on fit une partie de chaſſe : mais au retour de cette chaſſe, M. de *Baville* fut terriblement ſurpris d'apprendre que le Prédicant s'étoit ſauvé : cette nouvelle penſa le faire crever de dépit : il accuſa d'abord M. de *Monvallien* d'avoir favoriſé cette évaſion, & jura que ſa tête en répondroit. M. de *Monvallien* avoit beau ſe retrancher ſur ſon innocence, il n'en étoit pas cru ; mais dans le temps que cela ſe paſſoit, une Demoiſelle qui étoit depuis quelque temps au Château, comme Gouvernante ou comme amie, (je ne ſais pas lequel des deux ;) mais enfin cette Demoiſelle, qu'on ne ſe ſeroit jamais aviſé de ſoupçonner, vint dans la ſalle où M. de *Baville* fulminoit, & s'expoſa à toute ſa fureur, en s'accuſant elle-même d'avoir fait ſauver le Prédicant : elle dit qu'elle avoit pris pour cela le temps qu'on étoit à la chaſſe, & conta la maniere dont elle s'y étoit priſe. Monſieur de *Baville*, ſans attendre qu'elle eût fini ſon récit, lui donna un

coup de pied qui la jetta d'un bout de la salle à l'autre bout, & l'envoya ensuite en prison. Il vouloit d'abord la faire pendre, mais il se contenta de la faire fouetter publiquement par la main du bourreau, ne pouvant pas s'empêcher d'admirer le courage de cette fille & son bon cœur, qui ne lui avoit pas permis de laisser condamner Monsieur de *Monvallien* pour un crime qu'elle avoit commis. Cette aventure a fait grand bruit; Monsieur de *Monvallien* en fut quitte pour quelque temps de prison & d'exil; & quand je passai à *Montpellier*, on me fit voir cette pauvre fille qui étoit encore en fort méchant état, & qui depuis est passée, à ce qu'on dit, en *Angleterre*. Vous voyez, Madame, par cette aventure, & par celle de nos deux *Duellistes*, que les femmes peuvent être capables de courage, & même de bravoure. Mais, pour en revenir au Parlement de *Toulouse* & à leur maniere de juger, on me contoit l'autre jour comment ce célebre Sénat avoit décidé une affaire un peu embarrassante.

raſſante. Un homme étoit monté au plus haut du clocher d'une Egliſe pour y raccommoder quelque choſe ; il eut le malheur de tomber delà en bas, mais en même-temps il fut aſſez heureux pour ne ſe faire aucun mal, & ſa chûte ne devint funeſte qu'à un homme qui ſe trouva en bas, & ſur lequel il tomba ; & voilà le ſujet du Procès. Les parens de cet homme attaquerent en Juſtice celui qui étoit tombé du clocher, l'accuſant de meurtre, & prétendant le faire condamner, ſi-non à la mort, du moins à d'autres peines, & tirer de lui de groſſes ſommes d'argent : cette affaire fut plaidée & replaidée dans bien des Tribunaux ; il falloit donner quelque ſatisfaction aux parens du mort, & l'on ne pouvoit ſe réſoudre à punir un crime qu'on ne pouvoit imputer qu'au ſeul malheur. Voici comme le Parlement de *Toulouſe* décida le cas. On ordonna à celui qui demandoit vengeance de monter au haut du clocher & de ſe laiſſer tomber ſur celui qu'il pourſuivoit, qui étoit obligé de ſe trouver préciſément

au-dessous, dans la même place où le défunt avoit perdu la vie. Un pareil Jugement fut la fin du Procès. Les parens du mort cesserent leur poursuite, & il n'y en eut pas un d'eux qui voulût risquer un saut si périlleux; ainsi cet Arrêt, qui ne fut point exécuté, fut pourtant définitif. Mais à propos de Magistrats, vous m'avez parlé dans votre derniere de Monsieur de *Harlay*, Premier Président du Parlement de *Paris;* ce qu'il dit à Monsieur d'*Argenson* me paroît bien joli, & j'aime cette maniere de parler laconique qui dit beaucoup en peu de paroles: on dit que toutes celles de M. de *Harlay* sont des sentences qu'on recueillera pour les donner quelque jour au public: mais je vous serai bien obligée si vous voulez avant cela me faire part de quelques-uns de ses dits. On m'a fait ici cent questions sur son chapitre, & je n'ai pas pu répondre à toutes; je ne l'ai connu que Procureur-Général, fort dévot, ou du moins voulant paroître tel: tout ce que je sais, c'est que lorsque l'on défendit la Comé-

die du Tartuffe, *Moliere* parut sur le Théâtre, dans le moment qu'on devoit commencer la Piece, & dit à toute la foule qui étoit assemblée pour en voir la représentation : *Messieurs, nous avions résolu de vous donner aujourd'hui le* Tartuffe, *mais M. le Procureur-Général ne veut pas qu'on le joue.* On prétend que cette équivoque fit pour le moins autant de plaisir que la Piece même en auroit pu faire : *Moliere* y trouva celui de la vengeance, sans craindre celle du Magistrat, qui ne pouvoit pas se plaindre sans convenir en quelque maniere du fait, & sans faire voir qu'il s'étoit reconnu lui-même là-dedans ; voilà tout ce que je sais de M. de *Harlay* : je crois qu'il vous sera aisé de m'en apprendre davantage, & je vous en supplie. On est fort dévot dans cette Ville ; & ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle *Toulouse la sainte* ; mais c'est une sainteté un peu à l'Espagnole, c'est-à-dire, que pendant qu'on tient un chapelet dans une main, on coupe les bourses avec l'autre. Les Dames sont fort régu-

lieres à entendre la Meſſe ; elles vont ordinairement à l'Egliſe des Carmes, qui eſt le rendez-vous du beau monde ; là les amans ſe mettent à genoux aux pieds de leurs Maîtreſſes, qui leur parlent en faiſant ſemblant de lire des prieres, & leur diſent toute autre choſe que ce qui eſt dans les livres qu'elles tiennent dans leurs mains. Il y a des femmes qui, ſous prétexte de dévotion, ſe gendarment contre l'Opéra & la Comédie, & ne font pas ſcrupule de paſſer les jours & les nuits au jeu : enfin, chacun habille ſa dévotion à ſa mode, & décide des cas de conſcience ſuivant ſon inclination. Pour moi, qui veux me prévaloir du privilege du Pays, & qui n'aime pas le jeu, je ſoutiens hardiment que c'eſt le plus criminel de tous les plaiſirs, & que l'Opéra & la Comédie n'ont rien que de fort innocent ; que le temps & l'argent que l'on donne à ces ſortes de ſpectacles eſt borné, au lieu qu'au jeu on pouſſe quelquefois l'un & l'autre un peu loin, & juſques à gâter ſes affaires & à négli-

ger les plus religieux devoirs : enfin, j'argumente ſi bien là-deſſus, que je puis aller après cela impunément à l'Opéra & à la Comédie ſans déroger à la dévotion ; ce qui fait bien voir qu'on n'eſt dévot ici que par grimace, & que *Moliere* y auroit pu trouver bien des originaux pour des Comédies pareilles à celle de ſon *Tartuffe* ; bien des gens prétendent même qu'il l'a pris dans cette Ville, & que c'eſt l'Abbé de *Roquette*, autrement dit l'Evêque d'*Autun*, qui en eſt l'original. Quoi qu'il en ſoit, on ſe pique fort ici d'être dévot, & l'on fait pourtant tout ce qu'on a envie de faire : le petit peuple y eſt de meilleure foi ; mais c'eſt avec tant d'ignorance & de ſuperſtition, qu'on peut dire qu'ils ne ſont non plus Chrétiens qu'en *Eſpagne* & en *Italie*. Il y a même des gens de condition, de ceux qu'on prétend que le monde n'a pas encore gâtés, qui donnent dans les puérilités du Peuple. Je fus l'autre jour chez une Dame de cette eſpece, je la trouvai occupée à la lecture d'un livre que je

jugeai bien n'être point un roman : en effet c'étoient des hiſtoires de pluſieurs Saints & Saintes que je n'avois pas encore l'honneur de connoître : j'y en lus une que je trouvai des plus réjouiſſantes, & dont il faut que je vous faſſe part. Il y avoit dans une Ville d'Eſpagne un Gentilhomme & ſa femme qui vivoient fort dévotement ; ils diſoient tous les jours l'Office de la Vierge, & récitoient le Roſaire, & diſtribuoient une bonne partie de leurs biens aux Moines, pour faire dire des Meſſes pour les pauvres trépaſſés : ils avoient deux enfans, un fils & une fille, qui étoient beaux comme des Anges, & qui ſuivoient parfaitement les traces de ceux qui les avoient mis au monde : on auroit dit que cette maiſon étoit un Cloître ; il y avoit dans chaque chambre une petite chapelle, & au lieu de meubles mondains & de tapiſſeries où l'on voit quelquefois des hiſtoires ſcandaleuſes, les murailles n'étoient ornées que des images de Saints & de Saintes : enfin après avoir vécu ſi ſaintement, ce bon Gen-

tilhomme & sa femme moururent, laissant leurs enfans dans le chemin de la piété : le fils avoit dix-huit ans, & la fille dix-sept; ils s'aimoient tous deux, non-seulement comme freres, mais comme des personnes que la dévotion unit encore plus que le sang : ils résolurent de passer leur vie dans le célibat, & de pratiquer dans leur maison les austérités du Cloître. Mais le diable enragé de ne pouvoir pas les obliger à se perdre, s'avisa de vouloir perdre les autres à leur occasion, & de les mettre en scandale parmi le prochain : il répandit pour cela son venin sur de mauvaises langues, qui accuserent ce frere & cette sœur d'inceste, & semerent une si horrible calomnie dans toutes les maisons de la Ville. Cela fit un si grand bruit, qu'il vint jusques aux oreilles de nos Reclus, & perça au travers de leur solitude. Dès qu'ils apprirent cette triste nouvelle, ils en furent fort affligés, & prierent le bon *S. Ignace* de *Loyola* & la bienheureuse Sainte *Thérese*, de confondre leurs calomniateurs : leurs prie-

res furent exaucées, & ils entendirent une voix qui leur cria d'ouvrir la fenêtre de leur jardin, & qu'ils verroient les ames de ceux qui les avoient injuſtement accuſés; en même-temps ils regarderent & virent un grand arbre tout couvert de vilains oiſeaux noirs, dont il y en avoit plus de mille. Ah! s'écrierent-ils d'abord, faut-il que nous ſoyons cauſe de la perte de tant d'ames? Là-deſſus ils ſe donnerent la diſcipline & ſe mirent encore en oraiſon pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'empêcher toutes ces ames de périr. Leurs prieres finies, la ſœur eut une inſpiration, & dit à ſon frere : mon cher frere, il me vient une penſée. Comme ces malheureux ne ſe damnent que parce qu'ils nous accuſent fauſſement, le ſeul moyen de les ſauver, c'eſt de rendre leur accuſation véritable. Le frere admira l'expédient de ſa ſœur, & dit qu'il falloit qu'elle fût meilleure que lui, puiſque c'étoit elle qui l'avoit trouvée la premiere : & enfin, une ſi pieuſe réſolution ayant été priſe & exécutée, ils eu-

rent ensuite la consolation de voir le même arbre qui avoit été couvert de vilains oiseaux noirs, tout rempli de blancs comme colombes, qui chantoient & faisoient le plus beau ramage du monde. Ils remercierent le Ciel d'un si bon succès, & cet effet de leur charité pour leurs plus grands ennemis, a fait qu'ils ont été béatifiés après leur mort. La bonne dévote à qui le livre appartenoit, ne se sentoit pas de joie de me voir appliquée à le lire; & quand j'eus achevé cette histoire, elle me demanda avec beaucoup d'empressement comment je la trouvois. Je lui dis que le dénouement étoit fort joli, & je voulus après cela lui en dire mon sentiment plus sérieusement, & lui faire connoître que de pareilles légendes ne pouvoient que faire tort à la Religion & donner gain de cause à nos ennemis; mais elle me traita d'hérétique, & me dit que son livre étoit imprimé avec permission & approbation du S. Siege, & qu'ainsi je ne pouvois pas le critiquer sans crime. Je n'eus pas le petit mot à

dire, puisqu'effectivement nous sommes obligés de souscrire à tout ce qui plaît à notre Sainte Mere Eglise; mais je vous avoue que je ne saurois souscrire à toutes ces pauvretés; mais laissons-là ces moralités. L'aventure de Mademoiselle *Lessevin* m'a paru plaisante, & j'en ai bien ri. Celle de Mademoiselle de *B.* m'inspire plus d'indignation que de pitié, & je n'ai pas été fâchée que le diamant se soit trouvé faux pour la punir de son avarice, qui est, selon moi, le plus vilain de tous les motifs qui portent les gens au crime. Il y a ici une jeune & belle personne, d'un caractere tout différent de celui de ces deux Demoiselles; car elle est fort sage & se contente d'inspirer des passions violentes, sans être capable de les contenter : elle a mis depuis peu dans ses chaînes trois personnes de différentes conditions; l'un est Marquis du grand air; l'autre un riche Bourgeois; & le troisieme est son Maître à danser, qu'on appelle *Pradal* : ces trois conquêtes ont servi de matiere à bien des

plaiſanteries, & à des Vers que voici :

Ainſi que le Soleil , deſſus notre Hémiſphere,
Diſpenſe également à tous
La lumiere qui nous éclaire,
Vos yeux, ſi charmants & ſi doux,
Bleſſent, ſans nulle différence,
Le Marquis, le Bourgeois & le Maître de Danſe.
Depuis peu le pauvre *Pradal*
En a ſenti le trait fatal :
Iris, à ſon amour gardez-vous d'être fiere ;
Si vous contentez ſes déſirs,
Vous danſerez d'une maniere
A vous donner mille plaiſirs.

On a trouvé ces Vers aſſez plaiſants ; je ſouhaite qu'ils vous divertiſſent, & je crois qu'il eſt à propos de finir, par un endroit divertiſſant, une Lettre dont la longueur pourroit bien commencer à vous ennuyer. Adieu. Mandez-moi par quel moyen M. de *Chamillart* a pu parvenir à être le Miniſtre de la Guerre & des Finances ; emplois que M. de *Louvois*, avec ſa faveur, n'avoit jamais pu réunir en ſa perſonne, quoiqu'il fût pour le moins auſſi digne de les remplir que celui qui les poſſede préſentement.

A Toulouſe, ce.

LETTRE XXXVIII.

Vous me demandez bien des choſes, Madame : vous voulez que je vous donne le caractere du Premier Préſident, que je vous conte ſes dits, & que je vous apprenne l'origine de la fortune de M. de *Chamillart*. Pour celui-ci, je crois qu'il ne la doit qu'à ſon étoile & à ſon adreſſe à jouer au billard. Le Roi avoit autrefois une fureur pour ce jeu, il y excelloit; & comme il ſe plaignoit un jour de ce qu'il ſe trouvoit peu de perſonnes qui puſſent jouer avec lui, & qui fuſſent de ſa force, M. d'*Armagnac*, ſon Grand-Ecuyer, lui dit : Sire, ſi Votre Majeſté vouloit s'accommoder d'un petit Conſeiller au Parlement, j'aurois l'honneur de lui en préſenter un qui joue parfaitement bien. Le Roi accepta l'offre de M. le Grand-Ecuyer, qui lui mena le lendemain M. de *Chamillart*; & M. de *Chamillart* a ſi bien

bien joué, qu'il a gagné à cela le rang que nous lui voyons tenir & tous les biens qu'il possede : après cela, qu'on nous vienne dire qu'on ne fait pas fortune au jeu; en voilà pourtant une bien brillante qui n'a jamais eu d'autre source. Dès que le Roi eut pris goût au jeu de M. de *Chamillart*, il lui proposa, pour le rendre un peu plus digne de jouer avec lui, de se faire Maître des Requêtes. Le *Robin* se retrancha d'abord sur son impuissance, & Sa Majesté leva la difficulté en lui donnant quarante mille francs pour joindre à l'argent qu'il retira de sa Charge de Conseiller, & avec ce secours il en acheta une de Maître des Requêtes : ensuite il fut fait Conseiller d'Etat; & Madame de *Maintenon* l'ayant pris pour son Intendant, il le devint aussi des Finances, & c'est dans ce temps que je l'ai connu. Il sembloit que sa fortune étoit montée assez haut, & qu'il ne devoit pas espérer d'aller plus loin : mais où n'atteint-on pas quand on est soutenu par Madame de *Maintenon*? Il suffisoit à

M. de *Chamillart* d'avoir eu le bonheur de lui plaire, pour qu'il pût aſpirer à tout : auſſi dès que M. de *Boucherat* fut mort, & que M. de *Pontchartrain* fut fait Chancelier en ſa place, le Roi mit M. de *Chamillart* à celle de M. de *Pontchartrain*, & le fit Contrôleur-Général des Finances, au grand regret de quantité de prétendans, & au grand étonnement de tout le monde : mais Sa Majeſté ſe plaît à la ſurpriſe, & à ſe faire des créatures qui ne doivent leur bonheur qu'à ſon bon plaiſir, perſuadée qu'on y applaudira toujours, quand même on le condamneroit, & qu'on en murmureroit tout bas. Le cas eſt arrivé ſur le chapitre de M. de *Chamillart*, & il s'eſt trouvé des flatteurs qui ont loué le diſcernement du Roi ſur le choix de ce Miniſtre, quoiqu'on fût très-perſuadé qu'il en auroit pu faire un meilleur. M. le Grand-Ecuyer lui-même dit au Roi : Sire, Votre Majeſté voit bien que je lui produis de bons ſujets. Oui, répondit le Roi, & je vous ſuis obligé de m'avoir préſenté autrefois *Chamillart* ; je

ſuis content de lui, & je ne doute point qu'il ne me ſerve utilement. En effet, il fit tout ce qu'il put, dès qu'il ſe vit en place, pour enchérir encore ſur M. de *Pontchartrain*, & à force d'impôts tâcher de faire venir de la finance. Enfin, pour mettre le comble à ſa fortune, M. de *Barbeſieux* s'aviſa de mourir, par les graces d'une petite perſonne qui avoit déjà envoyé le Comte de *Mailly* & quelques autres amans à l'autre monde, par la même route qu'elle fit prendre à M. de *Barbeſieux*, & cela ſans craindre les rigueurs de la Tournelle, puiſquelle ne leur faiſoit perdre la vie que parce qu'ils vouloient bien eux-mêmes courir au trépas avec trop de rapidité. Le Roi jugea à propos d'exiler une perſonne dont les attraits étoient ſi dangereux, & qui auroient pu dépeupler la Cour; & après avoir donné quelques regrets à la perte de M. de *Barbeſieux*, il ſongea à la réparer, en donnant ſes Charges à M. de *Chamillart*; & voilà comment il eſt devenu Miniſtre de la Guerre & des Finances. Ce nouveau ſurcroît de

bonheur ſurprit encore extrêmement la Cour & la Ville ; mais après on fit réflexion, que comme nous vivons ſous un regne tout merveilleux, on ne devoit être ſurpris de rien. En effet, il n'appartient qu'au Roi de faire des miracles, & de rendre un homme, qui n'a jamais été qu'apprentif Magiſtrat, propre à régir l'Etat & à remplir les deux poſtes les plus éminens; nous verrons comment il s'en démêlera, & voilà tout ce que je puis vous dire ſur ſon chapitre. La perſonne qui s'eſt le plus prévalue de la fortune de Monſieur de *Chamillart*, c'eſt Madame *Amelin*, qui eſt une très-jolie femme : ſon mari fut d'abord fait Fermier-Général; & après qu'il eut eu ſoin d'amaſſer bien de l'argent, il eut l'honnêteté de le laiſſer à ſa femme, & mourut fort à propos pour qu'elle pût ſe donner un plus beau nom : elle eſt préſentement mariée au Comte d'*Uſez*. Ce mariage lui donne un grand relief, & elle a donné beaucoup de bien à ce Seigneur, ainſi ils ſe ſont donnés l'un à l'autre ce dont

ils avoient besoin. Voilà ce qu'a produit la protection de M. de *Chamillart*, & voilà, pour prendre les choses dans leur source, ce qu'a produit le jeu de billard. L'autre personne dont vous me demandez des nouvelles, est d'une autre espece; & il s'en faut beaucoup qu'il ne soit aussi redevable aux caprices du sort: il a déjà un nom connu & célebre dans la robe; c'est un homme d'esprit, mais qui s'est fait une espece d'esprit à sa mode, & un style particulier qui le rend original: il est dévot par-dessus le marché, ou soi-disant; & avec sa petite houpe au menton, ses grandes courbettes & son air d'humilité, il est devenu Premier Président, & est très-capable de remplir ce poste: on l'appelle *Harlequin*, c'est-à-dire, *Harlay cinquieme*, & l'on y prétend trouver une équivoque assez plaisante à cause du sérieux comique de ce Magistrat, qui, sans avoir jamais ri, & sans changer de ton, dit les choses du monde les plus plaisantes. Il y a quelque temps qu'un nommé *Tirial*, fils du Maître des

Coches de *Paris* à *Lyon*, se fit Conseiller au Parlement. M. *Roulier*, fils du Maître des Postes de *Paris*, suivit bientôt après son exemple ; & M. le Premier Président, avec son air de gravité, lorsque toutes les Chambres du Parlement furent assemblées, dit tout haut, en adressant la parole à cet auguste Sénat : Messieurs, prenez garde à vous, la Cour ira présentement bien vîte, elle avoit déjà un Cocher, elle vient de prendre un Postillon. Un autre jour il y avoit chez lui un jeune Conseiller, fils d'un Fermier-Général échappé de la mandille : ce jeune homme, en voulant prendre sa tabatiere, laissa voir sous sa robe une culotte rouge ; ce qui n'étoit pas régulier ; & cela donna occasion au Premier Président de lui dire, devant tout le monde : pour cela, Monsieur, il faut avouer que dans votre famille on a bien de la peine à quitter les couleurs ! Ces paroles prononcées d'un ton grave, firent rire tous ceux qui les entendirent, excepté celui à qui elles s'adressoient, qui n'avoit pas les rieurs de son

côté. Lorſque M. d'*Oudyk*, Envoyé extraordinaire de *Hollande*, vint ici après la paix de *Ryſwick*, M. *Boſc*, Maître des Requêtes, lui donna une fête magnifique : la ſcene ſe paſſa au *Roulle*, qui eſt, comme vous ſavez, dehors la Porte *Saint-Honoré* : c'étoit des illuminations qui faiſoient du jardin paroli au Soleil ; tous les arbres étoient autant de luſtres ; il y eut un ſouper magnifique, après lequel on commença un bal qui dura juſques au jour. Tout *Paris* y courut en maſque ; les rafraîchiſſemens y couloient de ſource, & cette fête fut ſi belle, qu'elle coûta cinquante mille francs ; dépenſe que M. *Boſc* pouvoit faire aiſément, parce qu'il eſt fils d'un homme d'affaires de *Montpellier*, qui lui a laiſſé de grands biens ; ce qui donna occaſion à Monſieur le Premier Préſident de dire, avec ſon ſens froid ordinaire, qu'on devoit ſavoir bon gré à cet homme, qui venoit du fond de ſa Province faire les honneurs de la *France*. Ceux qui prétendoient pourtant ſavoir le ſecret, diſoient que M. *Boſc* donnoit

cette fête à Madame de *Montpouillan*, qui étoit venue avec lui de *Hollande*, & qu'il a enſuite épouſée, & qu'ainſi M. d'*Oudyk* n'en étoit que le prétexte. Quoi qu'il en ſoit, cela fournit matiere au bon mot du Premier Préſident : mais ce grave Magiſtrat, qui ſe divertit ainſi aux dépens du prochain, donna un jour à ſon tour bien à rire. Comme il fait fort réguliérement ſa cour, il étoit à *Verſailles* attendant dans une antichambre que le Roi paſſât, afin de le ſaluer ſuivant ſa bonne coutume, & en attendant il ſe tranquilliſoit ſur ſon banc, la tête appuyée contre la tapiſſerie. Un Page qui le vit dans cette attitude, eut la malice d'attacher, ſans qu'on y prît garde, la perruque du Magiſtrat à la tapiſſerie, avec une groſſe épingle ; un moment après on cria : voici le Roi. Le Premier Préſident ſe leva avec empreſſement ; mais ſa perruque reſta où l'on l'avoit attachée ; il parut devant le Roi avec ſon crâne pelé. Il ne ſe déconcerta pourtant pas ; & ſans rien diminuer de ſa gravité, il dit au Roi : je

ne croyois pas, Sire, d'avoir l'honneur de ſaluer aujourd'hui Votre Majeſté en enfant de chœur ! Le Roi eut beaucoup de peine à s'empêcher de rire ; & comme il comprit bien que c'étoit-là un tour de Page, il voulut ſavoir qui étoit celui qui l'avoit fait, & lui ordonna de ne paroître devant lui qu'après en avoir été demander pardon au Premier Préſident. Le Page ſe retira après avoir reçu cet ordre, & attendit qu'il fût minuit pour l'exécuter ; alors il monta à cheval & courut au galop chez le Premier Préſident, où tout le monde étoit couché. On fut bientôt éveillé par le bruit qu'il fit à la porte : tout le quartier en fut ému : les gens du Premier Préſident coururent aux fenêtres, & demanderent pourquoi on faiſoit carillon à cette heure ? Il faut, dit le Page, que je parle à votre Maître, de la part du Roi : on fut avertir le bon homme, qui ſe leva & mit ſa ſimarre de velours ciſelé, pour recevoir en habit décent le Courier que le Roi lui envoyoit : on l'introduiſit en cérémonie dans la ſalle

des audiences ; & quand il fut entré, il ne fit autre chose que dire au Premier Président : Monsieur, je suis ici de la part du Roi, qui m'a commandé de vous venir demander pardon d'avoir hier accroché votre perruque à la tapisserie. Monsieur, dit le Premier Président, sans s'émouvoir, cela n'étoit pas pressé. Le Page s'en retourna après avoir fait tout son tintamarre, & parut le matin au lever du Roi, qui lui demanda s'il avoit fait ce qu'il lui avoit ordonné ? Il répondit qu'oui, & il y eut des gens qui conterent à Sa Majesté de quelle maniere la chose s'étoit passée. Le Roi plia les épaules & dit : cela est bien, Page ! Tout le monde en rit, & le Premier Président ne jugea pas à propos de s'en plaindre. Il fit bien ; car c'est faire un triste personnage que de s'ériger en plaignant, & l'on ne doit jamais se fâcher de ce qui réjouit le Roi : on dit qu'il rit beaucoup de ce double tour du Page. Pour moi, je trouve le dernier encore meilleur que l'autre, quoiqu'ils soient tous deux bien

réjouissans. On est ici tout comme à *Toulouse*; le monde y est partagé en deux classes, celle des esprits forts qui font profession de ne rien croire, & le petit peuple qui croit trop; cependant ces prétendus esprits forts, ou plutôt ces athées, ne laissent pas de faire les hypocrites pour se conformer à l'usage de la Cour; car il faut à présent paroître dévot, si l'on veut y faire sa fortune : mais comme il n'y a que Dieu qui ait inspection sur les cœurs, le Roi qui ne veut pas empiéter sur les droits du Souverain, se contente des apparences, ainsi on en est quitte pour feindre comme les nouveaux Convertis. On disoit il y a quelque temps à l'Abbé *B...* qu'il n'obtiendroit jamais aucun Bénéfice, s'il n'avoit pas soin de paroître dévot. Et à propos de cet avis que ses amis lui donnoient, il fit des Vers dont je n'ai su que le commencement :

Enfin, puisqu'il faut que je quitte
Le beau titre de débauché,
Je vais devenir hypocrite,

De peur qu'il me manque un péché,
Et imiter la contenance
De certains dévots d'importance.

Voyez où on en eſt à préſent ! Ce qu'a produit le zele avec lequel Sa Majeſté a voulu que l'on fût gens de bien par force. Le Roi fit dire à la bonne Madame le *Camus Meleçon*, dont je vous ai déjà parlé, pourquoi elle ne venoit pas plus ſouvent à la Cour ; c'eſt, répondit-elle, parce que j'ai toute ma vie eu tant de peur des maſques, que j'avois accoutumé de me renfermer chez moi tous les ans pendant le carnaval ; ainſi comme on eſt toujours maſqué à la Cour, je n'oſe y aller, crainte de rencontrer par-tout ces ſortes de figures. On me contoit encore que le Maréchal de *Bellefonds*, qui étoit un dévot de profeſſion, étant allé à la Meſſe avec un de ſes amis, avec lequel il avoit fait quelque partie de plaiſir ou d'affaires, il eut le malheur de rencontrer un Prêtre qui étoit l'antipode de l'Abbé *Croiſat*, & qui par conſéquent étoit

étoit fort long-temps à dire ſa Meſſe. Le Maréchal, ennuyé de ſa lenteur, ſe tourna vers ſon ami lorſqu'on conſacroit le Calice, & dit à demi bas : ce maraut-là prêche long-temps ſur la vendange ! Voyez ce qu'on doit attendre de pareils dévots ! On ſe donne ici la même liberté qu'à *Toulouſe* ; chacun tourne ſa dévotion à ſa maniere, & donne le ſens qu'il veut aux Ecritures, pour les accommoder au temps & à l'état des affaires : mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ces abus ſe ſont introduits, & l'on me contoit l'autre jour de quelle maniere la Loi Salique avoit été établie en France ; c'eſt quelque choſe d'aſſez plaiſant. Lorſque la ſucceſſion de cette Monarchie tomba en quenouille, le premier Prince du Sang qui prétendoit être préféré à la fille du Roi, eut ſoin de mettre dans ſes intérêts un grand Prédicateur de ce temps, c'étoit l'Evêque d'*Amiens* ; ce Prélat, prêchant devant ceux qui devoient décider de ce différent, prit ſon texte ſur ces paroles : *les Lis ne travaillent ni ne*

filent ; & prouva par bons argumens, que puisque Dieu décidoit que les Lis ne filoient point, on ne pouvoit sans crime les faire tomber en quenouille ; ainsi on décida en faveur du parent au préjudice de la propre fille, & voilà l'origine de la Loi Salique en *France* ; n'est-ce pas quelque chose de beau ? Outre le ridicule que se donnent ici les dévots, il y a une autre espece de gens, aux dépens desquels on se réjouit ; quelquefois ce sont ceux à qui une fortune, pour laquelle on n'auroit pas cru qu'ils dussent être nés, fait tourner la tête. Monsieur *Bechamel*, Intendant de Monsieur, est de ce nombre : vous savez la chanson :

Vive le Roi & Bechamel *son Favori.*

Chanson un peu ironique ; mais qui flatte extrêmement l'amour propre dudit Sieur, qui, parce qu'il a trouvé le secret de gagner du bien, se croit l'homme du monde le plus accompli. Il y a quelque temps que le Duc de

Roquelaure, malin comme chacun le connoît, étant aux *Tuilleries*, dit à quelques Seigneurs qui étoient avec lui : je parie que je vais donner des coups de pied dans le derriere à *Bechamel* que je vois dans la grande allée, & qu'encore il me remerciera. Il n'y manqua pas, il fut l'aborder à grands coups de pieds ; mais il eut soin, en les appliquant, de crier tout haut : te voilà donc, Duc de *Grammont !* il y a deux heures que je te cherche ; après cela, faisant semblant de s'appercevoir de son erreur, il dit : ah ! c'est vous, M. *Bechamel*, parbleu je vous demande pardon ; mais vous ressemblez si fort au Duc de *Grammont*, que je m'y méprends toujours. Comme le Duc de *Grammont* est un Seigneur des mieux faits de la Cour, cette prétendue méprise flatta M. *Bechamel*, & lui donna une grande idée de sa figure ; si bien qu'au lieu de se fâcher des coups de pied qu'il avoit reçus, charmé de ce qui les lui avoit attirés, il en remercia mille fois le Duc de *Roquelaure*, & lui dit qu'il lui faisoit

bien de l'honneur. Les Seigneurs qui avoient parié perdirent leur gageure ; mais ils n'y eurent pas de regret, car cette aventure les divertit beaucoup : mais s'il se trouve des sots dans le monde, il s'y trouve aussi quelquefois des gens d'esprit : il est vrai que le nombre en est moins grand ; & c'est aussi ce qui en augmente le prix. Je ne crois pas qu'on puisse avoir l'esprit plus présent en *Gascogne* que l'avoit feue Madame la *Dauphine*, ni qu'on pût répondre plus juste : on dit que lorsqu'elle étoit en couche de M. le Duc de *Bourgogne*, Madame la Princesse de *Conti* entra dans sa chambre avec quelques autres Dames ; mais comme Madame la *Dauphine* paroissoit assoupie, elles n'oserent avancer, & Madame de *Conti* dit en s'en retournant aux Dames qui l'avoient suivie : voyez Madame la *Dauphine*, elle est aussi laide en dormant qu'éveillée ! Quoiqu'elle eût dit cela assez bas, Madame la *Dauphine*, qui ne dormoit sans doute pas bien profondément, l'entendit ; & sans hésiter

un moment, elle répondit à Madame de *Conti*: Madame, si j'étois fille de l'Amour, je serois aussi belle que vous. Madame de *Conti* entendit ce que cela vouloit dire, & s'en plaignit au Roi, qui l'obligea encore d'aller demander pardon à Madame la *Dauphine*, qui étoit dans ce temps plus à la mode qu'elle ne l'a été dans les suites. Un jour le Roi disoit à cette Princesse : vous ne m'aviez pas dit, Madame, que vous aviez une sœur qui étoit très-belle ! il parloit de Madame la grande Princesse de *Toscane* : il est vrai, Sire, répondit Madame la *Dauphine*, j'ai une sœur qui a pris toute la beauté de la famille; mais j'en ai eu tout le bonheur. On dit qu'on pourroit faire un fort joli recueil de tout ce que cette Princesse a dit de spirituel pendant le peu de temps qu'elle a vécu. La tendresse un peu outrée qu'elle a eue pour le Duc de *Baviere* son frere, a été cause qu'elle a passé assez désagréablement les dernieres années de sa vie, & qu'on n'a pas eu beaucoup de regret à

ſa mort. Mais pour quitter un peu toutes ces idées ſérieuſes, il faut que je vous faſſe part d'une aventure qui eſt arrivée au Marquis de *Janſon*, Officier dans les Mouſquetaires. Il étoit à une journée de *Paris*, dans un cabaret, où il ſe faiſoit rôtir un chapon qu'il vouloit manger ſeul dans ſa chambre : l'Abbé *Boileau* qui faiſoit la même route, arriva un peu tard à ce cabaret : l'hôte lui dit que tout le monde avoit déja ſoupé, & qu'il ne lui reſtoit rien dans toute ſa maiſon : l'Abbé *Boileau* mouroit de faim ; & regardant le chapon qui tournoit à la broche, avec des yeux de convoitiſe, il auroit dit de bon cœur comme *Arlequin*, plus j'obſerve ce rôt, & plus je le deſire. Il demanda à l'hôte pour qui étoit ce chapon ? C'eſt, dit-il, pour un Monſieur qui veut ſouper dans ſa chambre, & qui eſt arrivé un peu avant vous. Oh ! dit l'Abbé *Boileau*, ce Monſieur ne mangera jamais ce chapon lui ſeul ! Priez-le de trouver bon que je l'aille aider. L'hôte fut dire au Marquis de *Janſon*, qu'il y

avoit un honnête Eccléſiaſtique qui ſouhaitoit de ſouper, & qui le prioit de permettre qu'il eût l'honneur de lui tenir compagnie : Je le veux bien, dit M. de *Janſon*, cela me déſennuyera ; apportez-nous du vin. L'Abbé *Boileau* fut fort content de cette réponſe, & monta dans la chambre du Marquis, qu'il remercia fort de la bonté qu'il avoit de vouloir partager ſon ſouper avec lui. Mettez-vous là, M. le Curé, dit le Mouſquetaire, d'un petit air cavalier : après cela, faiſant toujours le ſouverain : à votre ſanté M. le Curé, dit-il à l'Abbé *Boileau*. (Qui dit *Boileau*, dit un homme d'eſprit, & celui dont il eſt ici queſtion en a infiniment.) Mais comme il avoit beaucoup de faim dans ce quart-d'heure là, il ne ſongea qu'à manger, & ne s'amuſa pas à relever toutes les pauvretés que M. de *Janſon* lui dit. Enfin celui-ci croyant avoir à faire à quelque Curé de Village, & voulant le turlupiner, lui dit : eh ! parbleu, M. le Curé, que je ſache du moins avec qui je bois ce ſoir ; dites-

moi votre nom ? Monſieur, répondit froidement l'autre, on m'appelle *Boileau*. *Boileau !* ah le vilain nom, répliqua M. de *Janſon*, en faiſant toujours l'agréable : fi donc, M. le Curé, il faut vous faire débaptiſer : oh ! de grace, faites-vous donc vîte débaptiſer ; & au lieu de *Boileau*, faites-vous appeller *Boivin* ; car le vin vaut beaucoup mieux que l'eau. L'Abbé, qui commençoit à être ſoul de manger & des ſottiſes du Marquis, lui dit enfin : voulez-vous bien, Monſieur, qu'à mon tour je vous demande avec qui eſt-ce que j'ai eu l'honneur de ſouper ce ſoir ? M. le Curé, dit l'autre, je le veux bien, on m'appelle *Janſon* : *Janſon !* répéta l'Abbé ; ah ! fi, Monſieur, fi, faites-vous débaptiſer, & au lieu de *Janſon*, faites-vous appeller *Jean-farine* ; ce nom vous conviendra mieux, & la farine vaut encore mieux que le ſon. M. de *Janſon* connut bien à qui il avoit à faire, & n'eut garde de demander ſon reſte. L'Abbé conta l'aventure dès qu'il fut de retour à *Paris* ; on en rit beaucoup, & la choſe fut

bientôt publique. Comme le Marquis de *Janſon* joue un vilain rôle, & qu'il n'entend nullement raillerie là-deſſus, il a déjà mis l'épée à la main contre ceux qui en ont voulu plaiſanter avec lui. Voilà ce que l'on s'attire quand on eſt trop fier, & que l'on s'aviſe de mépriſer les gens qu'on ne connoît pas, & de juger d'eux par leur équipage ou par leur habit! Voilà le défaut dans lequel on donne quand on n'a pas l'eſprit de diſcernement! Les gens de bon ſens aimeront toujours mieux pêcher par faire trop d'honnêtetés à ceux qui ne le méritent pas, que de manquer à en faire à ceux qui le méritent; ainſi le parti le plus sûr eſt de faire honnêteté à tout le monde. Le Roi a donné une Lieutenance-Générale de la Province de *Champagne* au Marquis de *Segur*, autrefois ſi connu ſous le nom de beau Mouſquetaire; c'eſt encore un homme très-bien fait, quoiqu'il ait une jambe de moins, car il en perdit une dans la derniere guerre, à la bataille de la *Marſaille*: ſon aventure a fait trop de

bruit pour que vous n'en ayez pas entendu parler : cependant, comme vous pourriez ne l'avoir ſue que confuſément, pour vous épargner la peine de me la demander, je m'en vais vous la conter. Il n'y a pas long-temps qu'on m'en a fait le détail, & j'en ai les idées toutes récentes. Le Marquis de *Segur* étoit un cadet de *Gaſcogne*, de fort bonne maiſon, mais beaucoup plus fourni de vieux parchemins & titres de Nobleſſe, que de louis. Ses parens l'envoyerent tout jeune à *Paris* ; il entra dans les Mouſquetaires ; & comme ſa bonne mine étoit tout ſon appanage, il ſongea à la mettre à profit, donna dans la galanterie, fit mille conquêtes, autant ou plus d'infidélités, & il ne fut bientôt d'autre bruit que du beau Mouſquetaire. Lorſque la Cour fut à *Fontainebleau*, comme il étoit obligé de reſter à *Nemours* avec la Compagnie, il chercha à ſe faire un amuſement dans ce quartier, & fut voir l'Abbeſſe de la *Joye*, dont le nom étoit de véritables armes parlantes ; car c'étoit une jeune Non-

nette, belle & charmante, qui ne respiroit que la joie & le plaisir. Le beau Mousquetaire ne manqua pas d'être de son goût; elle le reçut le mieux du monde, le pria de revenir, & l'intrigue fut bientôt formée. Le Cavalier s'entendoit à merveille à inspirer de l'amour, & s'avisoit rarement d'en prendre; car c'étoit un vrai Héros à la moderne, qui n'étoit pas assez fou pour suivre les traces des Amadis & des Celadons. Outre les agrémens de sa personne & de son esprit, il avoit eu soin de joindre beaucoup d'acquit à un très-beau naturel; il avoit mille belles qualités, savoit danser, chanter, & jouoit si divinement du Luth, que l'on peut dire que ç'a été l'instrument de toute sa fortune : ce fut par-là principalement qu'il gagna le cœur de la jeune Abbesse; elle vouloit qu'il en jouât continuellement auprès d'elle, & ensuite elle souhaita d'en jouer aussi. Il s'offrit fort obligeamment de lui montrer, & ne manquoit pas de se rendre tous les jours au parloir pour lui donner leçon. La

Dame ouvroit une petite grille pour pouvoir faire paſſer le Luth, & le beau Mouſquetaire tâchoit de lui faire entendre de ſa place la maniere dont elle devoit s'y prendre : mais comme ces ſortes de choſes s'apprennent bien mieux par démonſtration que par raiſonnement, il dit un jour à la belle Abbeſſe, que s'il avoit pu lui montrer de plus près , elle en auroit appris bien plus vîte, & la pria de permettre qu'il fût auſſi heureux que ſon Luth , & qu'il lui fût permis de paſſer par la petite grille : La belle crut d'abord la choſe impoſſible, parce qu'il n'y avoit place que pour faire entrer quelques livres, ou quelques boëtes , ou des choſes à-peu-près de cette groſſeur ; mais le Cavalier qui avoit la taille fine & le corps très-ſouple, trouva le ſecret de paſſer ſans beaucoup de peine. Il plaçoit alors lui-même les doigts de la Dame ſur les cordes du Luth, & ſe donnoit tous les ſoins imaginables pour en faire une bonne écoliere. S'ils s'en fuſſent tenus-là, il n'y auroit eu que plaiſir : mais l'éco-

liere

liere étant devenue maîtreſſe, leurs tendres accords eurent bientôt des ſuites embarraſſantes. Le beau Mouſquetaire ne s'en embarraſſa pas beaucoup; il revint à *Paris* lorſque la Cour partit de *Fontainebleau*, & laiſſa à la Dame le ſoin de ſe tirer d'affaires comme elle le pourroit; elle prit le ſeul parti qu'elle pouvoit prendre, qui étoit de feindre quelque maladie pour ſe faire ordonner des eaux: les Religieuſes n'y font pas autre choſe, & c'eſt là leur grande route. Notre Abbeſſe prit celle de *Verſailles*, pour delà aller au lieu qu'elle avoit choiſi pour mettre ſon petit Embrion au monde, & où elle comptoit pouvoir parfaitement bien ſe cacher; mais il ſe trouva qu'elle n'avoit pas bien compté; il y eut erreur de calcul, & *Verſailles* fut le théâtre où cette ſcene ſe paſſa; la Dame y fut priſe par ſes douleurs, & il ne lui fut pas poſſible de porter ſon paquet plus loin, ni d'empêcher que ſon aventure ne fût ſue. Le Duc de *S. A...* qui ne croyoit pas y avoir autant de part qu'il y en avoit,

fut le premier qui vint la conter au Roi, charmé de trouver occasion de divertir Sa Majesté : mais la *Feuillade*, qui étoit venu dans la même intention, & qui étoit fâché que le Duc de *S. A...* l'eût prévenu, trouva bientôt le moyen de s'en venger & de lui rabattre son caquet, en lui apprenant le nom de la Religieuse. Le Duc de *S. A...* n'eut pas les rieurs de son côté, dès qu'il sût que c'étoit sa fille ; sa confusion & son embarras étoient encore plus propres à réjouir le Roi, que l'histoire qu'il venoit de lui faire. Comme il avoit été lui-même le premier à découvrir la honte de sa fille, il n'y eut plus moyen de la cacher, & il fallut qu'elle subît la peine. On lui ôta son Abbaye, & elle fut enfermée pour le reste de ses jours dans un Couvent, où tout ce qu'elle a pu emporter pour sa consolation, a été le Portrait de M. de *Segur* qu'elle aime toujours ; il est peint en Sainte *Cecile* joüant du Luth, & c'est l'objet de toutes ses dévotions. On dit que c'est à cette Dame que l'on doit ces Lettres si

passionnées qui ont paru dans le monde sous le nom de *Lettres Portugaises*. On prétend que c'est l'Abbesse de la *Joye* qui les a écrites à Monsieur de *Segur*; & que c'est pour dépayser la scene, qu'on a supposé qu'elles venoient de *Portugal*. Quoi qu'il en soit, comme ce qui fait le malheur de l'un, fait quelquefois le bonheur de l'autre, la disgrace de l'Abbesse de la *Joye* causa la fortune de M. de *Segur*. Le Roi voulut voir ce beau Mousquetaire: il le trouva à son gré, lui fit mille biens en faveur de sa bonne mine; & au lieu d'être puni pour avoir profané un Couvent, & pour toutes les autres circonstances de cette galanterie, il en a au contraire été récompensé: puisqu'outre la faveur du Roi, que son aventure lui a procurée, elle lui a encore fait faire un mariage très-avantageux: car la fille d'un Fermier-Général, qui avoit de grands biens, eut la même curiosité que le Roi avoit eue, & cette curiosité eut à-peu près le même succès. M. de *Segur* plut à la Demoiselle, qui l'épousa bientôt après,

& le fit grand Seigneur par la quantité de biens qu'elle lui apporta en mariage : elle voulut ſur-tout avoir ce Luth ſi célebre dans l'hiſtoire de ſon époux ; & je le vis encore l'autre jour chez elle, où j'étois allée paſſer la journée avec d'autres perſonnes de ma connoiſſance. Voyez, Madame, ce que c'eſt que les caprices du ſort, & ſi l'on n'a pas raiſon de dire que le gibet n'eſt jamais que pour les malheureux ! Une pareille aventure auroit entraîné tout autre que M. de *Segur* dans le précipice, & l'auroit fait périr ſous la rigueur des Loix, ou par le reſſentiment des parens de l'Abbeſſe : mais au contraire il en ſort triomphant, & elle ne lui a procuré que des biens & des honneurs. Après cela, je défie les Politiques les plus habiles de pouvoir prendre des meſures juſtes ſur leur fortune ! Et le plus court eſt de ſe laiſſer mener en aveugle par cette aveugle Déeſſe. Mais l'aventure du beau Mouſquetaire me fait ſouvenir d'une plaiſante choſe qui arriva à M. le Duc de *Bourgogne*, lorſqu'il étoit en-

core enfant : on lui donna le nom de Mousquetaire pendant quelque temps pour la forme, & il en fit même quelques fonctions : le Roi lui avoit donné le choix des deux compagnies : il avoit voulu entrer dans celle des Noirs, parce qu'il y avoit quelques Princes avec lesquels il étoit bien aise d'apprendre à faire l'exercice : mais quelque temps après il eut occasion de se repentir de son choix ; car son tour étant venu d'aller demander l'ordre au Roi, avec un Mousquetaire gris, M. de *Montpertuis* ordonna à celui-ci de prendre la droite sur M. le Duc de *Bourgogne*, & de ne pas lui céder le pas, parce que la compagnie des Mousquetaires gris, que M. de *Montpertuis* commande, a le pas devant celle des Noirs. M. le Duc de *Bourgogne* fut un peu mortifié de ce petit déboire : le Roi l'en railla, & lui demanda s'il ne vouloit pas changer de compagnie. Et le Prince, après y avoir un peu pensé, s'avisa d'un expédient pour concilier les choses, & dit au Roi, qu'il vouloit être Mousquetaire gris &

noir à l'avenir, & que pour cela il prioit Sa Majesté de lui faire donner un cheval pie. Le Roi rit beaucoup de cette saillie, que tout le monde admira. Vous en rirez aussi, si vous le jugez à propos; & cependant je suis. *A Paris ce*, &c.

LETTRE XXXIX.

J'AI lu votre derniere Lettre avec bien du plaisir, Madame, & je vous avoue que j'ai ri de bon cœur de l'aventure du *Marquis* de *Jean-farine*. Franchement je ne l'attendois pas-là, & je sais bon gré à l'Abbé *Boileau* d'avoir su ainsi lui rabattre son caquet : voilà à quoi sert l'esprit! Quand vous m'avez conté cette histoire, j'ai cru d'abord que vous m'alliez parler de celle de M. de *Pertuis*, Gouverneur de *Menin*; elles y ont quelque rapport, & cela commence à-peu-près de même; car M. de *Pertuis* revenant de *Flandres* à

Paris, arriva à *Senlis* si tard, qu'il ne se trouva plus rien pour lui dans le cabaret où il étoit logé : il n'y avoit pour tout bien qu'un dindon à la broche, qu'on lui dit être vendu à un honnête homme qui vouloit souper seul dans sa chambre : eh ! mon Dieu, dit M. de *Pertuis*, cet honnête homme ne sauroit manger ce dindon lui seul, priez-le de trouver bon que je lui aide, puisqu'aussi-bien, d'honnête homme à honnête homme il n'y a que la main, & que jamais honnête homme n'a eu tant de faim que j'en ai ce soir. L'hôte s'acquitta de sa commission, & rapporta à M. de *Pertuis* qu'il feroit beaucoup d'honneur à ce Monsieur, & que pourvu que cela ne lui fît pas de peine, il étoit le maître de souper avec lui. M. de *Pertuis*, charmé d'une réponse si favorable, courut à la chambre de l'*Inconnu*, qu'il trouva lisant auprès du feu : il le remercia d'abord fort gracieusement du plaisir qu'il lui faisoit ; & à la maniere des gens de guerre, qui est de faire bientôt connoissance, l'embrassa, l'appella son

ami; & comme il lui trouva beaucoup d'esprit & des manieres fort polies, il prit pour lui ce qu'on appelle une belle passion. L'*Inconnu* répondit à tous ses empressemens, mais d'une maniere un peu réservée, se tenant toujours sur le ton respectueux. M. de *Pertuis* n'eut garde de lui demander son nom; mais comme il sut en causant qu'il faisoit son séjour à *Paris*, il le pria de vouloir bien lui faire l'honneur de venir manger la soupe chez lui, lui dit où il logeoit, & qu'il étoit M. de *Pertuis*. L'*Inconnu* accepta l'offre. M. de *Pertuis* crut qu'il ne falloit pas pousser la curiosité plus loin, & attendit, pour la satisfaire, que son nouvel ami lui tînt la parole qu'il venoit de lui donner: cependant, le verre à la main, ils parlerent des sciences en gens qui s'y entendoient. M. de *Pertuis* étoit charmé de son *camarade*: ils passerent une partie de la nuit à table, & enfin on se sépara le lendemain avec mille protestations d'amitié & promesse de se revoir à *Paris*, où M. de *Pertuis* alloit, pendant

que l'autre ſuivoit la route de *Flandres*. M. de *Pertuis* attendoit avec impatience qu'il en revînt, comptant qu'il ne manqueroit pas à ce qu'il lui avoit promis; mais il l'attendit vainement, & il s'étoit paſſé plus de ſix mois ſans qu'il en eût entendu parler, lorſqu'il le rencontra ſur le Pont-neuf. M. de *Pertuis* fit d'abord arrêter ſon caroſſe, & ſans faire aucun compliment à trois Seigneurs de ſes amis qui étoient avec lui, il courut ſauter au cou de celui-ci, & vouloit à toutes forces le faire monter lui cinquieme avec eux pour les mener tous dîner chez lui. L'*Inconnu* prétexta une affaire pour s'en défendre, & ſe déroba par-là aux careſſes de M. de *Pertuis*, qui fut bien étonné, quand il entra dans ſon caroſſe, d'apprendre que c'étoit au *Bourreau* de *Paris* à qui il venoit de les faire : cela ralentit un peu ſon ardeur; mais ne l'empêcha pas de dire que cet homme avoit de l'eſprit infiniment, & les meilleures manieres du monde. Ainſi la Souri de la *Fontaine*

n'avoit pas tort quand elle disoit à son fils :

> Gardes-toi, tant que tu vivras,
> De juger des gens sur la mine.

Mais à propos des gens d'esprit, on me contoit à *Nîmes* qu'un Savant, nommé M. *Graverol*, avoit fait connoissance avec quelque chose de pire que le *Bourreau* de *Paris* : l'aventure vous paroîtra un peu extraordinaire, peut-être même fabuleuse, & je vous assure que j'aurois eu peine à y ajouter foi, si M. *Graverol*, qui ne passoit pour rien moins que pour visionnaire, ne me l'avoit lui-même certifiée. Enfin, le cas est arrivé de nos jours, & est attesté par toute la Ville de *Nîmes* : voici de quoi il s'agit. M. de *Graverol* étoit seul dans son cabinet, sur les deux heures après midi, lorsqu'un Valet lui vint annoncer un étranger qui demandoit à le voir. M. *Graverol* dit qu'on le fît entrer; & le Valet, après avoir donné des sieges, se retira. Dès que l'étranger se vit seul avec M. *Graverol*, il lui dit, dans le

plus beau latin du monde, qu'il avoit oui parler de son savoir, & qu'il étoit venu d'un Pays fort éloigné pour avoir l'honneur de s'entretenir avec lui, & pour raisonner ensemble sur des choses qui ont embarrassé les anciens Philosophes. M. *Graverol* accepta le défi, après avoir répondu modestement aux éloges qu'on lui donnoit, & les sciences les plus relevées furent mises dans le moment sur le tapis. On ne s'en tint pas même long-temps au latin, on parla grec, & dans la suite M. *Graverol*, qui entendoit les langues orientales, fut tout étonné de voir que l'étranger les possédoit si parfaitement, qu'elles paroissoient toutes lui être naturelles ; ainsi charmé de sa conversation, & de peur que quelques fâcheux ne vinssent l'interrompre, il lui proposa un tour de promenade. L'heure étoit propre pour cela, il faisoit beau ; & comme les dehors de *Nîmes* sont enchantés, ils sortirent de la maison dans le dessein de sortir de la Ville par la porte de *la Couronne*, qui conduit à des jardins &

à de très-belles allées ; mais comme M. *Graverol* logeoit aſſez loin delà, il leur fallut traverſer bien des rues : ils parloient toujours en marchant ; & ce qu'il y avoit de ſurprenant, c'eſt qu'on voyoit M. *Graverol* qui geſticuloit & parloit d'action ; d'ailleurs on ne voyoit perſonne avec lui, ce qui obligea quantité de gens de ſa connoiſſance d'aller avertir ſa femme qu'il falloit qu'il rêvât, ou qu'il lui fût arrivé quelque choſe de bien extraordinaire. Elle le fit chercher par-tout, mais inutilement ; il s'étoit éloigné de la Ville, & avoit gagné des allées ſombres, où, à l'abri des importuns, il traitoit du ſublime avec ſa nouvelle connoiſſance. Après avoir épuiſé toute la Philoſophie ancienne & moderne, & raiſonné des ſecrets de la nature, ils parlerent auſſi des ſciences cachées, de la magie & autre choſes ſemblables. L'étranger argumentoit le mieux du monde ; mais enfin comme il outroit un peu la matiere, M. *Graverol* dit : halte-là, Monſieur, le Chriſtianiſme ne nous permet pas d'aller ſi loin,

&

& il faut ſe tenir dans les bornes qui nous ſont preſcrites ! En diſant cela, il fut tout ſurpris de ne voir perſonne auprès de lui. Cependant il étoit au bout d'une allée bornée par une paliſſade qui formoit une eſpece de cul de ſac, ſi bien qu'il falloit néceſſairement, pour en ſortir, retourner ſur ſes pas. Cette ſurpriſe obligea M. *Graverol* à faire un cri d'étonnement, & ce cri fit venir à lui quelques hommes qui travailloient aſſez près à raccommoder des arbres. Ces hommes qui le trouverent pâle & preſque ſans force, lui firent boire un peu du vin qu'ils avoient dans leur calebaſſe, & lui donnerent tous les ſecours qu'ils purent. Il leur demanda s'ils n'avoient pas vu par où étoit paſſé le Monſieur qui étoit avec lui : mais il fut bien ſurpris quand ces bonnes gens lui dirent, qu'ils étoient ſur des arbres lorſqu'il étoit paſſé, qu'ils l'avoient même vu venir de bien loin ; mais qu'aſſurément il n'y avoit perſonne avec lui, & qu'ils auroient même été ſurpris de l'entendre parler ſeul, s'ils n'avoient

cru, comme ils ſavoient qu'il étoit Avocat, qu'il compoſoit quelque plaidoyer. M. *Graverol*, ſurpris du diſcours de ces hommes & de la diſparution de l'étranger, s'en retourna chez lui, où il trouva tout le monde en alarme, ſur l'avis que l'on étoit venu donner à ſa femme. Il conta alors ſon aventure; & toutes ces circonſtances jointes enſemble, firent que l'on publia bientôt dans la Ville que le diable étoit venu voir M. *Graverol*. Lui-même, qui fort honnêtement me conta la choſe comme je viens de vous la rapporter, ſans vouloir cependant conclure, me dit : voilà ce qui m'eſt arrivé, vous en ſavez préſentement autant que moi, & vous pouvez vous-même en juger comme il vous plaira, je n'en ſais pas davantage; tout ce que je puis vous dire, c'eſt que cet étranger étoit fort ſavant & fort éloquent, qu'il raiſonnoit en Philoſophe, & qu'il me paroiſſoit même réglé dans ſes mœurs & dans ſa conduite; après cela je ne ſaurois vous dire qui il étoit, ni vous en donner d'autre définition. Je trouvai

dans la maiſon où M. *Graverol* étoit logé, une jolie petite femme qui me plut beaucoup : elle parloit ſon petit jargon le plus joliment du monde ; & comme les femmes du *Bas-Languedoc* ont des manieres fort aiſées, & qu'on fait bientôt connoiſſance avec elles, je n'eus pas de peine à lier converſation avec celle-là. Ce qui m'engagea encore à m'intéreſſer en elle, fut que la perſonne à qui j'avois demandé qui elle étoit, m'avoit dit que c'étoit la femme d'un Gentilhomme ſeptuagénaire, & que ſa deſtinée étoit aſſez triſte ; cela m'avoit donné envie d'en ſavoir davantage, & dès le ſoir même je ſus toute ſon hiſtoire, que la petite femme ne fit nulle difficulté de me conter. Je ne ſais pourquoi je ne vous en parlai pas dans les lettres que je vous écrivis dès ce temps ; mais puiſque je m'en ſouviens, il faut que je vous en faſſe part à l'heure qu'il eſt. Cette jeune perſonne étoit fille d'un Bourgeois de *Nîmes*, & dès ſa ſeizieme année elle fut livrée à un vieux Gentilhomme qui étoit dans ſa climaté-

rique : l'ambition de ſes parens leur fit faire ce mariage ſi mal aſſorti, & la petite femme y donna les mains par un eſprit de vanité naturel aux perſonnes de ſon ſexe & de ſon âge. On prit un jour pour célébrer cette fête ; & ce jour, qui auroit dû être le plus beau de ceux de la Demoiſelle, eut un deſtin bien différent. L'époux, par des raiſons que je ne veux ni ne dois approfondir, fut dès le matin chez un Apothicaire de ſes amis, & le pria de lui faire une potion cordiale pour le ſoir : il défendit qu'on l'apportât chez lui, de peur de donner occaſion à de mauvaiſes plaiſanteries, diſant qu'il la viendroit chercher lui-même le ſoir. Il n'y manqua pas : mais comme il faiſoit obſcur, & que de peur d'être connu il ne voulut point qu'on apportât de lumiere dans le coin où on lui avoit promis de mettre la bouteille, il la prit à tâtons, & au lieu de celle qui lui étoit deſtinée, il rencontra malheureuſement une copieuſe doſe d'émétique qu'on venoit de préparer pour un malade, auquel ce *qui pro quo* penſa

coûter la vie; car la potion cordiale lui augmenta si terriblement la fievre, que l'on crut qu'il expireroit la nuit. Cependant notre nouveau marié, qui ne se doutoit point de l'échange, après avoir été dans son cabinet vuider sa petite bouteille, vint d'un grand air de confiance se coucher auprès de son aimable épouse : mais dès que les parens & les amis se furent retirés, pour laisser à ces nouveaux mariés toute la liberté que donne l'hymen en pareille occasion, voilà l'émétique qui commença à faire son effet. La petite femme, épouvantée de ce manége, vouloit appeller du secours, & ne savoit que penser de cette aventure; peut-être s'étoit-elle formée d'autres idées de cette nuit; enfin elle se trouva dans un grand embarras : son mari la pria en grace de se taire; elle n'osa lui désobéir, & elle fut toute la nuit sur pied pour lui donner ce dont il avoit besoin, croyant à tout moment le voir expirer par les efforts qu'il étoit obligé de faire. Cela dura jusques à ce que le remede eut achevé d'opérer; &

vers le matin le mari ſe trouvant un peu ſoulagé, commença à ſe repoſer. Il étoit ſi foible & ſi abattu, & ſa femme ſi fatiguée de cette terrible nuit, qu'ils avoient peine à ſe ſoutenir l'un & l'autre; ſi bien que quand on entra pour leur ſouhaiter le bon jour, on attribua leur abattement à une cauſe très-différente. Le marié n'eut garde de vouloir tirer les gens de cette erreur, & de peur que la Dame ne fût plus ingénue que lui, il lui donna dix louis pour l'obliger au ſilence, & pour la dédommager en quelque maniere de la mauvaiſe nuit qu'il lui avoit fait paſſer. La petite femme lui dit fort naturellement, que s'il vouloit lui en donner autant tous les matins, elle ſeroit fort contente de lui, & ne lui demanderoit jamais autre choſe. Elle lui promit le ſecret qu'elle lui garda fort religieuſement, & le garantit par-là des railleries auxquelles il auroit été expoſé; il eut ainſi tout le temps de rétablir ſa ſanté. Mais au lieu d'en faire l'uſage qu'il devoit, il s'aviſa de ſe mettre martel en tête. Il

s'imagina qu'une jeune & jolie personne ne se seroit pas donnée ainsi à lui sans répugnance, si elle n'avoit pas eu quelque raison pour cela ; & enfin il porta ses soupçons jusques à croire qu'on l'avoit choisi pour couvrir les fautes d'autrui : les railleries que l'on fait là-dessus aux nouvelles mariées, l'embonpoint de sa femme, tout cela le confirmoit dans cette pensée & lui faisoit croire qu'il y avoit quelque chose sur jeu dont il savoit bien qu'il n'étoit pas auteur ; ainsi pour s'éclaircir de la vérité du fait, il résolut de laisser écouler un certain temps avant d'user des droits que l'hymen lui donnoit sur sa femme, puisqu'aussi bien il en avoit manqué l'occasion dans le temps convenable ; si bien qu'ils vécurent fort honnêtement ensemble, sans que personne s'apperçût de cette espece de divorce, dont la femme n'avoit garde de se plaindre. Mais lorsqu'après plusieurs mois le mari, convaincu de l'injustice de ses soupçons, voulut changer de maniere avec sa femme, il la trouva tout-à-fait rebelle

à ses desirs. Quoi ! dit-elle, Monsieur, c'étoit donc par malice que vous en usiez ainsi ? Je croyois que c'étoit par impuissance, & j'avois la discrétion de ne pas m'en plaindre ; mais à l'heure qu'il est que votre mauvaise volonté m'est connue, je vous déclare que vous devez vous résoudre à vous passer toute votre vie de ce dont vous avez bien pu vous passer volontairement pendant neuf mois : j'ai pris mon parti là-dessus, prenez le vôtre ; vivons honnêtement pour ne pas donner à rire au public, & croyez que quoi que vous puissiez faire, rien au monde ne sera capable de me faire changer de résolution. Le mari fit tout ce qu'il put pour la faire revenir ; mais il n'y eut pas moyen : il eut enfin recours au pere & à la mere, qui voulurent en vain interposer leur autorité là-dedans, la petite femme fut toujours inexorable ; & comme cette affaire commençoit à devenir publique & à réjouir les indifférens, les parens trouverent à propos, pour la terminer, de séparer ces deux personnes. La sépa-

ration ſe fit de concert ; la petite femme retourna chez ſon pere où elle a toujours reſté depuis : ſon mari lui paye une penſion tous les ans, & les choſes en ſont demeurées-là, ſans qu'il y ait jamais eu moyen de les raccommoder. Voilà ce qui arrive aux maris qui n'ont pas toute la confiance qu'ils doivent avoir en leurs femmes. On n'en doit point épouſer à moins qu'on ne l'eſtime ; & quand on eſtime une femme, il n'eſt pas permis de la ſoupçonner. Enfin la bonne foi eſt la choſe du monde la plus néceſſaire dans le mariage, & je ne ſaurois m'empêcher de louer là deſſus la conduite de M. le Marquis *M...* Lieutenant de Roi de cette Province. Il avoit une femme dont la conduite ne paſſoit pas pour la plus réguliere du monde, & cela avoit obligé ſes parens & les perſonnes qui prenoient intérêt en lui, à l'avertir de ce qu'on en diſoit dans le monde, afin qu'il pût y remédier : toute la famille s'aſſembla pour cela ; & après une mûre délibération, on choiſit un de ceux qui compoſoient

l'aſſemblée, & on le chargea de porter cette déſagréable nouvelle au mari : le Gentilhomme qui connoiſſoit l'humeur du Marquis, & qui ſe voyoit chargé d'une fâcheuſe commiſſion, ne ſachant comment s'en acquitter, s'aviſa de le faire indirectement. Monſieur, dit-il au Marquis un jour qu'il étoit ſeul avec lui, je ſuis dans un grand embarras. Je ſuis obligé d'avertir un mari de prendre garde à la conduite de ſa femme, qui n'eſt pas la plus réguliere du monde ; l'intérêt que je prends en lui m'oblige en quelque maniere à lui en donner avis, j'ai même ordre de le faire, & toute une famille aſſemblée m'a donné cette commiſſion ; cependant, comme je trouve la choſe un peu délicate, & que ces ſortes d'avis ne ſont pas toujours bien reçus, je n'ai voulu encore rien faire là-deſſus ſans vous avoir conſulté. Vous êtes homme de bon conſeil, je vous prie, dites-moi ce que vous feriez ſi vous étiez à ma place ? C'eſt ſelon, répondit le Marquis, c'eſt à vous à connoître l'humeur de l'homme à qui vous

avez à faire ; mais je sais bien ce qu'il feroit s'il étoit de la mienne ; car pour moi je vous déclare qu'en pareil cas je répondrois par un coup de pistolet, & que je brûlerois sur le champ la cervelle à Monsieur le donneur d'avis. Oh! puisque cela va ainsi, dit le Gentilhomme, je n'ai garde de me risquer, & je rengaîne dès ce moment mon compliment. Je crois, répondit le Marquis, à vous en parler franchement, que vous prendrez le bon parti. Ainsi ces deux Messieurs, qui sans s'expliquer davantage, s'entendoient parfaitement bien, en demeurerent-là, & voilà où l'on devroit s'en tenir si l'on étoit sage, on s'épargneroit le soin de réjouir le public, à qui l'on ne sauroit éviter de donner des scenes quand on fait éclater des choses que l'on a tant d'intérêt de tenir cachées. Un Gentilhomme de ce Pays se feroit épargné bien des chagrins, & peut-être même de fâcheuses affaires, s'il avoit suivi cette maxime, & s'il s'étoit résolu à souffrir de bonne grace ce qu'il n'étoit pas en état d'em-

pêcher : il avoit une jolie femme un peu coquette, qui aimoit à plaire & à se trouver dans les endroits où l'on pouvoit trouver du plaisir ; le bal étoit surtout sa passion dominante ; elle dansoit bien, & son mari, qui craignoit qu'elle ne fît enfin quelque faux pas, lui défendit absolument cette espece d'exercice. La Dame obéit avec peine, & seulement parce que, comme l'on dit, la raison du plus fort est toujours la meilleure ; mais enfin, après s'être fait assez long-temps violence, elle se résolut à tromper son mari à la faveur du déguisement que le carnaval autorise, & fut en masque à un bal pendant la nuit, croyant son époux profondément endormi. Mais comme les jaloux ne dorment jamais bien tranquillement, celui-ci s'éveilla dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, & son mauvais génie lui mit des soupçons dans la tête, qui l'obligerent à se lever & à passer dans la chambre de sa femme pour s'en éclaircir : mais ne la trouvant pas dans son lit, ses soupçons se changerent en certitude.

Ne

Ne doutant point qu'il ne fût trahi, il ne ſongea plus qu'au moyen de ſe venger; & comme il jugea bien qu'il en trouveroit l'occaſion au bal, il les courut tous cette nuit, & s'arrêta enfin dans un lieu où il vit une Dame qui danſoit à-peu-près comme ſa femme, & dans laquelle il crut trouver ſa taille & toutes ſes manieres. Après avoir examiné pendant quelque temps ce maſque, perſuadé que c'étoit-là ce qu'il cherchoit, il s'en approcha animé de rage & de fureur, & lui donna ſur la tête un coup de ſon gant, qu'il avoit eu ſoin de remplir de plomb. La Dame tomba ſur le carreau, étourdie du coup, & ce furieux fut bien ſurpris de voir que ce n'étoit point celle qu'il avoit cru: on la porta chez elle, où elle eſt encore bien malade; & comme cette aventure fut ſue dans le moment, la femme de notre jaloux ne voulant pas s'expoſer à en avoir un pareil, prit le parti de ſe retirer chez ſes parens, d'où elle a intenté procès à ſon mari, diſant qu'il a eu deſſein de la tuer. La Dame qui a

reçu le coup n'a pas manqué d'en faire ſes plaintes en Juſtice : ainſi ce pauvre diable ſe voit en butte entre deux femmes, dont l'une le pourſuit pour l'intention, & l'autre pour l'effet. Je ne ſais comment il ſe tirera de cette affaire ; & voilà de la beſogne pour notre Parlement. Quand il aura décidé le cas, je vous ferai part de ſa déciſion. *A Toulouſe, ce.*

LETTRE XL.

VOUS m'avez conté des choſes bien particulieres dans votre derniere Lettre. La viſion de M. *Graverol* me paroît un peu extraordinaire ; & pour faire paroli à cette hiſtoire, il faut, Madame, que je vous en donne une à-peu-près de même eſpece : c'eſt celle du feu Maréchal de *Faber*, que j'ai eu occaſion de ſavoir ces jours paſſés par une aventure aſſez imprévne. M. *Coſtar*, dont le nom vous eſt apparemment connu, m'ap-

porta l'autre jour un manufcrit qu'il me pria de faire voir à une perfonne de ma connoiffance à *Verfailles*, & de tâcher par fon moyen d'en tirer de l'argent : ce manufcrit étoit les Mémoires de M. de *Faber*, écrits de fa propre main. On auroit autrefois acheté cette piece bien cher ; mais la mifere du temps a empêché qu'on ne l'ait pu vendre fon prix, & j'ai été obligée de le rendre, parce qu'on n'en a pas voulu donner ce qu'il valoit : cependant, pour ma peine, j'ai eu le plaifir de le lire, & j'y ai vu des chofes dont je m'en vais vous faire part. Le Maréchal de *Faber* étoit un Soldat de fortune, fils d'un Libraire de *Sedan*, qui ne devoit qu'à fa bravoure & à fon mérite le Bâton de Maréchal dont le Roi l'avoit honoré, & qui, de ce haut dégré de gloire où il étoit monté, n'avoit pourtant jamais perdu de vue fon origine. Bien loin de fe faire faire une généalogie à la mode, qui lui donnât des Souverains pour ancêtres, il ne voulut pas feulement accepter un certificat de Nobleffe, quoi-

que ces ſortes de preuves ſoient néceſſaires lorſqu'il s'agit d'être fait Cordon bleu ; & dit naturellement au Roi, qu'il aimoit mieux ne pas recevoir l'honneur que Sa Majeſté vouloit lui faire, que de l'acquérir aux dépens de la vérité ; qu'il n'étoit pas né Gentilhomme, qu'il croyoit l'être devenu, & qu'il ne vouloit ſe donner que pour ce qu'il étoit. Vous pouvez croire que de ſi beaux ſentimens lui firent bien autant d'honneur dans l'eſprit du Roi, qu'en auroit pu faire la naiſſance la plus illuſtre. Mais la juſtice que Sa Majeſté rendit à M. de *Faber* lui attira bien des envieux : chacun murmura contre une fortune auſſi brillante, & l'on prétendit que le Maréchal ne l'auroit jamais pouſſée ſi loin, ſi le diable ne lui avoit aidé. Comme j'étois prévenue de cette opinion, je cherchai dans les manuſcrits dont je viens de parler, quelque choſe qui pût ou la détruire, ou la fortifier, & voici tout ce que j'ai pu trouver qui ait quelque rapport à cela. M. de *Faber* dit, dans un endroit de ſes Mémoires,

qu'un ſoir étant dans ſon lit il s'endormit après avoir fait de longues & ſérieuſes réflexions ſur ce que nous ſommes, ce que nous avons été, & ce que nous devons devenir, & qu'au milieu de ſon ſommeil il entendit tirer les rideaux de ſon lit ; que s'étant éveillé par ce bruit, il vit dans ſa ruelle une eſpece d'homme d'une figure un peu extraordinaire ; qu'il le queſtionna, & qu'il fut ſurpris de la maniere dont cet homme répondit à toutes ſes queſtions ; qu'enfin, après lui avoir demandé bien des choſes, il voulut ſavoir ſon ſentiment ſur l'origine du monde ; & que ce ſavant lui dit de s'en tenir à ce que *Moyſe* a écrit là-deſſus, & que la choſe eſt arrivée tout comme il l'a rapportée dans la *Geneſe*. M. de *Faber* s'eſt interrompu dans cet endroit, & a laiſſé quelques feuilles de papier en blanc, apparemment pour achever d'écrire cette converſation nocturne, & l'on ne peut pas juger, par ce qu'il en dit, ſi celui avec qui il l'a eue étoit un Ange ou un diable ; il n'en parle même plus dans la

ſuite de ſes Mémoires, & paſſa à des expéditions militaires & à d'autres aventures. Ceux qui croient aux génies n'auront pas de peine à ſe perſuader que c'étoit celui du Maréchal, qui après l'avoir ſervi utilement, venoit faire connoiſſance avec lui & recevoir les remercîmens qui lui étoient dûs. Quoi qu'il en ſoit, voilà ce que j'ai lu, & ſur quoi vous pouvez compter : après cela on a compoſé une hiſtoire, ou plutôt une fable, pour confirmer les bruits que l'on avoit fait courir du commerce que M. de *Faber* avoit avec le diable : car comme on avoit dit qu'ils avoient fait un traité enſemble, on publia auſſi que le diable étoit venu au temps marqué, en exécution du traité, ſe faire tenir parole, & voici comment on conta la choſe. On dit que le Maréchal, étant à ſa maiſon de campagne, ſe trouva un ſoir un peu incommodé, & que s'étant mis au lit ſans vouloir rien prendre, il ordonna à ſon Valet de chambre d'ouvrir une fenêtre, & de lui dire s'il ne voyoit point quelque choſe dans la campagne.

Le Valet obéit & répondit qu'il ne voyoit rien : quelque temps après, ſon maître lui fit encore le même commandement, & alors il répondit qu'il voyoit, mais d'extrêmement loin, une petite lumiere comme une bougie : enfin, pour la troiſieme fois il ouvrit la fenêtre, & alors il dit à M. de *Faber*, que la petite bougie approchoit, & qu'elle étoit auprès du Parc. C'eſt aſſez, dit le Maréchal, allez vous coucher & qu'on me laiſſe ſeul. Le Valet obéit : mais comme il étoit inquiet du mal de ſon maître, & du manége qu'il lui venoit de faire faire, il reſta quelque temps à la porte de la chambre, entendit ouvrir la fenêtre & quelque choſe qui fit du bruit comme ſi quelqu'un étoit entré par-là ; enſuite il entendit parler auprès du lit, diſtingua parfaitement bien deux voix qui conteſtoient ſur le plus ou le moins ; mais il n'oſa ſe riſquer à entrer après les défenſes de ſon maître : enfin la diſpute ceſſa, tout le monde parut endormi. Mais le matin, lorſqu'à l'heure ordinaire le valet voulut entrer

dans la chambre de M. de *Faber*, il le trouva au travers du lit la tête en bas & le cou tordu. On ne douta point que ce ne fût le diable qui avoit fait cette exécution, & que la dispute qu'on avoit entendue, n'eût été causée par quelque erreur de calcul & quelque faute d'arithmétique. Enfin ce conte courut tout *Paris*, & il y eut même des personnes de distinction qui donnerent là-dedans, & qui voulurent assister à l'inventaire qui fut fait des effets de ce Maréchal, pour voir si on ne trouveroit point parmi ses papiers ce prétendu traité fait avec le diable : mais il n'y avoit rien d'approchant ; on trouva seulement dans son cabinet deux mandragores d'une beauté achevée. Vous savez, Madame, que les mandragores sont des racines qui imitent la figure humaine : ces deux-là étoient mâle & femelle qui se tenoient embrassés ; & quoiqu'on dût regarder cela comme des raretés qu'un curieux est bien aise d'avoir chez lui, ne trouvant point d'autres preuves de l'alliance diabolique, on ne manqua pas de dire

que les mandragores en étoient le ſceau. Pour moi, je vous avoue que je ne puis aſſez m'étonner comment des perſonnes raiſonnables peuvent avoir la foibleſſe de croire qu'on traite avec le diable. Premiérement je ne le crois pas fort traitable, & je ſuis perſuadée que s'il étoit d'humeur à compoſer, il auroit occaſion de faire un fort grand commerce : car enfin il n'y a guere de joueur qui ne ſe donnât à lui à bon marché lorſqu'il a perdu tout ſon argent; & nous en voyons tous les jours qui dans pareille occaſion le réclament en vain : il trouveroit peut-être auſſi quelques pratiques chez les amans ; & enfin tant de gens qui ſe donnent à lui *gratis*, n'en feroient pas plus de ſcrupule lorſqu'ils y trouveroient leur avantage. Mais quand il feroit vrai qu'on pourroit entrer en compoſition avec lui, je voudrois bien ſavoir de quelle utilité feroit un contrat, & ſi lorſque le diable en voudroit enfreindre les conditions, il ſeroit aiſé de trouver des Huiſſiers pour lui faire ſignifier qu'il doit les obſerver.

Si l'on dit que l'on ne court pas ce risque avec lui, & qu'il est exact à tenir ce qu'il promet, il faut donc aussi s'en tenir à sa parole; & cela étant, il n'est pas besoin de signer des conventions de part ni d'autre: enfin, ce sont des pauvretés qui font honte à notre espece, & dont je rougis pour elle. L'opinion des génies n'est pas tout-à-fait si grossiere; il y a ici bien des gens qui y donnent, & qui prétendent que quelque chose nous avertit de ce qui nous doit arriver, & que si l'on faisoit attention à ces sortes d'avertissemens, on feroit bien moins de fautes qu'on n'en fait. Nous avons une joueuse de profession, qu'on appelle Mademoiselle de *S. Martin*, qui s'est mis dans la tête qu'elle a un génie: cependant elle n'en est guere plus riche, & ce génie n'empêche pas qu'elle ne perde très-souvent son argent: mais elle prétend lui devoir la vie, & que c'est lui qui l'a garantie dn danger où elle fut exposée ces jours passés. Cette Demoiselle n'est ni belle ni jeune; elle a les inclinations d'un homme plutôt que

celles d'une femme ; son métier ordinaire est d'aller, dans toutes les maisons où l'on joue, offrir son ministere, & tailler à la bassette avec une chemise d'homme boutonnée au cou & aux poignets, une robe de chambre abattue, & un bonnet sur la tête au lieu de cornettes & de fontanges : dans cet équipage amphibie on la voit aller de porte en porte, cherchant à jouer, tantôt perdre, tantôt gagner, suivant qu'il plaît au hasard. Il y a quelque temps, qu'étant au Temple chez Madame de *Chaulieu*, la séance ayant duré jusques à trois heures du matin, elle finit enfin, & & Mademoiselle de *S. Martin* se vit obligée de se retirer comme le reste de l'assemblée : elle dit pour cela que l'on avertît ses porteurs : mais lorsqu'on fut venu lui dire qu'ils attendoient au bas de l'escalier, elle se tourna du côté de Madame de *Chaulieu*, & la pria de permettre qu'elle passât le reste de la nuit chez elle : mon génie, lui dit-elle, me défend de sortir d'ici : ainsi il faut, s'il vous plaît, que vous trouviez bon

que j'y reſte. Mais, Mademoiſelle, diſoit Madame de *Chaulieu*, votre génie ne ſait peut-être pas que je n'ai point de lit à vous donner, il devoit avoir remédié à cela : n'importe, Madame, dit Mademoiſelle de *S. Martin*, vous en ſerez quitte pour me faire donner un fauteuil, & j'aime beaucoup mieux reſter au coin de votre feu, que de déſobéir à mon génie. Pendant ce temps-là elle avoit envoyé chercher ſa femme de chambre, qui lui apporta ce dont elle avoit beſoin pour la nuit; enſuite elle la fit mettre dans ſa chaiſe & la renvoya. Cette chaiſe fermoit avec un reſſort, ſi bien que quand on en avoit pouſſé la porte, il falloit que la perſonne qui étoit dedans l'ouvrît, & ceux de dehors ne le pouvoient point. A quelques pas de-là des filoux, qui ſavoient que Mademoiſelle de *S. Martin* avoit joué de bonheur, & qui ne doutoient point qu'elle ne fût dans cette chaiſe avec ſon gain, l'arrêterent; un des porteurs qui voulut faire réſiſtance fut tué, l'autre prit la fuite, abandonnant ſa charge

charge au pouvoir des filoux qui n'en furent pas pour cela plus avancés ; car ils ne purent jamais ouvrir la chaise, & un carosse qui passa assez près delà les empêcha de la rompre, & les obligea à fuir. La chaise étoit cependant renversée ; la femme de chambre évanouie dedans, & le pauvre porteur étendu mort tout auprès, sans que personne s'en apperçût jusques à ce qu'il fut jour : mais alors tout le monde s'assembla autour de la chaise ; on la fit ouvrir, & à force de secours on fit revenir la pauvre femme de chambre de son évanouissement. Elle conta le fait, & cette aventure a mis le génie de Mademoiselle de *S. Martin* en crédit, & augmenta la confiance qu'elle avoit en lui. Il faut que je lui demande de quel sexe est ce bienfaisant génie ; mais je m'imagine qu'il faut qu'il soit féminin : car la Demoiselle est un peu dans le goût de la Comtesse de *Murat*, qui malgré son bel esprit & sa qualité (car elle est petite-fille de deux Maréchaux de France) a été exilée, parce qu'on

prétend qu'elle aime un peu trop son ſemblable. Qui croiroit que cela fît un crime & un crime puniſſable, tant il eſt vrai que la plupart des choſes les plus innocentes, & même les meilleures, peuvent devenir mauvaiſes par le mauvais uſage & l'abus que l'on en fait! La Reine *Marguerite* ſemble vouloir inſinuer dans ſes Mémoires, que *Catherine* de *Médicis* ſa mere avoit auſſi quelque eſpece de génie qui l'avertiſſoit de tout ce qui devoit lui arriver de bien ou de mal, & le public ne s'en eſt pas tenu à cette opinion; car la bonne Dame a été accuſée de la plus noire magie, & d'être en intrigue avec le diable. Mais à propos de la Reine *Marguerite*, je ne lui connoiſſois pas une foibleſſe que des perſonnes, qui ſavent les choſes d'original, me dirent l'autre jour qu'elle avoit, celle de ne pouvoir pas entendre prononcer le nom de mort; & elle chaſſa ſur le champ un Jardinier, qui, ſans y entendre malice, lorſqu'elle lui demanda pourquoi un certain arbre qu'elle lui montra ne fleuriſſoit point, lui répon-

dit : c'eſt, Madame, parce qu'il eſt mort. On dit que cela eſt arrivé dans *l'Oraguais*, lorſque cette Princeſſe étoit en quelque maniere reléguée à *Caſtelnaudary* : comme vous êtes à portée, il ne vous ſera pas mal aiſé de vous éclaircir de la vérité d'un fait qui doit être connu dans ce Pays-là. On m'en conta encore un aſſez plaiſant qui regarde le Roi *Henri IV*. Chacun ſait que ce Prince fut élevé d'une maniere un peu extraordinaire ; & que pendant ſon enfance, il alloit ſans façon manger chez ſes Fermiers, & s'humaniſoit même avec ſes Domeſtiques. Un Jardinier, qui avoit eu dès ce temps beaucoup de part dans ſes bonnes graces, s'aviſa, lorſqu'il apprit qu'il étoit enfin Roi paiſible, d'entreprendre le voyage de *Paris*, pour le voir & renouveller leur ancienne connoiſſance. Il partit pour cela du *Bearn* à pied ; & après une aſſez longue & aſſez pénible route, il ſe rendit enfin aux portes de notre grande Ville : il demanda où logeoit le Roi : on lui dit que c'étoit au Louvre. Il y fut & ſe fit

d'abord annoncer, diſant qu'il étoit du Pays du Roi, & qu'il en étoit venu exprès pour lui rendre viſite ; qu'on n'avoit qu'à dire qu'il étoit un tel, & que le Roi ſeroit bien aiſe de le voir. Sa Majeſté connut effectivement le nom ; mais ne jugeant pas à propos de lui donner une audience publique, comme à un Ambaſſadeur, Elle ordonna qu'on le régalât, & qu'on lui dît d'attendre juſqu'au ſoir, & qu'il le feroit alors entrer dans ſa chambre & lui parleroit en ſon particulier. Le bon homme obéit malgré ſon impatience : mais comme il apprit que le Roi ſoupoit en public, & qu'on pouvoit le voir manger, il voulut toujours ſe procurer le plaiſir de la vue, en attendant mieux, & fut au ſouper avec ſa cape du *Bearn*, ſous les auſpices de l'Officier à qui le Roi l'avoit recommandé. Il fut d'abord charmé de voir ſon cher Prince qui ſe quarroit dans un bon fauteuil, entouré des Seigneurs de ſa Cour, qui ſe tenoient tous debout devant lui. Le bon homme ne ſe ſentoit pas de joie quand il ſongeoit à toute

cette magnificence : il regardoit de temps en temps le Roi, & lui faisoit des mines auxquelles Sa Majesté n'avoit garde de répondre, ce qui scandalisoit un peu M. le *Manant*, qui se souvenoit que les choses n'avoient pas toujours été sur ce pied, & qui ignoroit cette maxime si nécessaire à savoir & à pratiquer, qui nous apprend qu'il faut toujours observer les temps, les lieux & les personnes. Suivant cette regle, le Roi attendit d'être seul dans sa chambre pour faire entrer son *compatriote*, & alors il l'embrassa & lui demanda en *Bearnois*, si ce qu'il voyoit lui faisoit plaisir ? Oui, Sire, répondit le *Jardinier*, tout ceci est fort beau. il n'y a qu'une chose qui me fâche ; c'est qu'il me semble que vous avez pris un peu trop de vanité depuis que vous avez fait fortune. On auroit dit tantôt à vous voir devant tout ce beau monde, que nous ne nous connoissions plus. Le Roi ne put s'empêcher de rire de cette naïveté, qui, prononcée en gascon, a deux fois plus de grace que traduite : il fit mille

careſſes au *Payſan* ; & après l'avoir fait bien régaler pendant quelque temps, & promener par-tout, il lui fit des préſens & le renvoya chez lui. On me contoit encore à propos d'*Henri IV*, qu'un Tailleur *Bearnois*, qui s'étoit établi ici, & qui y avoit gagné du bien, ſe plaignant un jour de la miſere du temps, dit, pour prouver que *Paris* étoit un Pays ingrat : voyez ce qu'il y a préſentement à faire ici, puiſque de tout le *Bearn* il n'y a que deux perſonnes ſeulement qui ayent pu y faire fortune, qui ſont, le Roi *Henri IV* & moi : je ne ſais pas même s'il ne ſe nomma pas lui-même le premier. Quoi qu'il en ſoit, cette ſaillie me fit bien rire l'autre jour lorſqu'on me la conta avec la viſite du *Jardinier*, & je m'étonne qu'étant preſque ſur les lieux vous n'ayez pas ſu toutes ces petites particularités, & que les ſachant vous ne me les ayez pas contées. A certains égards le Tailleur *Bearnois* n'avoit pas tout le tort ; & ſi ſa comparaiſon eût été un peu plus juſte, on auroit pu convenir avec lui, que c'eſt

ici un Pays bien ingrat. Je vis l'autre jour un homme qui prouve parfaitement bien cette vérité ; c'eſt un nommé *Perelongue*, qui croupit depuis près de quinze ans dans les Mouſquetaires noirs, après avoir rendu au Roi un ſervice aſſez conſidérable pour qu'il dût être récompenſé ; car un jour que Sa Majeſté étoit à la chaſſe, ſon cheval ſe cabra, & le Roi auroit été infailliblement renverſé, ſi *Perelongue* qui ſe trouva là ne l'eût pris à ſoi de corps, & ne l'eût arraché à un danger auſſi grand, & qui étoit preſque inévitable. Ceux qui furent témoins de cette action louerent le zele & la hardieſſe de ce jeune homme, qui, ſans faire d'attention au riſque qu'il couroit, au cas qu'il eût manqué de force ou d'adreſſe, ne ſongea dans cette occaſion qu'à ſauver le Roi, ſans s'embarraſſer du reſte. Comme il ne faiſoit que d'arriver de Province, perſonne ne ſavoit qui il étoit. Le Roi lui demanda ſon nom & celui de ſon Pays. Il répondit qu'il étoit de *Bayonne*, qu'on l'appelloit *Perelongue*, qu'il étoit Gentilhom-

me, mais d'une famille plus chargée d'enfans que de biens. Sa Majesté lui ordonna d'entrer dans les Mousquetaires, lui fit compter cinq cens écus, & lui promit de prendre soin de sa fortune : toute la Cour le remercia. Monseigneur lui dit qu'en son particulier il n'oublieroit jamais le service qu'il venoit de lui rendre, & ce pauvre garçon avoit tout lieu d'espérer qu'on feroit quelque chose de considérable pour lui, & que du moins le don de cinq cens écus reviendroit tous les ans : cependant, bien loin d'être une pension, ce n'a été qu'une gratification faite une fois pour toutes, & *Perelongue* est depuis ce temps dans les Mousquetaires, aussi peu avancé que le premier jour. On dit qu'on l'a laissé pour ne pas être obligé de parler d'une aventure qui ne faisoit honneur qu'à lui seul ; car enfin on ne sauroit, sans faire tort au Roi, prétendre qu'il ait eu peur. Les Héros peuvent mourir, mais ils ne peuvent pas craindre ; & on doit supposer que Sa Majesté se seroit bien tirée elle-même de cet

embarras, ſans que perſonne s'en fût mêlé ; d'ailleurs il n'étoit pas fort glorieux pour ceux à qui il confie la garde de ſa perſonne, de permettre que d'autres priſſent le ſoin de ſa conſervation, ni de ſouffrir qu'un inconnu en approchât de ſi près, puiſque, s'il avoit été mal intentionné, il lui auroit été aiſé de tout entreprendre. Ainſi, par toutes ces conſidérations, on a jugé à propos de laiſſer ce bienfait ſans récompenſe : cependant l'aventure n'a pas laiſſé d'être ſue ; on a même fait bien des raiſonnemens là-deſſus : les uns ont dit que le cheval du Roi s'étoit cabré, parce que les mouches le piquoient, & qu'il s'étoit empêtré dans ſon caparaçon ; mais ceux qui donnent dans le merveilleux, ont prétendu qu'un ſpectre s'étoit préſenté au Roi ; que le cheval épouvanté par cette viſion avoit pris le mors aux dents, & que la frayeur dont Sa Majeſté avoit été ſaiſie dans cette occaſion, lui avoit fait abandonner la bride & les étriers. Ce ſont de petits contes auxquels je n'ajoute pas ordinairement beaucoup de

foi : mais ce qu'il y a de sûr, c'est que *Perelongue* a été oublié, & que pour se disculper du crime d'ingratitude, on a dit qu'il en avoit imposé au Roi, en disant qu'il étoit Gentilhomme, & que l'on avoit su depuis qu'il étoit fils d'un marchand. Il a répondu à cela qu'il n'y avoit là-dedans rien de contradictoire, puisque dans les Villes maritimes le commerce ne déroge point : mais quand on veut noyer son chien on dit qu'il a la rage ; ainsi il est inutile de chercher à se justifier, lorsqu'on voit qu'à quelque prix que ce soit on veut nous imputer des crimes. J'ignore de quoi l'on peut accuser un nommé *Lagarigues*, qui n'a pas été mieux récompensé que *Perelongue*, quoiqu'il ait risqué quelque chose de pis pour le service du Roi. Cet homme fut envoyé autrefois en *Hollande* avec douze Dragons pour enlever Paul *Sardan*, originaire de la Ville de *Nîmes*, qui après avoir trempé dans la conspiration du Chevalier de *Rohan*, lorsqu'il l'eut vu manquée, se réfugia en *Hollande*, où on l'appelloit le Comte

de *S. Paul*. *Lagarigues* ſe rendit dans ce Pays avec les hommes qu'on lui avoit donnés, dont tous ne lui furent pas fideles : ſon deſſein fut découvert, ſon projet échoua, on le mit en priſon, & il fut condamné à mort, comme ayant commis un attentat & violé le droit des gens : il fut conduit au lieu du ſupplice, on lui banda les yeux, & le bourreau avoit déjà levé le bras pour lui faire ſauter la tête, lorſqu'on vint apporter ſa grace, que M. le Comte d'*Avaux* notre Ambaſſadeur avoit obtenue du feu Roi, alors Prince d'*Orange* & Stadhouder de *Hollande*. Le bourreau ôta d'abord le bandeau de deſſus les yeux du pauvre *Lagarigues*, & lui offrit de le ſaigner promptement, pour empêcher que la frayeur qu'il avoit eue ne lui causât quelque maladie. *Lagarigues* ne ſavoit où il en étoit; il s'étoit cru mort, il voyoit une foule aſſemblée autour de lui qu'il s'imaginoit être des habitans des champs élyſées. Mais enfin, les Officiers François qui ſe trouverent là, monterent ſur l'échafaud pour

le féliciter ; ils lui prouverent par bons argumens qu'il étoit encore en vie ; ils lui dirent même qu'il ne devoit pas refuser l'offre que le bourreau venoit de lui faire ; que c'étoit un très-habile Chirurgien, & que l'on n'avoit pas en *Hollande* la même horreur que l'on a en *France* pour ces sortes de personnes. M. *Lagarigues* ne voulut pourtant pas se faire saigner, & ne songea qu'à partir au plus vîte d'un pays où il avoit couru un si grand danger. Il vint en Cour, & le Roi lui fit compter une gratification de cinq cens écus une fois payés. Voyez un peu si cela vaut la peine de s'exposer à se faire pendre pour son service ; encore fut-il heureux en ce temps-là, car il fut payé argent comptant ; au lieu que si la chose étoit arrivée à présent, il auroit été obligé de prendre des billets de monnoie, où il y a quelquefois les deux tiers à perdre. C'est la seule monnoie qui ait cours à l'heure qu'il est, & vous comprenez bien que n'étant que de papier, elle ne doit pas être fort de poids : voilà pourtant avec quoi

quoi l'on nous fait troquer notre argent, & où nous sommes réduits : & je ne sais pas si avec de pareilles especes on pourra fournir long-temps aux frais d'une guerre qui paroît furieusement allumée. Je vous ai déjà parlé dans mes précédentes d'un bouquet que Madame le *Camus* donna au Roi le jour de *S. Louis* : je vous ai dit aussi, ce me semble, que Sa Majesté fit présent à cette Dame de son Portrait enrichi de diamans. Madame la Princesse d'*Epinoi* dit là-dessus, par un esprit de jalousie, que le Roi avoit donné ce Portrait, mais que Madame le *Camus*, pour tirer plus de vanité de ce présent, en avoit fait faire la bordure à ses dépens : cela donna occasion à l'Epigramme suivante ; elle est adressée à Madame le *Camus*.

Par l'auguste présent dont ton ame est ravie,
L'invincible Héros qui nous donne la Loi,
Te marque ton estime, *aimable Gustavie* ;
C'est assez pour l'envie
A se déchaîner contre toi.
Ce serpent infernal, qui veut que rien ne dure,
N'ose mettre les dents sur le Portrait du Roi ;
Mais il en ronge la bordure.

Je crois que vous trouverez cette Epigramme de votre goût, & je puis vous assurer qu'elle n'a déplu qu'à Madame d'*Epinoi*. Le Roi, à qui Madame le *Camus* trouva occasion de la faire voir, ne put pas s'empêcher d'en sourire. Voilà, Madame, ce que l'on s'attire quand on n'a pas assez de justice pour rendre aux autres celle que leur mérite demande pour eux. Je ne manquerai pas de continuer toujours à vous mander ce que je croirai le plus capable de nous dédommager de l'éloignement qui est entre vous & moi. Je vous demande la même grace, & suis toujours. *A Paris, ce.*



LETTRE XLI.

Vous vous plaignez ſans doute de moi, Madame, & il ſemble que vous ayez raiſon : cependant il eſt sûr que je n'ai pas tort ; & un voyage ſi fatiguant que celui que je viens de faire, doit vous faire excuſer mon ſilence, puiſque c'eſt ce qui l'a cauſé. Ne l'imputez donc, s'il vous plaît, qu'au changement de lieu, & point du tout à celui de mes ſentimens qui ſeront toujours tendres & ſinceres. Comme j'ai fait la même route que j'avois ſuivie autrefois, je ne vous parlerai pas des lieux où j'ai paſſé en allant de *Toulouſe* à *Nîmes*, de peur de donner dans la répétition ; il ne m'eſt même point arrivé d'aventure en chemin qui vaille la peine d'être racontée ; mais je me ſuis trouvée à *Nîmes* pour être ſpectatrice d'un événement aſſez biſarre. Je vous ai parlé dans mes précédentes des ſoulèvemens

des *Cevennes*, comme d'une chose qui pouvoit avoir des suites fâcheuses ; & la Cour même avoit paru les craindre, puisqu'elle avoit envoyé une armée & des Maréchaux de France contre ces mutins. Les cruautés du Maréchal de *Montrevel* avoient si fort aigri les esprits dans ce pays, qu'il les avoit portés à la rebellion, plutôt que de les en détourner, & son nom y est en horreur. J'ai vu auprès de la Porte des Carmes, les tristes vestiges d'un moulin auquel il avoit fait mettre le feu, ayant su que quantité de personnes s'y étoient réfugiées, & où les flammes consumerent les jeunes avec les vieux, l'enfant avec la mere, & n'épargnerent ni sexe ni condition. Le Maréchal de *Villars*, qui fut envoyé pour relever *Montrevel*, s'y prit d'une maniere toute opposée ; & faisant succéder la douceur à la barbarie, il éprouva la vérité du proverbe, qui dit qu'on prend plus de mouches avec le miel qu'avec le vinaigre ; il laissa délasser les bourreaux des fatigues que son prédécesseur leur avoit

données, il promit grace à tous ceux qui ſe mettroient en état de la mériter; & ſachant, comme dit l'Evangile, qu'il n'y a qu'à mettre la diviſion dans un parti pour le détruire entiérement, il tâcha de gagner quelques-uns de ces gens: il s'adreſſa vainement à un nommé *Roland*, qui commandoit une troupe dans les *hautes Cevennes*, il n'y eut pas moyen de l'ébranler: mais *Cavalier* a été plus traitable, & a accepté l'amniſtie & les récompenſes qu'on lui a offertes. Sa déſertion a ſcandaliſé tous ſes camarades. On lui avoit donné le commandement d'un certain nombre de *Camiſards* qui faiſoient leurs courſes aux environs de *Nîmes*; & quoiqu'il fût très-jeune, ſachant mieux l'exercice de la *pelle*, que celui de la *pique*, (car il étoit *Boulanger* de ſon métier,) on lui déféroit extrêmement, parce qu'il ſe vantoit du don de *Prophétie*, que bien des gens aſſurent encore qu'il a eu: quoi qu'il en ſoit, il diſoit l'avoir; & comme il donnoit tous ſes ordres de la part de Dieu, & qu'on avoit de la foi

pour ce qu'il difoit, il étoit très-bien obéi, & regardé parmi les fiens comme un fecond *Moyfe*. On parloit de lui comme d'un *Héros*, & je vous en ai, je crois, parlé autrefois fur ce pied; cependant on dit à préfent qu'il n'étoit qu'un *zero*; qu'il a été paré des plumes d'autrui, comme le *geai* fe pare de celles du *paon*, & que c'eft à la bravoure de ceux qui le fuivoient qu'il doit toute la gloire qu'on lui avoit attribuée; c'eft ainfi que parlent ceux qu'il a quittés. Le Maréchal de *Villars* & ceux de fa cour, pour faire valoir leur acquifition, & pour élever leur trophée, lui font mille honnêtetés : & comme les uns & les autres doivent être fufpects, j'attends, pour porter mon jugement, que la maniere dont *Cavalier* fe conduira dans les fuites me faffe connoître fon caractere. Il s'étoit chargé d'engager fes camarades à fuivre fon exemple; mais il n'a pu y réuffir : car lorfqu'il fut les trouver pour cela, il fut reçu à coups de fufil, & bien lui valut d'avoir le pied léger. Il eft traité de

déserteur par ceux de son parti, & on lui impute le sang de quelques-uns des Chefs qui viennent d'être brûlés & roués, & celui de *Roland* qui a mieux aimé se faire tuer que de se laisser prendre. On espere que cette guerre civile aura été éteinte là-dedans; & pendant que les Protestans de ces Cantons-là pleurent la perte de leurs protecteurs, *Cavalier* jouit des honnêtetés qu'on lui fait, & se repaît des espérances qu'on lui donne. Il a été régalé dans le Pays par toutes les Puissances, & après y avoir resté quelque temps, il demanda permission d'aller en Cour, disant qu'il avoit des avis à donner de la derniere importance, & dont il ne pouvoit confier le secret à personne. On lui accorda sa demande; si bien que peu de jours après être arrivé ici, je l'y ai vu venir, & vous le verrez apparemment bientôt à *Paris* : tout *Lyon* court en foule au Fauxbourg de *la Guillotiere* pour le voir, & on n'est pas moins surpris que je le fus à *Nîmes* en voyant cette petite figure qui ne paroît pas avoir dix-huit

ans, & qui n'a rien moins que l'air guerrier : car c'eſt un beau jeune garçon, blanc & blond, dont la tête ni les bras ne paroiſſent pas promettre grand choſe, & l'on a peine à s'imaginer qu'il puiſſe déjà avoir fait parler de lui. Les *Huguenots* répondent à cela que *David* n'avoit que ſa *fronde*, & que lorſqu'il gardoit ſes brebis, il ne paroiſſoit peut-être pas plus martial que lui; & moi, comme je l'ai déjà dit, je ſuſpends mon jugement, & j'attends que vous me mandiez celui que vous aurez fait de ſa perſonne, que vous verrez dans peu de jours à *Paris*. Je voudrois ſavoir quel accueil on lui fera; ſi le Roi voudra bien lui parler, comme on dit qu'il s'en flatte, & ſi on aura autant de curioſité qu'on en a eue ici ſur ſon chapitre : car la foule étoit ſi grande autour de ſon logis, qu'on a été obligé d'y mettre des gardes; il en eut auſſi auprès de ſa perſonne, & je ne ſais ſi ce n'eſt point autant pour s'en aſſurer, que pour lui faire honneur, & ſi ce ne ſont pas des chaînes dorées : mais c'eſt

aſſez parler de lui pour le coup. Il n'y a pas moyen de finir cette Lettre ſans vous dire un mot de la Ville où je ſuis, qui eſt une des plus belles du Royaume, & qui, ſelon moi, l'emporte ſur *Toulouſe*. Quoiqu'elle n'ait pas un Parlement, on prétend que c'eſt par politique qu'on n'a pas voulu y en mettre un, de peur de déranger par-là le commerce qui eſt ici floriſſant, & qui ſeroit bientôt détruit ſi Meſſieurs les Marchands ſe mettoient la vanité dans la tête, & achetoient des Charges à leurs enfans, au lieu de les élever dans le négoce. Il y a pourtant une Cour Souveraine des Monnoies, un Préſidial, une Juriſdiction Conſulaire qui eſt très-conſidérable, que l'on tient trois fois par ſemaine dans l'Hôtel-de-Ville, & quelques autres Juriſdictions ſubalternes, quatre Echevins, un Prévôt des Marchands. Le Gouvernement de cette Ville eſt depuis plus d'un ſiecle héréditaire dans la maiſon de Neuville de *Villeroy*. Le défunt Archevêque *Camille* a été revêtu juſqu'à la mort de la

Lieutenance de Roi, & M. le Maréchal la possede depuis la mort de son pere. La situation de cette Ville est très-belle; on voit, avant d'y arriver, quantité de jolies maisons de campagne. Le Château de *Pierre-Encise*, séjour des Criminels d'Etat, bâti sur des rochers escarpés, paroît un lieu de défense en cas de besoin. La riviere de *Saône* traverse la Ville & s'y perd dans le *Rhône* qui en baigne les murailles; il y a de très-belles rues & des quais magnifiques: mais ce qui m'en plaît le plus, ce sont ces montagnes qui forment le plus bel aspect du monde, sur lesquelles on voit de très-belles Eglises, des Couvens d'hommes & de femmes, des arbres & de la verdure, & où, sans sortir de la Ville, on trouve tous les agrémens de la campagne. C'est-là qu'est cette miraculeuse Eglise de *Fourvieres*, célebre par les fréquens Pélerinages qu'on y fait; celle de *S. Irenée*, autrefois Evêque de *Lyon*, le Tombeau des deux *Amans*, tant vanté par M. d'*Urfé* dans son *Astrée*, & qui,

ſi on l'en croit, étoit un aſyle inviolable ſous le Roi *Gondebaut* qui régnoit pour lors à *Lyon* : quoi qu'il en ſoit, tout ce que j'ai pu apprendre de ce Tombeau des deux *Amans*, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui eſt ſur le bord de la *Seine*, entre *Paris* & *Rouen*, c'eſt que celui-ci renferme les corps d'*Hérode* & d'*Hérodias*, qui furent relegués par *Caligula*, Empereur de *Rome*, quelque temps après la mort de Notre Seigneur. Comme cette Princeſſe voulut ſuivre ſon époux dans ſon exil, & qu'elle ſe donna là-deſſus des airs de belle paſſion, on lui a fait l'honneur de lui donner le beau nom d'*Amante*, que celui de femme détruit ordinairement, & elle le garde encore juſques dans le tombeau. Voilà ce que la tradition m'a appris, & ce que je vous donne comme on me l'a donné. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que *Pilate* & *Hérode* ont été exilés preſqu'en même temps ſur les bords du *Rhône*, & que ces malheureux, qui avoient eu part à la mort de Notre Seigneur, y ont fini leur triſte deſti-

née. Il ne me manque plus après avoir vu tout ceci, que de paſſer quelques jours dans les lieux où *Judas* s'eſt pendu ; & je ſuis ſi ambulante, que du train dont je vais, je ne déſeſpere pas d'arriver un jour, en me promenant, du côté de la *Paleſtine*, & je vous avouerai que je n'en ſerois pas trop fâchée. Oh ! ce ſeroit delà qu'il y auroit plaiſir de recevoir de mes Lettres, & que je vous enverrois des relations dignes de votre curioſité. Je n'ai pas encore eu le temps de ſatisfaire la mienne dans cette Ville, ni de voir tout ce qu'il y a de rare ; ainſi vous pouvez eſpérer d'en apprendre une autre fois davantage ; mais il faut me donner le temps de reſpirer ; car *Lyon* n'eſt pas un lieu qu'on puiſſe voir en un jour, c'eſt une eſpece de petit *Paris*, & je n'ai point encore vu de Ville qui lui reſſemblât mieux : j'ai vu cette horloge dont vous avez entendu parler, qui eſt dans l'Egliſe des Comtes de *S. Jean* : c'eſt quelque choſe d'aſſez particulier ; & je m'étonne que quelques ſuperſti-
tieux

vieux idiots ne se soient pas avisés de de dire qu'il y avoit là-dedans du miracle : peut-être que si cette horloge avoit été au pouvoir de certains Moines, ils auroient bien pu donner ce tour à la chose, si on les en avoit voulu croire ; & je m'imagine que c'est comme cela que se sont établis tant de miracles que la simplicité de nos Peres a reçus pour argent comptant. Quoi qu'il en soit, Messieurs les Comtes de *S. Jean* sont trop honnêtes gens pour donner dans ces fraudes pieuses, & tout le monde convient qu'on ne doit le merveilleux de cette horloge qu'à l'adresse de celui qui l'a faite, auquel, dit-on, on fit crever les yeux après qu'il en eut fait une pareille à *Strasbourg*, pour l'empêcher d'en faire davantage. Toutes les fois que l'heure doit sonner, un coq qui est sur le cadran commence par battre des aîles, chante par trois fois ; & après ce petit prélude, on voit ouvrir une petite porte & sortir la Vierge & les Apôtres qui passent en revue. Pendant que l'heure sonne, le S. Esprit

paroît aussi en forme de colombe, & Dieu le Pere au-dessus qui donne la bénédiction, après quoi chacun rentre dans sa niche comme il en étoit sorti, & la porte se referme de la même maniere qu'on l'avoit vue ouvrir; & tout cela se fait par des ressorts, & sans que personne paroisse s'en mêler. Voyez un peu si dans cette Ville de *Suisse* où l'on vouloit faire brûler le pauvre *Brioché* commer sorcier, à cause de ses marionnettes; voyez, dis-je, si on n'auroit pas cru qu'il entroit du miracle ou de la magie dans cette affaire, & si je n'ai pas raison de dire qu'on en a sans doute fait accroire à nos pauvres ayeux, avec tous ces prétendus miracles dont on les a bercés. Mais à propos de merveilleux, on dit qu'on ne voit plus le cabinet de M. de *Servieres* : j'en serois fâchée, car j'avois bien envie de le voir : je m'en informerai mieux, & si je le vois, je vous en dirai des nouvelles : donnez-m'en un peu, je vous prie, de ce qui se passe à *Paris*, & croyez que je suis toujours. *A Lyon*, *&c.*

LETTRE XLII.

JE ſuis fort aiſe d'apprendre que vous vous êtes rapprochée de nous, & j'eſpere, Madame, que n'étant plus qu'à cinq journées de *Paris*, vous voudrez bien y venir faire un tour avant de partir pour la *Paleſtine*. Vous pourrez bien, puiſque vous êtes ſi fort en train de vous promener, faire, chemin-faiſant, un tour aux *Tuilleries*. J'y étois l'autre jour avec Madame D***, à laquelle je liſois votre derniere Lettre, & nous ſongions enſemble à prendre des meſures pour être informées du jour que *Cavalier* arriveroit à *Paris*, & pour pouvoir trouver les moyens de ſatisfaire la curioſité que vous nous aviez donnée ſur ſon chapitre, lorſque nous fûmes interrompues par le bruit d'une grande quantité de perſonnes qui couroient en foule dans la grande allée où nous étions. Je ne ſavois que penſer de ce

concours ; & après avoir caché ma Lettre, je me levai de deſſus le banc où nous étions aſſiſes, & je me mis à fuir ſans ſavoir pourquoi. Je croyois d'abord qu'il y avoit quelque chien enragé : mais enfin je revins de ma frayeur, & je vis, entendant nommer M. *Cavalier*, que le haſard me ſervoit à ma mode, puiſqu'il me l'amenoit ſans que je fuſſe obligée de me donner la peine de l'aller chercher. Il paſſa devant moi entouré d'une cohue qui ne paroiſſoit pas la mieux intentionnée du monde pour lui ; & ſi quelques perſonnes d'autorité ne l'euſſent pris ſous leur protection, & ne l'euſſent fait ſortir au plus vîte par la porte du *Pont Royal*, je ne ſais pas ce qu'il en ſeroit arrivé, & je ne crois pas qu'il lui prenne de longtemps envie de revenir aux *Tuilleries.* Il paſſa tout auprès de moi, & nous ne fûmes pas moins ſurpriſes, Madame D*** & moi, que vous l'avez été, de ſa figure enfantine : & je vous avoue que ſi vous ne m'aviez pas fait ſon portrait, je m'en ſerois formé une toute

autre idée : il ne paroît pas même capable de toutes les cruautés qu'on l'accuſe d'avoir faites : il a une petite phyſionomie aſſez gracieuſe, & il faut avoir beaucoup de foi pour croire qu'il ait eu l'eſprit & le temps de faire parler de lui. Il a été à *Verſailles* & a parlé à M. de *Chamillart*, mais point au Roi : Sa Majeſté a pourtant eu envie de le voir, & on l'a fait trouver ſur ſon paſſage ; le Roi le regarda & plia les épaules. Voilà tout ce que j'en ſais : on lui a donné un Brevet de Lieutenant-Colonel ; on l'envoie au vieux *Briſac*, où la Maréchauſſée a ordre de le conduire, pour le mettre, dit-on, à l'abri des inſultes que la populace pourroit lui faire en chemin. Je ne ſais ce que ce petit garçon doit s'imaginer de ſe voir ainſi traiter en homme d'importance : il croit ſans doute que c'eſt un rêve ; ou, s'il eſt capable de réflexions, il doit en faire à-peu-près de pareilles à celles que faiſoit le lievre dont parle la *Fontaine*, qui paſſant auprès d'un étang, y donna l'alarme aux grenouilles, dans un temps

où le mouvement d'une feuille le faiſoit lui-même trembler & l'avoit obligé à prendre la fuite : je crois que le cas eſt aſſez pareil, & que l'application pourra vous en paroître juſte. Voilà tout ce qu'il y a préſentement de plus nouveau à *Paris* ; ainſi comme je n'ai plus rien à vous dire, & que vous voudriez pourtant bien en ſavoir davantage, je m'en vais emprunter le ſecours d'autrui pour continuer à vous apprendre des nouvelles. Celle que je joins à cette Lettre eſt écrite par une meilleure main que la mienne, puiſque c'eſt par feue Madame *d'Aulnoi*, qui, avant de mourir, avoit confié ce Manuſcrit à une de ſes bonnes amies : ainſi comme on ne l'a pas trouvé dans ſon cabinet après ſa mort, on n'a pu le faire imprimer comme œuvres poſthumes ; & vous pouvez compter que vous allez voir ce que perſonne n'a encore vu ; vous aurez la bonté de m'en dire votre avis en me le renvoyant. Madame *d'Aulnoi* n'avoit fait cet écrit que pour elle-même, & n'avoit nul deſſein, à ce qu'on dit, de

rendre cette aventure publique ; mais comme il paroît que toutes les personnes qui ont part à cette histoire sont mortes, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'on puisse en avoir la clef, je ne me fais pas un scrupule de vous en faire part : peut-être que si Madame *d'Aulnoi* avoit voulu la mettre au jour, elle l'auroit encore revue & corrigée : ainsi vous ne devez pas être surprise si vous ne trouvez pas dans cette petite relation toute la justesse qui est dans ses autres ouvrages. Vous y reconnoîtrez pourtant son style, sur lequel on ne peut pas se méprendre. Je dois vous dire encore que tout y est véritable ; c'est ce que Madame *d'Aulnoi* a dit à son amie, & c'est ce dont cette amie m'a assurée ; ainsi vous pouvez le lire comme une vérité, & non comme un roman. En échange, car vous savez qu'on ne fait rien pour rien dans la vie, je vous prie de me faire l'histoire de *Cavalier* ; vous avez été sur les lieux, & vous en êtes encore assez près pour vous faire donner des mémoires sûrs, & je vois quel-

que chose de si incompréhensible dans ce que l'on m'a dit de lui, que je serois fort aise de savoir au juste ce qui en est. Vous avez passé si succintement sur ce qui le regarde, que tout ce que j'en ai pu comprendre, c'est qu'il a été *Boulanger* de son métier; mais il n'en peut tout au plus avoir été qu'apprentif, & je ne crois pas qu'il ait eu loisir d'être encore fort habile à aucun. Enfin apprenez-moi ce qui en est, son pays, sa naissance, ce qu'il a fait, à propos de quoi il s'est attribué le don de Prophétie, par quels miracles il a pu persuader les gens là-dessus : il me semble que cela mériteroit une relation un peu plus circonstanciée, & les vôtres sont toujours si fort abrégées, que j'en enrage; corrigez-vous donc, je vous en conjure, & croyez que quand je ne serois pas assez de vos amies pour lire avec plaisir tout ce qui vient de vous, la maniere dont vous écrivez m'y engageroit. Adieu, je vous laisse avec *Mylady des Nouvelles Angloises.*



MYLADY,

NOUVELLE ANGLOISE.

APRÈS que le Traité de *Ryſwick* eut rendu le repos à l'Europe, & aſſuré les Couronnes de la *Grande-Bretagne* ſur la tête de *Guillaume III*, ce nouveau Monarque, charmé d'être reconnu pour tel par *Louis le Grand*, envoya en *France* le Comte de *Portland*, ſon ancien favori, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire. Ce Seigneur fit une entrée magnifique dans *Paris*, & on lui rendit tous les honneurs dûs à ſon caractere. Les peuples ravis du retour de la Paix, couroient en foule au-devant de ce Miniſtre; & le Roi le reçut avec cet accueil charmant qui lui gagne les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de ſa perſonne. Au milieu de cette joie publique, le Roi *Jacques*,

relégué à *S. Germain* avec ſa petite Cour, n'avoit aſſurément pas les rieurs de ſon côté; il ſe voyoit hors d'eſpérance de remonter ſur le Trône, & il craignoit encore d'être obligé d'aller à *Rome* remplir la place de la Reine *Chriſtine*. Mylord *Portland* avoit ordre de ſon Maître de demander au Roi ſon éloignement; mais le Roi toujours bon ne lui accorda pas ſa demande, & ne voulut point donner à ce pauvre Prince un nouveau ſujet de mortification, en l'obligeant d'aller chercher ailleurs un nouvel aſyle; c'étoit aſſez un grand déboire pour lui de voir ſous ſes yeux toute la magnificence de Mylord *Portland*: il ſe rencontra même à *Verſailles* lorſqu'il eut audience du Roi, & il fut témoin oculaire de l'accueil qu'on lui fit. Franchement il falloit avoir beaucoup de fermeté pour ſoutenir un ſi terrible revers; & l'on peut dire que le Roi *Jacques* marqua une grande force d'eſprit dans cette occaſion: il ſe réjouit de la Paix, quoiqu'il eût bien des raiſons de s'en affliger; parce, diſoit-il,

que l'on pourroit avoir ſans peine des chevaux *anglois*. Ces ſentimens ſtoïciens ne furent pas expliqués toujours avantageuſement ; & ce que les Jéſuites & les autres amis de ce Roi dépouillé appelloient grandeur d'ame, étoit traité d'indolence & d'inſenſibilité par le public : c'eſt ainſi que toutes les choſes de la vie ont deux faces. On ne pouvoit pas prendre le change ſur le chapitre de la Reine ; il ne falloit que la voir, pour comprendre qu'elle étoit fort mécontente de ſon ſort. Cette mélancolie ſe répandoit ſur les perſonnes qui avoient ſuivi ſa deſtinée, & l'on peut dire qu'il n'y avoit rien de plus triſte que la petite Cour de *S. Germain*. Cependant *Paris* ſe rempliſſoit d'*Anglois* qui, par leurs dépenſes & tout le fracas qu'ils faiſoient, montroient qu'ils avoient ſuivi le parti du véritable *Amphitrion*. Ces nouveaux venus n'alloient point à *S. Germain*, quoique quelques-uns y euſſent des proches, de peur de ſe rendre par-là ſuſpects dans le Pays ; & les pauvres *Jacobites* étoient obligés de ve-

nir chercher leurs parens à *Paris*, s'ils vouloient avoir la consolation de les voir. La maison de la Comtesse *d'Aulnoi* étoit souvent le rendez-vous des uns & des autres ; & ce fut chez elle que *Mylady* *** vit, pour la premiere fois, la Comtesse d'*Exeter*, qui étoit venue à *Paris* pour chercher du remede à la maladie de son époux. Les *Anglois* sont sujets à une langueur qu'ils appellent *consomption*, de laquelle ils ne peuvent guérir qu'en changeant d'air : c'est ce qui fait qu'ils viennent en foule respirer celui de *France*, dès que la Paix leur en ouvre les chemins. Madame *d'Aulnoi* avoit été autrefois à la Cour d'*Angleterre* : elle en a donné même des Mémoires au public, qui sont écrits avec cette délicatesse qu'on admire dans tous ses ouvrages. Comme elle s'étoit fait beaucoup d'amis dans ce pays, elle y avoit toujours entretenu correspondance, & sa maison étoit le bureau d'adresse de toutes les personnes de considération qui venoient de *Londres* à *Paris*. La Comtesse d'*Exeter*, qui étoit son

son ancienne amie, la fut voir des premieres; & *Mylady* ***, qui la cherchoit depuis quelques jours, fut assez heureuse pour l'y rencontrer. La Comtesse fut un peu de temps sans la reconnoître; quelques années & bien des chagrins qu'elle avoit essuyés, avoient fait tant d'impression sur son visage & sur son humeur, que ce n'étoit plus la même personne. Ah! ma chere, lui dit la Comtesse, la joie que j'ai de vous revoir est bien traversée par le chagrin que j'ai de l'état où je vous vois. Se peut-il qu'après avoir tenu un rang considérable en *Angleterre*, après avoir été admirée à la Cour & à la Ville, estimée & considérée par-tout, l'on vous voie traîner ici une vie languissante, manquant de toutes choses, & cela par une fausse délicatesse, & pour vous attacher à un parti que le Ciel abandonne, qui par conséquent ne sauroit être le meilleur? Croyez-moi, ma chere, les plus courtes folies sont, dit-on, les meilleures; il ne vous sera pas mal aisé de faire votre paix, & de rentrer dans

vos biens : le cas n'eſt pas, comme vous ſavez, ſans exemple, & vous y trouverez plus de facilité qu'une autre. Vos amis ne vous ont pas oubliée; & le Roi même, à qui votre mérite n'eſt pas inconnu, vous verroit avec plaiſir rentrer dans votre devoir. Ne parlons pas de cela, ma chere *Comteſſe*, répondit la triſte *Mylady* ***, il faut ſoutenir la gageure, dût-il m'en coûter la vie. Elle laiſſa couler quelques larmes en prononçant ces dernieres paroles : & comme la compagnie étoit nombreuſe chez la Comteſſe *d'Aulnoi*; les deux *Angloiſes*, qui s'en étoient ſéparées un moment, furent obligées de la joindre, & la converſation devint générale. Elle roula d'abord ſur le mariage de M. le Duc de *Bourgogne*; ſur les merveilles de la vie de *Louis le Grand*, les magnificences de ſa Cour, & ſur tout ce qu'il y a à admirer à *Paris* & à *Verſailles*. Tout ce grand nombre d'étrangers qui étoit chez Madame *d'Aulnoi*, ne pouvoit ſe laſſer de parler de cela; mais la Comteſſe d'*Exeter*, qui mouroit d'im-

patience d'entretenir ſon amie, lui propoſa d'aller faire un tour de promenade. *Mylady* en fut fort aiſe : elles monterent toutes deux dans le caroſſe de la *Comteſſe*, & furent deſcendre à la porte des *Tuilleries*. Elles entrerent d'abord dans la grande allée, où il y avoit un monde infini que la douceur de la ſaiſon & la beauté du lieu y attiroient. Mais comme ces Dames n'étoient là ni pour voir, ni pour être vues, elles quitterent bientôt la grande allée pour chercher la ſolitude, & elles gagnerent celle qu'on appelle l'allée des ſoupirs : & après s'être aſſiſes l'une auprès de l'autre ſur le gazon, elles ſe dirent tout ce que l'amitié la plus tendre peut inſpirer à deux perſonnes qui ont de l'eſprit & de la délicateſſe, & qui ont été long-temps ſans ſe voir. La *Comteſſe* donna des nouvelles à *Mylady* *** de ſa famille : & comme elle vit qu'elle s'attendriſſoit, elle tâcha de lui perſuader de retourner à *Londres*. Eſt-il poſſible, lui diſoit-elle, que les amis que vous avez ici occupent toute votre tendreſſe,

& que vous oubliiez ceux que vous avez laiſſés à *Londres ?* Eſt-il poſſible que vous n'ayez pas d'empreſſement de revoir un mari que vous avez aimé, & que je jurerois bien, quoi qu'il faſſe, qu'il vous aime encore tendrement ? Ne devriez-vous pas vous rapporter à lui ſur ce qui regarde les affaires d'Etat & les cas de conſcience ? Eſt-ce aux femmes à décider là-deſſus ? Elles à qui il eſt défendu de parler en public, que l'on a éloignées des ſciences & des emplois, & qui, ſelon *Moliere*, ne devroient ſavoir autre choſe que coudre, filer & aimer leurs maris. Voilà à quoi je m'en tiens. Je ſuis perſuadée que l'homme eſt le chef de la femme, & qu'il faut ſe laiſſer conduire par le chef : tant pis pour lui s'il nous mene mal ; il paiera pour nous deux. Nous ſommes faites pour obéir, & l'obéiſſance chez nous vaut mieux que le ſacrifice. Si vous aviez raiſonné ſur ce principe, vous ſeriez reſtée chez vous, où vous auriez attendu tranquillement que le Ciel eût décidé du ſort du beau-pere & du gen-

dre, ſans vous intéreſſer, comme vous avez fait, dans leur querelle. Vous parlez le mieux du monde, ma chere *Comteſſe*, répondit *Mylady*; cependant ſi vous examiniez ma conduite, peut-être y trouveriez-vous plus de ſujets de me plaindre que de me blâmer. Vous ſavez que dès mon enfance je fus miſe dans l'Abbaye Royale de *Montbuiſſon*, où l'on m'éleva dans la Religion Catholique, que mes parens me forcerent d'abjurer lorſqu'ils me firent revenir à *Londres* pour épouſer le Chevalier ** qui faiſoit profeſſion de la Religion Anglicane, de laquelle je n'ai jamais pu m'accommoder, quoi que j'aie pu faire: la tendreſſe que j'avois pour mon époux m'obligeoit à diſſimuler mes ſentimens; je faiſois même tout ce que je pouvois pour les étouffer: je donnai dans le grand monde; je m'attachai à la Cour. Vous ſavez, Madame, que j'eus le bonheur de réuſſir dans ce pays; que la fortune de mon mari en devint meilleure, & que la mienne avoit de quoi remplir mon ambition. Cependant j'a-

vois beau être heureuſe, je n'en étois pas plus contente. Le regret d'avoir quitté une Religion, que je croyois la meilleure, troubloit toute ma félicité. Dès que j'avois le moindre petit mal, je croyois voir l'enfer ouvert ſous mes pieds. Enfin preſſée par mes remords, je crus que je devois ſacrifier le plaiſir de ma vie au repos de ma conſcience. Et Dieu ſait combien ce ſacrifice m'a coûté de larmes! Il ſait auſſi que c'eſt le ſeul motif de ma fuite. Je puis avoir raiſonné ſur de mauvais principes; mais il eſt sûr que mes intentions ont été bonnes. J'avois appris dans l'Evangile, qu'il falloit s'arracher un œil, & ſe couper un bras, dès que cet œil ou ce bras pouvoit être un obſtacle au ſalut; & je me crus par-là engagée à me ſéparer d'un époux dont la tendreſſe pouvoit me perdre: car enfin, quoi que vous en diſiez, quand on ſe laiſſe mener par un aveugle, on ne peut éviter de tomber avec lui dans le précipice. Voilà, ma chere *Comteſſe*, ce qui m'a fait prendre le parti que vous condamnez, & que

j'ai cru le plus juste. S'il est vrai que les croix & les afflictions soient les marques de la bonne voie, j'ai tout lieu de m'applaudir de mon choix, car j'en ai eu de toutes les especes depuis que je suis dans ce pays; & je puis dire que le repos de ma conscience a causé bien du trouble à mon cœur. Ah! ma chere, dit la *Comtesse*, prenez garde que toutes ces croix dont vous vous félicitez, ne soient des châtimens du Ciel, qui veut par-là vous rappeller & vous faire rentrer dans votre devoir; car encore un coup, le devoir d'une femme est d'être toujours attachée à son mari; & *S. Paul* y est exprès lorsqu'il dit: que sais-tu, femme, si tu ne convertiras pas ton mari? Cela seul devoit vous engager à rester avec lui, d'autant mieux que vous serez responsable des péchés que votre absence peut lui avoir fait commettre, & dont votre présence l'auroit garanti. Eh! de grace, interrompit-elle, Madame, ne me chargez point des iniquités d'autrui, j'ai assez des miennes. Votre morale me fait peur. Mais après tout, ce que j'ai

fait eſt autoriſé par une infinité d'exemples. Il y en a à *S. Germain* qui ſont dans le même cas où je me trouve ; & toute l'*Angleterre* eſt remplie de Françoiſes, qui par un motif de Religion ont abandonné leurs maris, & ont ſuivi à la lettre cet endroit de l'Evangile, où il eſt dit, que celui qui aimera pere, mere, mari, femme, enfans plus que lui, ne ſera pas digne de lui. Vous me citez-là, répondit la *Comteſſe*, un paſſage dont on abuſe terriblement dans ces temps, & qui ne vient du tout point à notre ſujet, puiſqu'il ne s'agit pas de renoncer à Jeſus-Chriſt, auquel cas je conviens qu'il faudroit tout quitter. Les Catholiques & les Proteſtans adorent le même Dieu, & l'adoreroient encore enſemble, ſi la politique des grands n'avoit autoriſé les déſordres que les diſputes cauſent dans l'Egliſe. Croyez-moi, la Religion a toujours été un prétexte dont les grands ſe ſont ſervis pour couvrir leur ambition : c'eſt de quoi les petits ont été les dupes : & cela eſt ſi vrai, que lorſque les fureurs de la Ligue déſoloient

le Royaume de *France*, les *Guisards* se seroient faits Protestants si les *Bourbonnistes* s'étoient faits Catholiques. C'est ce que personne n'ignore, & que ces Chefs de parti fomentoient les divisions qui naissoient tous les jours dans l'Eglise, afin de soutenir leurs querelles particulieres, en faisant semblant de soutenir celle du Seigneur. Voyez si *Henri IV* fit tant de façon lorsqu'il s'agit de se faire Catholique pour s'assurer son Trône. Et après cela vous ferez difficulté de suivre la Religion régnante, que vos peres ont professé, & vous prétendrez en savoir plus là-dessus que tout le Clergé du Royaume. Franchement, il y auroit un peu de vanité dans votre fait. Vous avez beaucoup d'esprit ; mais je crois que nous avons des Prélats qui sont meilleurs Théologiens que vous : & en un mot, il n'y a point de Religion qui autorise une femme à quitter son mari, & l'on a très-grand tort en *Angleterre* & en *Hollande* de donner asyle à ces sortes de réfugiés, puisque c'est séparer ce que Dieu a conjoint, & qu'a-

près tout, les points qui nous séparent ne valent pas la peine de nous séparer. Pour moi je crois que c'est le cas défendu par *S. Paul* : & qu'en disant, je suis de *Paul*, & moi d'*Apollos*, on s'éloigne également de Jesus-Christ, qui est le Dieu de paix. Mais je commence à m'appercevoir qu'il est temps de se retirer. Elles se leverent alors : le carosse les attendoit à la porte qui donne au bout du *Pont-Royal*. La *Comtesse* ramena *Mylady* *** dans le *Fauxbourg S. Germain*, où elle logeoit lorsqu'elle étoit à *Paris*, & elle lui fit promettre de se trouver le lendemain chez Madame *d'Aulnoi*. La Comtesse y fut dès l'après-midi ; *Mylady* n'eut garde de manquer au rendez-vous. Elle avoit les yeux si abattus, qu'il étoit aisé de juger qu'elle n'avoit pas passé une bonne nuit. Comme chacun lui fit la guerre là-dessus, elle dit, pour se tirer d'affaires, qu'elle avoit une migraine effroyable ; & la Comtesse proposa, pour tâcher de la dissiper, d'aller faire un tour au *bois de Boulogne*. Il y avoit beaucoup de

monde ce jour. La belle Mademoiſelle d'*Armagnac* attira les regards & l'admiration de nos deux *Angloiſes*, qui furent obligées d'avouer qu'elles n'avoient rien de ſi beau dans leur pays. Après qu'elles eurent fait quelques réflexions là-deſſus, & quelques tours dans le bois, elles deſcendirent dans l'endroit le plus ſolitaire, & ce fut-là que la *Comteſſe* dit à *Mylady* : eh bien ! ma chere, avez-vous un peu réfléchi ſur notre converſation ? Ah ! dit-elle, un peu trop pour mon repos ; mon viſage vous marque aſſez que je n'en ai pas eu beaucoup cette nuit, & je vois bien que je n'en aurai de ma vie parmi tous les maux que je ſouffre : j'avois du moins la conſolation de me les être attirés par mon zele, & de ſouffrir pour la bonne cauſe, & vous travaillez à m'ôter cette conſolation, en tâchant de m'inſpirer l'indifférence où vous paroiſſez être ſur les Religions. Ah ! dit la *Comteſſe*, je n'ai garde d'avoir des ſentimens ſi criminels : bien loin d'avoir de l'indifférence pour la Religion, je ſuis perſuadée qu'il

n'y en a qu'une dans laquelle on puiſſe faire ſon ſalut, qui eſt la Chrétienne; je crois que c'eſt la vraie Egliſe, hors de laquelle il n'y a point de ſalut: mais je regarde toutes les différentes ſectes qui la partagent, comme celles qui étoient autrefois dans l'Egliſe Judaïque. Vous ſavez qu'il y avoit des *Eſſéens*, des *Saducéens*, des *Phariſiens* & autres, qui ſe haïſſoient, & ſe déchiroient les uns les autres, comme font à préſent les Catholiques & les Proteſtants: cependant c'étoit la vraie Egliſe, comme la Chrétienne l'eſt préſentement. Malgré ces diviſions, dans leſquelles il entre plus d'aigreur & d'eſprit de parti que de zele, on ne ſait que trop que la haine eſt plus forte entre les freres qu'entre les étrangers. Celle qui anime les *Anglicans* contre les *Presbytériens*, dans notre pays, prouve aſſez ce que je viens de dire, puiſqu'ils ſe ſont ſéparés ſur des ſujets ſi légers, que pour peu que les uns & les autres fuſſent pouſſés par un eſprit de charité, il n'y auroit rien de ſi aiſé que de les raccommoder. Malheur à

à ceux qui les premiers ont ſemé cet eſprit de diſcorde dans l'Egliſe ! Et malheur à ceux qui entretiennent ces diviſions ! C'eſt-là cette ivraie que l'ennemi ſeme dans le champ, & que Dieu ſaura démêler au jour du jugement : c'eſt ce que nous devons attendre ſans nous ingérer de porter le nôtre, & de condamner nos freres, parce qu'ils ne ſont pas de même avis que nous ſur certaines choſes. Encore un coup, je crois que celui qui invoquera le nom de Jeſus-Chriſt ſera ſauvé ; que hors la Religion Chrétienne il n'y a point de ſalut ; que c'eſt la vraie Egliſe, & qu'il ne convient pas aux ſectes qui la compoſent de ſe parer en particulier de ce beau nom. Voilà mon ſentiment ; & ce ſyſtême étant poſé, je tiens qu'il y a de la folie à déranger ſa famille & ſes affaires, pour ſuivre le caprice d'autrui, & que c'eſt faire un crime de ſe déranger de ſon devoir pour un ſujet auſſi frivole que celui-là. Ah ! ma chere *Comteſſe*, que je me ſerois épargnée de peines, ſi j'avois raiſonné comme vous faites, ré-

pondit *Mylady* ***, avant de quitter ma patrie : mais j'étois ſi perſuadée que ma conſcience m'obligeoit à prendre ce parti, que je ne me donnai pas le temps d'enviſager toutes les horreurs d'un avenir que j'allois me rendre très-triſte, & qui pouvoit être long, puiſque, comme vous le ſavez, j'étois encore aſſez jeune lorſque je pris cette réſolution. Je vous avoue qu'elle m'a plus coûté à ſoutenir qu'à exécuter ; car j'ai eu loiſir de faire de ſérieuſes réflexions ſur mon état : cependant j'en ai ſouffert toute l'amertume ſans murmure : & quoique mon mari ne m'ait envoyé aucun ſecours, je n'ai jamais pu me réſoudre à me démentir : je n'aurois jamais cru, franchement, qu'il m'eût abandonnée comme il a fait : Dieu veuille le lui pardonner comme je le lui pardonne. Vous auriez grand tort de le blâmer là-deſſus, dit la *Comteſſe* ; ſi votre mari ne vous aimoit pas, il vous enverroit ſans doute de quoi vivre ici, afin de vous ôter tout prétexte de revenir auprès de lui. Mais ce que vous appellez oubli chez lui, c'eſt

une marque de sa tendresse. Il veut vous prendre par famine, comme les *François* prirent autrefois la *Rochelle* : & comme on dit que la faim chasse le loup du bois, il se persuade que le manque d'argent vous obligera enfin à quitter *S. Germain*, & à retourner auprès de lui. Si vous avez de la délicatesse, vous devez entrer dans ses sentimens, & lui tenir compte de ce que vous appellez dureté. Ah ! Madame, dit *Mylady*, que vous savez vous servir utilement de votre esprit! Vous donnez aux choses le tour qu'il vous plaît ; mais avec tout cela, vous ne sauriez trouver le remede à mes maux. Je vous suis très-obligée de la part que vous y prenez, c'est tout ce que vous pouvez faire pour moi : je ne puis trouver la fin de mes chagrins que dans celle de ma vie. J'espere qu'ils la hâteront, & je voudrois que la Religion me permît de m'y aider : laissez-moi donc remplir ma destinée. Non, dit la *Comtesse*, je ne vous laisserai point ; tout ce que vous me dites-là vient du désespoir, & vous n'avez point de rai-

ſon de vous y abandonner. Abandonnez plutôt ce malheureux parti que vous ne fortifiez pas de beaucoup, duquel vous n'avez pas même, à ce que je puis comprendre, grand ſujet de vous louer, & revenez chez vous regagner la tendreſſe de votre époux & l'eſtime publique. Tout cela, Madame, dit *Mylady*, n'eſt pas ſi aiſé que vous penſez : mais enfin, quand il ſeroit vrai que je pourrois rattraper tous les agrémens que j'ai quittés, & que je me verrois ſur le même pied où j'étois autrefois, je n'en ſerois pas moins malheureuſe. Encore un coup, ma chere Madame, laiſſez-moi mourir, & ne m'en demandez pas davantage. Il lui prit un ſi grand ſaiſiſſement dans cet endroit, que la Comteſſe crut qu'elle alloit mourir. Elle comprit dès-lors que tous les chagrins de *Mylady* ne lui étoient pas connus : & comme elle avoit une vraie amitié pour elle, elle jugea qu'il falloit attendre un autre temps pour lui demander un ſecret qu'elle commençoit à pénétrer ; ainſi pour ne pas aigrir ſa douleur, après lui avoir donné les ſe-

cours néceſſaires, elle l'embraſſa & lui dit : eh bien ! n'en parlons plus ; tâchons de diſſiper vos chagrins par quelque petite partie : elle appella en même temps un de ſes gens, auquel elle ordonna d'aller à *Paſſi* commander une fricaſſée de poulets *aux Pélerins d'Emaüs* : c'eſt un cabaret où les Dames ne font pas ſcrupule d'aller, & que la promenade du bois de *Boulogne* rend fort fréquenté. Malgré les défenſes d'*Arlequin Jaſon*, la *Comteſſe* & *Mylady* s'y rendirent en caroſſe, après avoir fait quelques tours, & paſſé par-devant le Château de *Madrid*, que la *Comteſſe* fut fort ſurpriſe de trouver rempli de métiers à bas. Il n'y a pas apparence que *François I* l'eût fait bâtir dans cette intention ; mais dans le temps où nous ſommes, on ne ſuit pas toujours l'intention du fondateur. Nos Angloiſes trouverent quantité de monde *aux Pélerins* ; la Princeſſe de *Bournonville*, la Marquiſe de *Mirepoix*, quantité d'autres perſonnes de la Cour y étoient déjà, & les deux Angloiſes entrerent dans une

chambre qu'elles se firent donner en leur particulier, où on les servit avec beaucoup de propreté. *Mylady* se trouva un peu mieux quand elle eut mangé. Elles ne parlerent que de choses indifférentes; la *Comtesse* proposa d'aller le lendemain à *S. Cloud.* J'y ai été autrefois, dit-elle, mais on dit que *Monsieur* a fait faire depuis peu une cascade d'une beauté enchantée. Cela est vrai, dit *Mylady*, je l'ai vue, elle est magnifique. Eh bien! dit la *Comtesse*, il faut voir cela demain; où voulez-vous que je vous aille prendre? Vous me trouverez, dit *Mylady*, dans le jardin de *Luxembourg*, qui est tout auprès de chez vous. Je le veux bien, dit la *Comtesse*; mais allons-nous-en toujours, car il sera bientôt nuit, & il y a assez loin d'ici au Fauxbourg *S. Germain*. Elle ordonna en même-temps à un Valet de faire avancer son carosse, & elles s'en revinrent à *Paris* au petit pas des chevaux. *Mylady* fut fort rêveuse pendant tout le chemin. La *Comtesse* la ramena jusqu'à sa porte; & après s'être embrassées, elles se dirent adieu

jusqu'au lendemain. *Mylady* passa là nuit dans sa mélancolie ordinaire, & la *Comtesse* qui avoit de la pénétration, & qui l'avoit observée tout l'après-midi, n'eut pas de peine à deviner son mal. Elle comprit aisément que *Mylady* avoit une violente inclination : elle lui connoissoit un cœur tendre & capable d'un fort attachement; ainsi elle la plaignoit beaucoup : & effectivement on est fort à plaindre quand on est de cette humeur, & l'on peut dire avec l'*Opéra*, que le Ciel, en nous donnant un cœur sensible, nous a fait un mauvais présent. Le lendemain la *Comtesse* ne manqua pas au rendez-vous : elle y trouva *Mylady* qui rêvoit auprès du grand bassin, & qui paroissoit entiérement appliquée à regarder couler l'eau, pendant que toutes les personnes qui étoient dans le jardin, se rangeoient autour de la belle *Coulon*. C'étoit une Demoiselle de *Vienne* en *Dauphiné*, que quelques affaires avoient attirée à *Paris* avec sa mere, & qui y avoit acquis une si grande réputation de beauté, que tout le monde

couroit après elle pour la regarder. Quoique dans le fond il n'y eût rien d'extraordinaire, & que Mademoiselle d'*Armagnac* fût de beaucoup plus belle, cependant on ne parloit que de la beauté de *Vienne* : & cette prévention où l'on étoit en sa faveur, lui attira tant d'envieux, que l'on fit des satyres contre elle, qui se vendoient quatre sols. On les débitoit à l'Opéra, à la Comédie, & dans tous les autres lieux publics, où l'on entendoit crier, à quatre sols la beauté de *Vienne*, à quatre sols. Enfin on fit si bien, qu'avec tous ses charmes, & beaucoup de sagesse, elle a été malheureuse, & on la calomnia si fort, que le Marquis de *Martel* la quitta deux jours après l'avoir épousée, & la relégua dans une petite Communauté de la rue *Cassette*, où il la faisoit vivre à juste prix. Tout cela n'étoit pas encore arrivé, lorsque nos Angloises la virent au *Luxembourg*. Elle s'y étoit venue promener pour éviter la foule qui l'environnoit aux *Tuilleries*; mais elle avoit beau faire, on la suivoit par-tout ; &

cela la déconcertoit si fort, qu'elle ne savoit où se mettre. La Comtesse d'*Exetér*, qui connut son embarras, & qui avoit le meilleur cœur du monde, s'approcha d'elle, & lui dit : Voilà ce que c'est, Mademoiselle, que d'avoir un mérite extraordinaire; si vous n'étiez pas plus belle qu'une autre, on ne courroit pas après vous comme on fait : cela vous fatigue, mais il faut avoir le bénéfice avec les charges. Hélas ! Madame, dit la belle *Coulon*, je ne crois pas que je doive m'en applaudir; c'est sans doute un air de Province, & non pas mon mérite, qui fait que l'on se récrie sur moi : mais quoi qu'il en soit, je m'apperçois qu'on n'a pas trop de tort de traiter les *Parisiens* de badauds; car enfin il me semble que je suis à-peu-près faite comme une autre, que l'on me devroit laisser passer parmi la foule. Elles se trouverent dans ce moment au bord de la fontaine, où *Mylady* paroissoit immobile. Voilà, dit la *Comtesse*, en la montrant à la belle *Coulon*, une Dame dont vous n'avez pas lieu de vous

plaindre : je gagerois qu'elle ne vous a pas ſeulement regardée, & qu'elle n'a pas entendu un mot de tous les applaudiſſemens qu'on vous a donnés, quoiqu'on vous les ait donnés aſſez haut. *Mylady* revint alors de ſa léthargie ; & après s'être défendue avec eſprit de la guerre que la *Comteſſe* lui faiſoit, elles prirent congé l'une & l'autre de la belle *Viennoiſe*, & allerent monter en caroſſe. Elles paſſerent ſur le *Pont-Royal* pour gagner la porte de la Conférence, d'où elles entrerent dans le *cours de la Reine*, & prirent le chemin de *S. Cloud*. La *Comteſſe* trouva ce lieu extrêmement embelli : elle admira la magnificence des bâtimens, & la beauté des jardins : enſuite, ſe laiſſant conduire par *Mylady*, elles arriverent ſur une terraſſe d'où l'on voit *Paris* tout à plein, mais dans un éloignement ſi bien ménagé, que cela forme un point de vue le plus charmant du monde. Il ſemble que cette grande Ville s'humilie ſous *S. Cloud*, qui paroît la dominer ; c'eſt ſur cette terraſſe où *Monſieur* a fait faire la caſ-

cade dont il eſt queſtion. La Seine qui baigne les bords de ces jardins, & qui paroît ne couler que pour les arroſer, y fournit de l'eau en abondance. On a trouvé le ſecret de la faire monter ſi haut dans cet endroit, que c'eſt une choſe étonnante. Il y a une quantité prodigieuſe de dégrés de marbre ſur leſquels l'eau ſe roule, & qui ſont bordés de rampes dorées. On voit là-dedans des tritons, des ſirenes, des dauphins, quantité d'autres poiſſons, & des grenouilles. Tout cela eſt doré, & ſi bien imité, que lorſque les eaux jouent, ils prennent tous le mouvement qui leur eſt naturel; ce qui fait un effet très-agréable, & paroît fort magnifique. Nos Angloiſes furent quelque temps ſeules dans cet endroit, parce qu'on jouoit dans les appartemens; mais un moment après, elles virent venir des échappés du lanſquenet, qui marquoient, par leurs poſtures déſeſpérées, en avoir été maltraités. Ils ſe mordoient les lévres, ils levoient les yeux au Ciel; & après avoir reſté quelque temps ſans marcher, ils

ſembloient courir pour s'aller jetter dans l'eau. La *Comteſſe* qui voyoit *Mylady* enfoncée dans une profonde rêverie, la tira par le bras, & lui dit : tenez, ma chere, voilà des gens qui ne ſont guere plus contens que vous : on dit que la conſolation des malheureux eſt d'avoir des compagnons ; voyez un peu ces Meſſieurs-là. Ah ! Madame, dit *Mylady*, le malheur de ces gens peut ſe réparer, le jeu a ſes hauts & ſes bas : ils gagneront peut-être demain ce qu'ils ont perdu aujourd'hui : mais il eſt des pertes irréparables. Elle pouſſa un profond ſoupir en diſant cela, & elle tourna languiſſamment les yeux d'un autre côté ; ce qui confirma la *Comteſſe* dans ſes conjectures, & augmenta l'envie qu'elle avoit de ſavoir le ſecret de ſon amie. Pendant qu'elle rêvoit à cela, on vit arriver toute la partie. Le jeu venoit de finir, & *Monſieur* s'avançoit avec Madame de la *Ferté*, & quelques autres, du côté de la caſcade, & toute la foule ſuivoit. Comme la *Comteſſe* n'avoit pas encore été ſaluer *Madame*, elle voulut

s'éloigner ;

s'éloigner ; mais il n'y eut pas moyen : *Monsieur* la reconnut, quoiqu'il se fut passé quelques années sans qu'il l'eût vue, & avec cet air gracieux qui lui étoit si naturel, il s'approcha d'elle & lui demanda des nouvelles de sa santé : & comme il avoit une vraie amitié pour *Mylady*, il pria obligeamment la *Comtesse* de la tirer de cette mélancolie dont elle paroissoit accablée. Je ne sais, ajouta ce Prince, ce que c'est ; il y a une infinité de personnes qui sont dans le cas où elle se trouve, & qui n'ont pas, à beaucoup près, autant d'esprit & de raison qu'elle en a, & qui pourtant ne se laissent pas abattre de même. Pour moi, je crois qu'elle va tomber dans cette maladie qu'on appelle dans votre pays, las de vivre, & dont on prétend que la Reine *Elizabeth* mourut. Prenez-y garde, Madame, dit-il à la *Comtesse*, ce seroit dommage de laisser mourir une aussi aimable personne, & nous perdrions tous à cela. *Mylady* remercia *Monsieur* de sa sensibilité, & elle l'en remercia d'une maniere à l'augmen-

ter de beaucoup ; car c'étoit en termes ſi touchans, & avec tant de politeſſe, qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer. *Monſieur* les quitta après avoir ordonné qu'on fît jouer toutes les eaux, & qu'on leur fît voir tout ce qu'il y a à voir dans ce charmant endroit ; il les pria même de s'aller rafraichir dans les appartemens : mais la *Comteſſe* ne jugea pas à propos d'accepter cette offre ; & après s'être bien promenée, elle mena *Mylady* chez *Deſnoyers*, où elle avoit fait commander un petit ſouper. On les ſervit dans un pavillon qui donne ſur la riviere ; & ce fut-là où la *Comteſſe* réſolut abſolument de faire expliquer ſon amie. Eh bien ! lui dit-elle, vous voyez comme votre mélancolie inquiete les perſonnes qui prennent intérêt en vous. Eſt-il poſſible que tout ce que *Monſieur* vient de vous dire là-deſſus, & la maniere obligeante dont il vous l'a dit, ne vous fera pas faire un effort ſur vous-même ? & n'aurez-vous jamais aſſez de confiance en moi pour m'ouvrir entiérement votre cœur ? Je dis entiérement, car j'en ai

déjà pénétré le ſecret. J'ai compris par tout ce que vous m'avez dit, & tout ce que vous ne m'avez pas voulu dire, que vous aimiez quelqu'un : que ce quelqu'un ne répond pas comme il le devroit à votre tendreſſe : delà je conclus qu'il n'en eſt pas digne, & que ſi vous vouliez vous y aider, on pourroit vous guérir d'un entêtement qui ne peut être que l'effet d'une inclination aveugle, que la raiſon vous fera ſans doute ſurmonter. Ah ! Madame, dit *Mylady*, je vois bien que je ne ſaurois plus reculer. Il faut vous avouer toutes mes foibleſſes, puiſque malgré les ſoins que j'ai pris de vous les cacher, elles n'ont pu échapper à votre pénétration. Je ne vous demande pas de les excuſer, je les condamne moi-même : mais je ne ſaurois les ſurmonter : je me ſuis dit là-deſſus tout ce que je comprends que vous allez me dire : j'ai appellé la raiſon à mon ſecours ; & tout cela inutilement. Enfin puiſque le dépit n'a pu dégager mon cœur, il n'eſt rien au monde qui puiſſe le faire. Ce malheureux attachement me

coûte tout le repos de ma vie ; & je crains fort que l'aveu que je vais vous faire ne me coûte encore votre estime. Vous auriez pu me garantir de cette derniere disgrace ; mais il en faut courir les risques, puisque vous le voulez. Eh bien, Madame, j'aime plus qu'on n'a jamais aimé. Et qui aimez-vous, répondit froidement la *Comtesse ?* J'aime, dit *Mylady*, le plus aimable & le plus ingrat de tous les hommes. Cette derniere qualité devroit bien détruire la premiere, dit la *Comtesse ;* mais voyons un peu ce qui fait son mérite chez vous, & commencez, s'il vous plaît, par m'apprendre le nom de cet heureux mortel. Ah ! Madame, dit *Mylady*, on n'est heureux qu'autant qu'on croit l'être, ainsi il ne doit pas l'être beaucoup. Je ne sais comme vous l'entendez, dit la *Comtesse ;* le bon-goût fait une partie du mérite, & il semble que vous ne donnez pas une idée fort avantageuse de celui de ce Cavalier ; mais n'importe, dites-moi son nom. C'est, dit *Mylady*, le.... Elle s'arrêta-là quelque temps. Coura-

ge, dit la *Comtesse*, il ne faut pas demeurer en si beau chemin : allons, achevez. Eh bien ! dit-elle, c'est le Chevalier *Cheiles*. Le Chevalier *Cheiles !* dit la *Comtesse*, le fils de Mylord *** ; je connois sa famille : elle est des meilleures d'*Irlande* : mais, ma chere, cet homme doit être fort jeune, & une femme raisonnable ne doit pas se risquer avec ces petits étourdis. Ah ! je suis perdue, dit *Mylady*, si vous me représentez mon devoir ; je ne connois que trop combien je m'en suis égarée ; mais je ne puis revenir de mon égarement : j'avois bien prévu que votre pitié se changeroit en indignation, & qu'une vertu aussi austere que la vôtre, ne s'accommoderoit pas de mes relâchemens. Je sais qu'une honnête femme ne doit aimer que son mari : que tout autre attachement est criminel ; & comme je ne m'en croyois pas capable, je n'étois point en garde contre moi-même làdessus ; si bien que mon cœur m'est échappé, sans que je m'en sois apperçue ; quand j'ai voulu courir après, je

n'ai pu le rattraper. Je vous plains, dit la *Comteſſe*, je ne puis m'empêcher de vous blâmer; mais je ne vous en aime pas moins, c'eſt de quoi vous devez être aſſurée, & je n'ai garde d'augmenter vos peines par des remontrances à contre temps, quoique les années que j'ai plus que vous, & l'intérêt que je prends en ce qui vous regarde, me donnent en quelque maniere ce droit : parlez-moi donc ſans façon comme vous feriez à votre Confeſſeur; j'ai plus d'âge & plus d'expérience que vous; je vois les choſes avec plus de ſang froid; ainſi je pourrai peut-être trouver du remede où vous croyez qu'il n'y en a point, & du moins vous trouverez du ſoulagement à vos maux, dans la part que vous m'y verrez prendre : d'ailleurs, ajouta-t-elle en ſouriant, on a toujours du plaiſir à parler de ce qu'on aime, & vous verrez que ce récit vous coûtera moins que vous ne penſez; commencez-le donc, je vous en prie. Je ne ſaurois vous refuſer, dit *Mylady*, mais ſongez que ce récit ſera long, & qu'il eſt déjà bien

tard; ainſi je crois qu'il vaudroit mieux renvoyer cela à demain. Je le veux bien, dit la *Comteſſe;* mais il faut demain que j'aille à *Verſailles;* & à moins que vous ne ſoyez d'humeur d'y venir avec moi, je ne ſaurois être à vous de tout le jour. Si vous y allez pour faire votre cour, je ne puis vous y ſuivre, dit *Mylady*, car il ne conviendroit pas qu'on nous vît paroître enſemble en public, pendant que nous ſommes engagées dans des partis différens, & cela pourroit me faire des affaires à *S. Germain.* Non, dit la *Comteſſe*, je ne vais point y paroître en public, j'y vais ſeulement par curioſité : le petit Prince de *Galles*, ou ſoidiſant, doit y être, & j'ai une envie la plus grande du monde de le voir. Puiſque ce n'eſt que pour cela, dit *Mylady*, je vous y accompagnerai de bon cœur; & quand vous aurez vu notre Prince, nous irons dans le *Parc* chercher un endroit ſolitaire où nous puiſſions nous entretenir en liberté : cependant la grace que je vous demande, c'eſt de ne me plus parler de mes chagrins juſqu'à ce

temps, car il m'en reste le soir des idées si tristes, que cela me fait passer les nuits les plus cruelles du monde. Eh bien! dit la *Comtesse*, nous parlerons d'autres choses; & pour ne pas vous livrer seule à vos réflexions, je veux que vous veniez coucher avez moi à *Chaillot*; j'y ai loué une maison où mon mari vient de temps en temps prendre l'air, il n'y a que deux pas d'ici, & ce sera demain autant de chemin fait pour *Versailles*: je m'en vais cependant envoyer un Valet à Mylord, & lui demander congé pour ce soir. Dès que la *Comtesse* eut donné ses ordres, elles monterent toutes deux en carosse, & elles arriverent en fort peu de temps à *Chaillot*. Je connois bien ce lieu-ci, dit *Mylady*, il y a un Couvent de filles de *Sainte Marie*, où notre Reine fait souvent des retraites. Elle m'a fait l'honneur de m'y mener quelquefois: j'y ai vu des filles d'un mérite & d'une piété extraordinaire, & Madame de *Maintenon* y a pris des sujets pour donner des regles à cette fameuse *Abbaye de S. Cyr*, qu'elle a fon-

dée pour le ſoulagement de tant d'illuſtres familles dont la fortune ne répond pas à la naiſſance. Mon Dieu! dit la *Comteſſe*, on en parle bien diverſement, & j'ai oui dire d'étranges choſes de cet établiſſement aux *François* qui ſont en *Angleterre*. Si on les en croit, l'intention du Fondateur & de la Fondatrice n'eſt pas auſſi ſainte que vous vous le perſuadez : je vous avoue que j'eus de l'horreur des idées qu'ils voulurent m'en donner; vous me ferez plaiſir de me dire ce que c'eſt que cette maiſon. L'Abbaye de *S. Cyr*, dit *Mylady*, eſt dans le Parc de *Verſailles* : elle eſt très-belle; le Roi lui a donné de bonnes rentes, & a retranché cinquante mille écus du revenu des Moines de *S. Denis* pour les donner à cette maiſon : on y a joint auſſi de très-belles terres, comme le Duché de *Chevreuſe*, que le Roi acheta il y a quelque temps, & dont il leur a fait préſent. On ne reçoit là-dedans que des Demoiſelles qui puiſſent prouver cent quarante ans de Nobleſſe paternelle, & qui puiſſent pro-

duire leurs titres en originaux : il faut outre cela que les parens ayent un certificat de pauvreté, ſigné par leur Evêque. Ces filles ſont reçues depuis l'âge de ſept ans juſqu'à celui de douze, pourvu qu'elles n'ayent rien de défectueux dans le corps, ni dans l'eſprit; & pour cela on les fait viſiter & examiner avant qu'elles entrent dans la maiſon. Dès qu'elles y ſont, les parens n'ont plus que faire de s'en embarraſſer: on les nourrit, on les habille ; & quand elles ſont en âge de prendre un parti, celles qui veulent être Religieuſes ſont miſe dans des Couvens aux dépens du Roi, & l'on marie les autres à des perſonnes qui ont beſoin du crédit de Madame de *Maintenon* pour avancer leur fortune, & auxquels elle fait donner des emplois à la guerre, ou dans les Finances. Quand on lui propoſe quelque bon ſujet pour une de ces Demoiſelles, elle en fait venir quatre au parloir, c'eſt-à-dire, une de chaque claſſe. Ces claſſes ne ſont diſtinguées que par la couleur des fontanges. On les fait

paſſer toutes quatre en revue devant le Cavalier qui eſt de l'autre côté de la grille. Dès que ces Demoiſelles ſont entrées, Madame de *Maintenon* lui demande quelle eſt celle qui lui plaît le mieux. Il nomme la couleur. Dès qu'il a fait ſon choix, on fait revenir la belle; & après que Madame de *Maintenon* lui a demandé ſi elle n'a point de répugnance pour l'époux qu'on lui deſtine, M. *Carnot* Notaire, qu'on a ſoin de mander d'avance, dreſſe les articles, ſans que les parens y ſoient appellés, ni qu'ils y contribuent en rien: on expédie en même-temps au mari ſon brevet ou ſa commiſſion, & on donne à la Demoiſelle une caſſette avec quatre cens louis. Ces mariages ont fort bien réuſſi juſqu'ici. Il y a de ces Meſſieurs qui ſont actuellement Fermiers-Généraux, d'autres Lieutenans de Roi, & Madame de *Maintenon* a ſoin de leur avancement. Ces Demoiſelles ſont parfaitement bien élevées. Les Dames qui les gouvernent ſuivent en partie la regle de *Sainte Marie*, où on a changé & ajouté quelque

chose. Elles se disent de l'Ordre de *S. Louis*. Elles sont dirigées par l'illustre Abbé *Tiberge*, Supérieur des Missions étrangeres, dont le mérite est si connu dans le monde. M. *Bernard* leur Intendant est un parfait honnête homme. Voyez, Madame, si dans une maison aussi bien réglée, elles doivent recevoir une bonne éducation; & si un établissement pareil ne mérite pas bien d'être mis au rang des plus belles choses que le Roi ait faites. Il faut être démon pour y donner un mauvais tour : mais puisqu'on a dit autrefois que le Seigneur jettoit hors les diables par le moyen de *Belzebuth*, il ne faut pas s'étonner que l'on empoisonne aujourd'hui les meilleures actions. Vous m'avez bien fait plaisir, dit la *Comtesse*, de m'apprendre toutes ces particularités; mais je voudrois bien savoir si les trois Demoiselles délaissées ne sont pas jalouses de la préférence que l'on donne à leur compagne; comment elles s'accommodent de cela. Le mieux du monde, dit *Mylady*, car leur tour vient bientôt; il se

préſente ſouvent des partis ; & celles qui ont été une fois ſur les rangs, y ſont juſqu'à ce qu'on les ait choiſies : on remplace celle qui manque, afin qu'il y en ait toujours quatre, & il eſt sûr qu'on n'en voit jamais monter en graine, & qu'elles ſe marient toutes fort jeunes. Voilà qui eſt le mieux du monde, dit la *Comteſſe*, mais je crois que nous ne ferons pas mal de nous coucher. Elle mena *Mylady* dans un appartement très-propre, & elle paſſa enſuite dans le ſien. *Mylady* trouva ſur ſa toilette toutes les hardes qui lui étoient néceſſaires pour la nuit ; & après que les femmes de la *Comteſſe* l'eurent déshabillée, elle ſe mit dans un très-bon lit qu'on lui avoit préparé. Elle y dormit fort peu ; & comme elles étoient convenues avec la *Comteſſe*, que celle qui ſeroit plutôt éveillée paſſeroit dans la chambre de l'autre, *Mylady* fut dès le bon matin ſouhaiter le bon jour à ſon amie. Il n'eſt pas encore temps de partir, dit la *Comteſſe*, nous ne trouverions perſonne de levé à *Verſailles*, aſſeyez-

vous ſur mon lit, & je m'en vais nous faire apporter du chocolat. Elle tira en même-temps un cordon pour faire venir ſes gens. On leur apporta un petit cabaret avec des taſſes; & quand elles eurent pris chacun la leur, elles cauſerent en buvant. La *Comteſſe* demanda à *Mylady*, ſi *Verſailles* étoit plus beau que *S. Cloud.* Il n'y a pas de comparaiſon, dit *Mylady*, *Verſailles* eſt de beaucoup plus magnifique, c'eſt une des plus belles choſes du monde; mais *S. Cloud* eſt dans un plus beau naturel, & ſa ſituation eſt plus agréable. Le Roi en eut envie, il y a quelque temps, & il propoſa à *Monſieur* de le lui échanger contre quelqu'autre choſe. *Monſieur* n'avoit garde de le refuſer; mais il étoit ſi triſte, que Madame dit au Roi: Sire, ſi vous tirez *Monſieur* de *S. Cloud*, Votre Majeſté n'a qu'à donner ordre d'avance à ſon enterrement. Cela ſuffit, dit le Roi, je ne lui en parlerai plus: après cela il tourna ſes vues du côté de *Chantilly*, où il y a les plus belles eaux du monde. Il voulut s'en accommoder

avec M. le Prince. M. le Prince lui dit qu'il étoit le maître ; mais qu'il le prioit de vouloir bien le faire Concierge du Château. Le Roi comprit par-là qu'il lui feroit du chagrin de l'en tirer, & il ne lui en parla plus jamais ; & je comprends par tout ce que vous me dites, ajouta la *Comtesse*, que le Roi a le meilleur cœur du monde ; mais je crois qu'il est temps que je me leve, & que nous songions à partir. Nous n'avons pas de temps à perdre, dit *Mylady*, si vous voulez venir à la Messe du Roi, vous entendrez une belle musique, & vous ne devez pas vous en faire un scrupule : pas plus que d'aller à l'Opéra, dit la *Comtesse*, partons vîte afin d'y être assez à temps. Elles monterent en même-temps en carosse, & elles furent descendre à la porte de la Chapelle. En approchant de *Versailles*, la *Comtesse* fut éblouie de tout cet or qui saute aux yeux ; & quand elle fut auprès d'une grande grille dorée, elle fut très-surprise d'apprendre que c'étoit les écuries. Effectivement, c'est quelque chose de

très-magnifique, & il y a bien des Princes ſouverains qui ne ſont pas ſi bien logés que les chevaux du Roi de *France*. Ces Dames entrerent dans la Chapelle avant que la Meſſe commençât : elles monterent à la tribune ; & un moment après on vit arriver le Roi, Monſeigneur, M. le Duc de *Bourgogne*, la belle Princeſſe de *Conti*, Madame de *Chartres*, Madame la Ducheſſe, & tout le reſte de la famille royale. Dès que le Roi eut pris ſa place, la muſique commença, & l'on célébra une baſſe Meſſe à laquelle les aſſiſtans ne paroiſſoient pas fort appliqués. Quand elle fut finie, le Roi paſſa chez Madame de *Maintenon*. La Cour ſe diſperſa ; & nos Angloiſes furent dans un cabaret, où les gens de la *Comteſſe* avoient été choiſir un appartement, & où ils avoient ordonné le dîner. L'après-midi, elles retournerent au Château, où le Prince de *Galles* arriva. Dans le même temps la *Comteſſe* eut le plaiſir de l'examiner pendant qu'il deſcendit de ſon caroſſe ; & malgré ſa prévention, elle fut obli-

gée de convenir, que s'il n'étoit pas Prince, il en avoit du moins tout l'air, & qu'il étoit le plus joli du monde. Après qu'elle eut contenté sa curiosité de ce côté, elle songea à la satisfaire aussi sur le chapitre de *Mylady*; & la prenant par le bras, elle la mena du côté du Parc, & la pria de se souvenir de ce dont elles étoient convenues la veille. Je le veux bien, dit *Mylady*; mais cependant, si vous le jugez à propos, nous attendrons que le Roi soit parti pour *Marly* : c'est aujourd'hui le jour. Il y va au sortir de table : & comme il dîne toujours en particulier, cela est bientôt fait ; ainsi dans un instant nous l'allons voir paroître au bas de l'escalier, où il doit monter en carosse avec Madame de *Maintenon*. En même temps on entendit battre les tambours. Le voilà! dit *Mylady* ; à ce bruit éclatant je connois qu'il s'avance. Rangeons-nous à côté, & regardez bien Madame de *Maintenon*. Pour cela, dit la *Comtesse*, je suis fort aise que vous me la fassiez voir, il y avoit long-temps que

j'en avois envie. Comme elle disoit cela, Madame de *Maintenon* parut sans suite, habillée d'un damas feuille morte tout uni, coëffée en battant l'œil, & n'ayant pour toute parure qu'une croix de quatre diamans pendue à son col, qui est la seule chose à quoi l'on ait donné son nom. Elle se plaça dans le fonds du carosse, à côté du Roi. Et comme elle reconnut *Mylady* en passant, elle la salua avec un de ses souris sérieux, où il entre de la douceur & de la majesté. La *Comtesse* en fut enchantée, & de cet air de modestie qui accompagne toutes ses actions. Elle lui trouva de beaux yeux, une belle bouche, la physionomie fine, & ce certain je ne sais quoi que les années ne sauroient ôter, & qui est préférable à la plus grande beauté. Elle ne paroissoit point occupée de la grandeur, & elle sembloit donner toute son application à examiner si le Roi étoit dans une situation commode. Dès qu'elle fut assise, on lui apporta son ouvrage, qui étoit un morceau de tapisserie. Elle prit en même-temps ses lu-

nettes, & après avoir levé les glaces du carosse elle se mit à travailler. Dès que le carosse commença à rouler, il prit le chemin de *Marly*; nos Angloises entrerent dans le Parc. Elles furent d'abord voir ces beaux bassins de *Cerès*, de *Flore*, d'*Apollon*, de *Bacchus*, la sale des festins, le labyrinthe, & le parterre d'eau, qui sont des choses dignes de la curiosité des étrangers. Après les avoir admirées toutes pendant quelque temps, elles chercherent un endroit retiré, qu'elles n'eurent pas de peine à trouver. Elles s'assirent sur des sieges de gazon, dans un petit bois que les rayons du Soleil perçoient à peine. Eh bien! dit la *Comtesse*, dès qu'elles eurent pris leurs places, vous savez ce que vous m'avez promis, il n'y a plus moyen de vous en dédire. Je ne le prétends pas non plus, répondit *Mylady*, quoiqu'il me faille rappeller des souvenirs bien douloureux : vous connoissez ma foiblesse, je vous en nommai hier l'objet, & il ne me reste plus qu'à vous dire de quelle maniere je pris ce mal-

heureux attachement, & tous les chagrins qu'il m'a attirés. Il me faut encore quelqu'autre chose, dit la *Comteſſe*, je connois bien le nom & la famille de votre ingrat ; mais ſa perſonne m'eſt tout-à-fait inconnue ; ainſi je vous prie de vouloir bien, avant toute autre œuvre, me faire ſon portrait ; il eſt ſans doute aſſez bien gravé dans votre cœur, pour que vous puiſſiez ſans peine en tirer une copie. Hélas ! dit *Mylady*, cela n'eſt que trop vrai, & je m'en vais vous le peindre au naturel. Imaginez-vous que c'eſt un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, d'une taille au-deſſus de la médiocre, mais ſi fine & ſi aiſée, qu'on ne peut rien voir de plus joli : il a la jambe d'une beauté enchantée, le pied bien tourné, il porte bien ſon corps, & il marche avec beaucoup de grace, ſon viſage eſt proprement en ovale rond : tous les traits en ſont réguliers ; le tour en eſt agréable ; il a de grand yeux noirs d'une douceur & d'une vivacité qui charme : ils ont quand il lui plaît de la langueur & de la ten-

dreſſe, & ils diſent tout ce qu'il veut leur faire dire: ſon nez eſt fait à peindre, & ſa bouche eſt la plus belle du monde: vous n'avez jamais vu des levres mieux taillées, ni d'un plus beau coloris; & jamais perſonne n'a ſouri ſi joliment que lui: car outre qu'il montre deux rangées de dents plus blanches que des perles, il fait encore de petites foſſettes aux joues qui lui donnent de nouveaux agrémens: ſon teint eſt un peu brun, mais ſi vif, qu'il ſemble être de concert avec ſes yeux pour animer toutes ſes actions. Voilà un beau portrait, dit la *Comteſſe !* mais ne l'avez-vous point un peu flatté pour excuſer votre défaite; car je conviens franchement que, avec une pareille figure, un Cavalier qui attaque un cœur a de grands avantages. Ah! Madame, s'écria *My-lady*, vous raillez; cependant il n'eſt rien de plus vrai que ce que vous dites: j'en fais une triſte expérience, & je n'aurois jamais cru que pareille choſe me fût arrivée. Cependant vous avez aimé autrefois, répondit la *Comteſſe*, &

votre attachement pour le Comte D***
a fait grand bruit à *Londres :* on admiroit votre conſtance, la délicateſſe de
vos ſentimens & les belles lettres que
vous vous êtes écrites pendant cinq ans,
dont *Buſſi* & Madame de *Sévigné* pourroient ſe faire honneur : ainſi il me ſemble qu'après un tel noviciat, vous ne
deviez pas être neuve en matiere de
tendreſſe, & que la rechûte là-deſſus
n'a rien qui doive vous ſurprendre. Le
cas eſt bien différent, Madame, dit
Mylady, & l'eſprit avoit bien plus de
part que le cœur dans l'attachement
dont vous me parlez : le Comte D***
m'aimoit, ou du moins en faiſoit ſemblant : il étoit joli homme : j'avois de la
reconnoiſſance pour ſes ſentimens : je
me plaiſois mieux avec lui qu'avec un
autre : j'appellois tout cela amour,
parce que je ne le connoiſſois pas. Mais
le Chevalier *Cheiles* m'a bien mieux appris ce que c'eſt qu'aimer. L'autre ne
m'a jamais donné aucun ſujet de plainte : je ne connoiſſois avec lui, ni craintes, ni ſoupçons jaloux ; cependant je

le quittai dès que je crus que mon devoir m'appelloit ailleurs : celui-ci me traite indignement ; & malgré ſon mauvais procédé ; malgré tout ce que la raiſon & le dépit me diſent là-deſſus, je ne puis me réſoudre à m'éloigner de lui, quelques efforts que je puiſſe faire ſur moi-même pour cela ; & je vous avouerai ingénument, que quelque conſolation que je trouve à être auprès de vous, il me ſemble qu'il y a un ſiecle que je n'ai pas été à *S. Germain.* Le compliment n'eſt pas autrement fort obligeant, dit la *Comteſſe* ; mais je vous ſais bon gré de votre ſincérité : revenons au portrait. Vous ne m'avez pas parlé de ſon eſprit ; & il me ſemble que ſa phyſionomie en promet du moins autant que l'idée que vous m'en avez donnée a pu me le faire comprendre. Auſſi en a-t-il beaucoup, répondit *Mylady* ; il penſe finement ; il entend le demi-mot, & ſait ſe faire entendre mieux que perſonne du monde : il dit plus en deux mots, qu'un autre n'en diroit en cent. Il me ſouvient que nous

étions un jour ensemble chez la Comtesse *d'Aulnoi*, où il y avoit grande compagnie : la conversation roula sur diverses choses ; & enfin on parla des avantages que la *France* avoit sur les autres Nations, & peu s'en fallut qu'à l'exemple des anciens Grecs, on ne traitât de barbare tout le reste du monde. Nous ne convenions pas tout-à-fait du fait ; mais il n'auroit pas été prudent d'insulter les gens sur leur palier. Les *François*, si fort prévenus de leur pays, prétendoient prouver ce qu'ils avançoient, par le soin qu'ont tous les autres peuples d'apprendre la langue *Françoise*, comme on parloit autrefois celle de *Rome*, lorsque cette Ville étoit regardée comme maîtresse du monde. Allez, ajoutoient-ils, dans les Cours étrangeres, vous verrez qu'on y parle aussi bon François qu'à *Versailles*. Cela est vrai, dit le Chevalier *Cheiles*, qui commençoit à se lasser de cette conversation : je sais qu'on parle François par toute la terre, comme on parloit Espagnol par-tout du temps de *Philippe* ;
mais

mais je ne vois pas que la Nation Françoiſe ait plus de lieu de s'en applaudir qu'en avoit alors l'Eſpagnole ; & l'on n'a pas vu que depuis la mort de *Philippe*, cette langue ait été ſi fort à la mode. En vérité, s'écria la Comteſſe *d'Aulnoi*, voilà ce qui s'appelle faire l'éloge du Roi, d'une maniere bien fine : jamais on n'a loué ſi joliment. Je voudrois de tout mon cœur avoir dit ce que vient de dire M. le *Chevalier* ; & ſi tous les Anglois s'exprimoient avec autant d'eſprit & de délicateſſe, nous n'aurions qu'à mettre pavillon bas devant eux. En effet, dit la *Comteſſe*, cela eſt fort joli, cette maniere de dire beaucoup en peu de paroles me plaît extrêmement, & ſi votre Chevalier eſt ainſi que vous me le dépeignez, c'eſt un Chevalier accompli. Ah ! Madame, interrompit *Mylady*, il l'eſt plus que je ne ſaurois le dire, & plus qu'il ne le faudroit pour mon repos : bien loin de vous en avoir donné un portrait flatté, je n'en ai fait qu'une légere ébauche ; & vous le trouveriez bien mieux dans mon cœur, ſi vous

pouviez y pénétrer. Oh ! pour cela, dit la *Comteſſe*, je n'en doute pas ; mais votre cœur me paroît un peu ſuſpect, & je voudrois bien juger par moi-même de ce que vous venez de me dire. Dans le temps que la *Comteſſe* parloit, on entendit du bruit derriere les arbres, & l'on vit arriver un moment après M. le Duc de *Bourgogne*, Meſſieurs les Ducs d'*Anjou* & de *Berri* ſes freres, & le Prince de *Galles*. Ces Princes ne firent que paſſer dans le petit bois où étoient nos Dames ; ils étoient ſuivis de quantité de jeunes Seigneurs François & Anglois ; la *Comteſſe* démêla parmi ces derniers un jeune homme vêtu très-ſimplement, mais qui ſe faiſoit diſtinguer par ſon bon air ; & ſans héſiter elle tira *Mylady* par le bras ; & lui dit : n'eſt-ce pas là le Chevalier *Cheiles* ? C'eſt lui-même, dit *Mylady*. Elle prononça cela aſſez haut pour que le *Chevalier* l'entendit : & comme il reconnut la voix de *Mylady*, il s'approcha d'elle, & lui dit avec beaucoup de politeſſe : vous avez donc abandonné *S. Germain* ?

je vous aſſure, Madame, que votre abſence inquiete tous vos amis, & qu'on s'apperçoit qu'il y a long-temps que vous êtes partie. *Mylady* répondit à ce compliment d'une maniere un peu embarraſſée; & le *Chevalier* la quitta pour aller rejoindre ſa troupe. Dès qu'il fut parti, *Mylady* demanda à la *Comteſſe* comment elle le trouvoit : je le trouve, dit la *Comteſſe*, tel que vous me l'avez dépeint, & vous voyez bien que je l'ai d'abord reconnu : pour cela, je conviens que vous ſavez parfaitement bien peindre; mais j'aurois voulu que vous m'euſſiez fait faire connoiſſance avec lui : vous n'aviez pour cela qu'à lui dire mon nom. Je n'en ai pas eu le temps, répondit *Mylady*, & j'étois ſi troublée que je ne ſavois ce que je faiſois. Vous vous êtes, ſans doute, bien apperçue de mon embarras ? Il eſt vrai, dit la *Comteſſe*, vous m'avez paru un peu déconcertée; mais au reſte, il me ſemble que le *Chevalier* vous a aſſez gracieuſée, & que vous devriez être contente de cela. Ah ! Madame, dit *Mylady*, il eſt tou-

jours poli devant le monde ; mais si j'avois été seule, il m'auroit peut-être brusquée. A-t-il toujours été de même, ajouta la *Comtesse*, & n'avoit-il pas de meilleures manieres avec vous dans les commencemens ? Vous pouvez bien croire, Madame, répondit *Mylady*, que je n'aurois pas été assez folle pour l'aimer, s'il en avoit usé comme il en use aujourd'hui : je vous assure qu'il est tout différent de ce qu'il étoit alors, à moins qu'il ne fût différent de ce qu'il vouloit paroître. Enfin il faut qu'il se soit furieusement déguisé, où qu'il soit bien changé depuis. En quel temps, & en quel lieu fites-vous cette fatale connoissance, dit la *Comtesse ?* Contez-moi un peu cette aventure. Il y a environ deux ans, répondit *Mylady*, que je fus obligée d'aller à *Paris* pour les affaires de ma sœur, qui étoit nouvellement mariée, & que son mari m'avoit confiée en partant pour l'armée : j'allai avec elle chez la femme d'un Officier Irlandois, auquel je donnai commission de me chercher un appartement meu-

blé, parce que je comptois rester un mois à *Paris*, & que je ne trouvois pas qu'il fût à propos de passer tout ce temps dans une auberge. L'Irlandois se chargea du soin de m'en trouver un, & sa femme me pria de vouloir bien passer le reste de l'après-midi chez elle, & elle me proposa une reprise d'ombre, m'assurant qu'il nous viendroit bientôt un tiers. En effet, nous vîmes entrer un moment après le Chevalier : il étoit de retour de l'armée depuis quelques jours, avec un reste de fievre qui ne lui avoit laissé que la peau sur les os, & qui l'avoit obligé de partir avant la fin de la campagne. La femme chez qui nous étions lui demanda s'il vouloit jouer ; il répondit fort honnêtement qu'il se feroit toujours un plaisir de contribuer au nôtre. On apporta des cartes ; & pendant qu'on les rangeoit, la Dame du logis me dit, que c'étoit le Chevalier *Cheiles*. Je connoissois son nom & sa famille, & j'avois été bonne amie à *Londres* d'une Dame dont son frere aîné étoit fort amoureux, & qu'il a ensuite épou-

ſée. Tout cela nous aida à faire bientôt connoiſſance. Mais quoiqu'il y ait des gens qui aſſurent qu'on aime dès la premiere vue ce qu'on doit aimer, je n'éprouvai point dans cette occaſion cet effet ſi prompt de la ſympathie, & le *Chevalier* ne fit point ce jour d'impreſſion ſur mon cœur. Il joua avec la Dame du logis & ma ſœur, & je m'amuſai à cauſer avec des François qui étoient entrés un moment après lui. On ſervit du caffé pendant le jeu, & comme il ne ſe fit preſque point de bête, & qu'on marquoit tous les tours, cela fut fait en peu de temps. Dès qu'on eut fini la repriſe, le *Chevalier* prit congé de la compagnie, & le maître de la maiſon ſortit avec lui, après m'avoir dit qu'il alloit travailler pour moi, & qu'il reviendroit dans une heure me rendre compte de ce qu'il auroit fait. Il revint effectivement, & me dit qu'il avoit trouvé mon affaire, que le *Chevalier* lui avoit indiqué le plus joli appartement du monde dans la même maiſon où il logeoit : qu'il en devoit parler le ſoir à ſes hôtes, & qu'il

falloit que je me donnaſſe la peine d'aller le lendemain matin voir ſi cela me conviendroit; que ſa femme & lui auroient l'honneur de m'y accompagner, & qu'ils viendroient me prendre à mon lever. Ils le firent comme ils l'avoient dit, & nous fumes enſemble à cette maiſon, qui me parut très-jolie, c'étoit ſur le quai des Théatins. L'appartement que l'on me deſtinoit donnoit ſur le devant : on avoit la vue de la riviere, & les galeries du Louvre qui ſont de l'autre côté de l'eau formoient une perſpective fort agréable : on voyoit même, quoiqu'en éloignement, les arbres des *Tuilleries*; & de quelque côté qu'on tournât les yeux, on trouvoit de quoi les arrêter agréablement. Le *Chevalier* m'étoit venu recevoir au bas de la montée, & il m'avoit dit gracieuſement qu'il s'eſtimeroit fort heureux s'il pouvoit avoir l'honneur d'être ſous un même toît avec moi. Il me fit remarquer toutes les commodités de cette maiſon, & la proximité des promenades, & m'aida à convenir du prix avec ſon hôte.

Il m'offrit même, au cas que le bruit des caroſſes m'empêchât de dormir, de changer d'appartement avec moi, parce que le ſien qui étoit ſur le derriere ne donnoit que ſur des jardins : il prit delà occaſion de me prier d'y entrer ; & je fus fort ſurpriſe d'y trouver une collation très-jolie & très-proprement ſervie. Cette maniere de régaler les gens me parut tout-à-fait galante. Il fit les choſes de la meilleure grace du monde, & avec un air ſi aiſé, qu'il ſembloit que tout ſe faiſoit par enchantement, comme dans les Palais des *Fées* ; car nous ne nous étions pas apperçus qu'il ſe fût donné le moindre ſoin, & il n'avoit paru occupé que de celui de nous entretenir. Dès que mon marché fut conclu, j'envoyai chercher mes hardes, & je vins coucher le même ſoir dans ce nouveau logement. Comme en matiere d'honnêteté je n'aime pas à demeurer en reſte, je priai le lendemain matin le *Chevalier* de venir prendre du chocolat avec moi, & nous commençâmes dès-lors à former une eſpece de liaiſon, que

le voisinage autorise, & que le rapport d'humeurs fortifie. Le *Chevalier* entroit à toutes les heures dans ma chambre; il y venoit le matin; quand je devois avoir du monde l'après-midi, je l'en avertissois afin qu'il fût de la partie; & lorsqu'on me prioit d'aller quelque part, on ne manquoit pas de l'en prier : si bien que nous étions presque toujours ensemble, excepté le temps que j'étois obligée de donner à mes affaires. Comme je passois toutes les soirées chez moi, il ne manquoit pas de s'y rendre dès qu'il sortoit de son auberge, & nous poussions la veillée aussi loin qu'il nous plaisoit. Je crus dans les commencemens que ma sœur, qui étoit jeune & vive, avoit quelque part à ses assiduités : mais le peu d'empressement qu'il marqua pour elle, m'en désabusa bientôt : je remarquai même qu'il se faisoit violence quand il étoit obligé de lui dire de ces sortes d'honnêtetés que la civilité exige des cavaliers. Son humeur inégale ne l'accommodoit point; sa grande vivacité l'étourdissoit; & il n'étoit jamais

si aise que lorsqu'elle étoit occupée ailleurs. Ma petite *Misse* que j'avois aussi menée à *Paris* étoit plus de son goût ; & quoiqu'elle n'eût qu'onze ans, il trouvoit mieux son compte à causer avec elle. Nous lui en fimes la guerre : il ne s'en défendit point, & dès ce moment il appella *Misse-Kati* sa petite femme, & moi sa maman. Nous avons continué pendant quelque temps cette plaisanterie, qui dans les suites nous a fait de terribles affaires. Cependant le *Chevalier* continuoit à avoir les meilleures manieres du monde avec moi ; & en grandes & en petites choses, il ne laissoit échapper aucune occasion de me témoigner de la préférence. Il me souvient qu'il vint un après-midi dans ma chambre avec une très-belle pomme à la main ; il n'y avoit que ma sœur & ma fille avec moi : dès qu'il entra, ma sœur lui cria d'un air de confiance : approchez, *Paris*, nous voici trois, voyons un peu à qui vous donnerez la pomme ; elle s'attendoit à l'avoir, se croyant la *Vénus* de la compagnie ; mais le *Cheva-*

lier trompa ſon attente, & il me la donna. Il avoit comme cela de petits airs de diſtinction en ma faveur les plus obligeans du monde. Quand nous étions en compagnie, il cherchoit toujours à ſe placer auprès de moi : quand nous ſortions, j'étois toujours celle à qui il donnoit la main : quand il étoit ſeul avec moi, il ne paroiſſoit pas s'ennuyer. Nous avions des converſations ſur toutes ſortes de ſujets, & je trouvois qu'il raiſonnoit fort juſte. Sur-tout, nous parlions quelquefois des affaires du temps, de politique, de morale, de Philoſophie, de Théologie, ſouvent même de controverſe. Quoique nos ſentimens fuſſent conformes ſur le chapitre de la Religion, j'étois ſurpriſe de trouver dans un homme de ſon âge, (car il n'avoit alors que vingt-deux ans,) autant de connoiſſance & des ſentimens auſſi formés. Cela me donnoit beaucoup d'eſtime pour lui, & j'étois fort édifiée de la régularité de ſa conduite, dans un temps & dans un lieu où tout le monde étoit ſi fort diſſipé, & où il n'auroit

tenu qu'à lui de faire comme les autres, puiſqu'il étoit ſur ſa bonne foi, & que l'abſence de ſes parens le rendoit ſon maître. Cependant il rentroit tous les ſoirs de bonne heure, & il étoit plus réglé que bien des hommes de cinquante ans. Comme ſa perſonne me plaiſoit infiniment, & que je connoiſſois ſa famille, j'aurois ſouhaité que ce qui n'étoit qu'une plaiſanterie eût été une vérité, & que dans les ſuites il eût pu devenir mon gendre. Mais il n'y avoit pas beaucoup d'apparence, car c'étoit un cadet dont la fortune n'étoit pas encore faite, & celle de ma fille étoit fort dérangée. Mais comme on dit que qui a temps a vie, j'eſpérois qu'il arriveroit quelque dénouement qui pourroit faciliter les choſes; & je ne faiſois jamais ce qu'on appelle des châteaux en Eſpagne, que le *Chevalier* n'y fût mêlé. Si l'on tiroit quelque lotterie conſidérable, je ne ſouhaitois de gagner le gros lot que pour le donner en dot à ma fille: enfin il avoit toujours part dans mes ſouhaits: j'en avois auſſi beaucoup dans

ſa

ſa confiance. Et dès qu'il fut perſuadé de l'intérêt que je prenois en lui, il me fit confidence de ſes chagrins, & des ſujets qu'il avoit d'être mécontent de ſa famille. Je tâchois de le conſoler du mieux que je pouvois, & je l'exhortois toujours à la patience, & à la déférence qu'il devoit avoir pour ſon pere. Je me ſerois fait un ſcrupule de lui inſpirer d'autres ſentimens; & je le trouvois très-raiſonnable là-deſſus. Cependant cette vie unie contribuoit beaucoup au retour de ſa ſanté. On le voyoit ſe rétablir tous les jours, & tout le monde lui en faiſoit compliment. Il n'y avoit que peu de temps que nous étions logés enſemble, que je m'apperçus qu'une parente de la Dame chez qui j'avois fait connoiſſance avec le *Chevalier*, le regardoit fort tendrement. C'étoit une maniere de précieuſe, qui ne parloit que par *Calprenede* & *Scudery*, & qui, parce qu'elle diſoit de grands mots, avoit uſurpé chez les idiots une réputation de femme d'eſprit. Elle prétendoit par-là en impoſer au Chevalier

Cheiles. Mais quoique jeune il avoit l'esprit de discernement, & il n'étoit pas homme à prendre le change là-dessus. Cette femme étoit veuve d'un Ingénieur François, qu'elle prétendoit être sorti de la côte de *S. Louis*, quoique son origine ne fût pas plus connue que la source du *Nil.* Comme elle avoit retenu quelques termes de Mathématiques, elle en mêloit toujours dans ses conversations : elle parloit de l'Algebre ; & ses expressions barbares, faufilées dans un style romanesque, faisoient un effet le plus bisarre du monde. Il n'y avoit rien de si plaisant que de lui voir mesurer la carte de *Tendre* avec un compas de proportion, ou quelqu'autre instrument de l'Art : elle en parloit sur-tout lorsqu'elle savoit qu'il avoit fort bien appris cette science, & qu'elle croyoit par-là se mieux insinuer dans son esprit. Mais il connut bientôt qu'elle n'en parloit que comme un perroquet. Enfin c'étoit un caractere de femme qui auroit pu servir de modele à *Moliere* : elle se donnoit un air de belle passion, & elle préten-

doit en avoir inſpiré une ſi violente à ſon mari, qu'elle ne faiſoit pas de façon de montrer des lettres qu'il lui avoit écrites la veille de ſa mort, où il lui marquoit, après bien des tendreſſes : quand la Religion ne m'apprendroit pas qu'il y a un Dieu, la nature me l'enſeigneroit, & ce ſeroit toi, ma chere, que j'adorerois. Je crus d'abord que ſon mari étoit fou : mais on me dit que cette lettre n'étant qu'une réponſe, il avoit été obligé de l'écrire ſur ce ton, pour ſe conformer au ſtyle de ſa femme, qui étoit toujours grimpée ſur *Chevillart*, de même que *Don Quichotte*. Cette femme que je ne connoiſſois preſque pas, s'attacha ſi fort à moi dès que je fus logée avec le *Chevalier*, qu'elle ne me quittoit plus : elle avoit ſoin de ſe faire mettre de toutes nos parties, & je la trouvois par-tout où j'allois. Un jour que nous étions chez un bon Gentilhomme goutteux, elle y vint ſans être priée, & après avoir fait quelque mine de ne vouloir point s'approcher de la table où l'on jouoit, elle ne put réſiſter

à l'envie d'être auprès du *Chevalier*. Elle s'assit à son côté, & dit d'un air précieux en regardant son habit de veuve, & soupirant méthodiquement : il faudra présenter une requête au devoir pour qu'il ne se scandalise pas de ceci. Le *Chevalier* me regarda dans ce moment, & nous rîmes le soir ensemble du ridicule de cette veuve. Je le félicitai de cette illustre conquête, dont il me parut connoître le peu de mérite. Ses empressemens étoient si visibles qu'il fut obligé de convenir qu'elle avoit beaucoup de bonté pour lui ; il me dit même qu'elle lui avoit offert de le prendre en pension chez elle ; mais qu'il n'avoit eu garde d'accepter ses offres, parce qu'il ne se trouvoit pas fort disposé à avoir de la reconnoissance. Je lui dis en badinant que cela étoit fort mal à lui, & qu'un cavalier ne devoit pas faire ainsi le cruel. Mais il me répondit d'un air ingénu qu'il l'auroit aimée s'il lui avoit trouvé un cœur & un esprit fait comme le mien. Cette petite douceur, que je crus ne devoir qu'à la politesse

du *Chevalier*, ne laissa pas de me faire plaisir. Le lendemain cette illustre veuve nous fit prier de venir passer l'après-midi chez elle. On n'y joua pas, parce qu'elle étoit encore dans son grand deuil : mais l'héroïsme y fut poussé au suprême dégré, & *Corneille* & *Racine* n'auroient été que de petits garçons auprès d'elle en matiere de beaux sentimens. Après qu'on eût raisonné sur diverses matieres, on servit une collation assez propre. On m'avoit placée en entrant auprès de l'Officier Irlandois, parent de la veuve, & j'avois été obligée de m'y tenir, quoique l'odorat eût quelque chose à souffrir de ce voisinage : mais lorsqu'on apporta le caffé & le thé, il me quitta pour aider à sa cousine à en faire les honneurs, & le *Chevalier* vint promptement prendre sa place. Il me dit en s'approchant de moi, me voilà enfin content ! En effet il fut de la meilleure humeur du monde tout le reste de la journée ; & il n'avoit presque pas parlé tandis qu'il avoit été assis ail-

leurs. Je m'apperçus aussi que cet échange m'avoit fait plaisir ; mais je n'avois garde de faire aucune réflexion sérieuse là-dessus ; & la compagnie crut que la collation causoit ce redoublement de belle humeur. Quand il fut temps de se retirer, le *Chevalier* me donna le bras suivant sa louable coutume ; & la veuve le pria en nous reconduisant de vouloir bien la mener le lendemain matin chez M. de *Vauban*, qu'elle sollicitoit pour obtenir quelques gratifications dues, à ce qu'elle prétendoit, aux services de feu son cher époux. Le *Chevalier* lui promit de la conduire où elle voudroit, & je leur offris du chocolat à tous les deux pour les assembler. La veuve accepta mon offre, & dès l'aube du jour, je la vis entrer dans ma chambre, sous prétexte que ses affaires la tenoient alerte de bon matin. Je fis appeller le *Chevalier* qui étoit encore au lit ; & quand nous eumes pris notre chocolat, elle l'emmena, après lui avoir fait quelques complimens puisés dans *Clé-*

lie, auxquels il ne répondit point ; il se tourna seulement de mon côté pour me dire qu'il auroit bientôt l'honneur de me rejoindre. En effet, je le vis revenir un moment après ; il me dit que la Dame n'avoit pu parler à M. de *Vauban* : qu'on l'avoit renvoyée à six heures du soir, & qu'il n'avoit pu se dispenser de lui promettre d'y retourner avec elle ; qu'elle avoit voulu le retenir à dîner, & le garder chez elle jusqu'à ce temps ; mais qu'il n'avoit pas été de cet avis, par l'impatience qu'il avoit de retourner auprès de moi. Il me dit encore mille choses obligeantes là-dessus, & il s'en fut ensuite dîner pour m'en laisser le loisir. Il revint l'après-midi, & il trouva chez moi deux ou trois personnes de considération. Le Baron de *** que vous connoissez, qui fait tant claquer son fouet, m'avoit amené le fils d'un Colonel de mes amis, & j'étois entre ces deux Messieurs quand le *Chevalier* entra : il se mit de l'autre côté, entre ma sœur & ma fille ; il salua l'une, il

dit quelques plaiſanteries à l'autre, & ſe tut après cela pour écouter le Baron qui s'étoit mis ſur le chapitre de ſes voyages, & qui nous en auroit bien donné à garder, ſi nous n'avions ſu ce que dit le proverbe : qu'*a beau mentir qui vient de loin.* Comme il étoit dans le fort de ſon récit, il ſe leva pour nous mieux faire comprendre les choſes par démonſtration : & pendant que du bout de ſa canne il marquoit les lieux ſur le parquet, le *Chevalier* tournoya tant qu'il vint enfin s'aſſeoir auprès de moi, & me dit à l'oreille : me voici à préſent dans mon centre. Il me ſemble pourtant, lui dis-je, que vous étiez aſſez bien placé. Il eſt vrai, dit-il, Madame; mais je ſuis mieux, & j'ai beau faire, quelque part où je ſois, mon inclination me ramene toujours auprès de vous : j'aime le ſolide. Après cela on parla des perſonnes qui avoient le poignet fort. Le Baron nous conta cent choſes incroyables là-deſſus, avec ſon emphaſe ordinaire; & nous nous primes tous la main

pour voir qui feroit plier son compagnon. Le *Chevalier* dit qu'il n'avoit guere vu de femme plus forte que moi: & comme j'en parus surprise, il ajouta, en me parlant à demi-bas : je vois bien, Madame, que vous ne connoissez pas toutes vos forces, vous en avez plus que vous ne pensez : je m'en ressens, & vous ne vous appercevez pas seulement des impressions que vous faites sur les gens. Comme je lui avois un peu pressé la main, je fis semblant de croire que c'étoit-là l'impression dont il avoit voulu parler, quoique j'eusse bien compris qu'il vouloit me faire entendre autre chose; mais j'avois si fort renoncé à ce qu'on appelle la bagatelle, quand j'étois partie de *Londres*, & l'amour-propre étoit si fort mort chez moi, que je me croyois hors d'état d'inspirer le moindre sentiment de tendresse, & incapable d'en pouvoir prendre ; & lorsque j'arrivai dans ce pays où l'on pousse la galanterie jusques par-delà cinquante ans, où l'on trouve des gens assez désœuvrés

pour en conter à toutes les femmes qu'ils voient, je me mis ſur le pied de ne vouloir écouter perſonne, & je fis connoître à quelques Seigneurs des plus jolis que nous ayons à *S. Germain*, que je n'étois plus dans ce goût.

Fin du Tome ſecond.







